

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

LES
FRANÇAIS ILLUSTRÉS

PAR
M^{ME} GUSTAVE DEMOULIN

OUVRAGE ILLUSTRÉ
DE 71 GRAVURES SUR BOIS ET DE 21 GRAVURES TIRÉES EN COULEURS

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1889

Droits de traduction et de reproduction réservés.

SUGER

En l'an 1090, un jeune paysan d'une douzaine d'années, fils d'un obscur laboureur des environs de Saint-Omer, fut recueilli par les religieux de Saint-Denis, qui, reconnaissant en lui une rare intelligence, l'adoptèrent pour l'instruire. Ce pauvre enfant, élevé par commisération, devait parvenir aux plus hautes dignités : ami et guide de Louis VI, confident et conseiller de Louis VII, il fut deux fois ministre, gouverna le royaume à titre de *régent* et mérita, par sa sage administration, le surnom glorieux de *Père de la Patrie*. Cet illustre homme d'État, qui tint une si grande place dans notre histoire, n'est autre que Suger, le célèbre abbé de Saint-Denis.

Vers l'an 1095, le roi Philippe I^{er}, désireux de voir son fils Louis acquérir exceptionnellement une instruction en rapport avec son rang, l'envoya étudier les lettres à l'abbaye de Saint-Denis. Il y eut pour compagnon et pour condisciple Suger, alors âgé de quinze ans. Le fils du laboureur et le fils du roi, attirés l'un vers l'autre par une conformité d'âge, de goûts et de sentiments, se lièrent d'une étroite amitié, qui dura autant que leur vie. L'union de leurs intelligences et de leurs aptitudes fit leur force dans le gouvernement des hommes et la direction des affaires publiques. Le camarade d'études de Louis VI, resté son ami intime, devint son guide politique et l'aida puissamment dans sa lutte contre les seigneurs ses vassaux, qui lui disputaient la souveraineté au profit de leurs brigandages.

Depuis de longues années, le roi de France était pour ainsi dire bloqué dans Paris, ne pouvant s'aventurer au delà de Saint-Denis qu'escorté de cavaliers qui ne chevauchaient que la lance au poing. Toutes les issues étaient gardées par les hauts barons, qui de leurs remparts guettaient les voyageurs pour fondre sur eux comme sur une proie. Au nord, les seigneurs de Montmorency avaient fait leur repaire de la forêt de ce nom; au sud, ceux de Montlhéry et du Puyset gardaient les routes d'Étampes et d'Orléans.

L'énergie de Louis VI et l'habileté de Suger devaient changer la face des

choses. Quand, en 1107, Guy de Montlhéry fit sa paix avec Philippe I^{er}, en lui abandonnant sa forteresse et en donnant sa fille en mariage à Louis le Gros, Suger fut chargé des négociations. Et quand, plus tard, le sire de Montlhéry, ayant repris son château, recommença à terroriser le pays et que Louis le Gros voulut rompre son union avec la fille d'un seigneur traître à ses engagements; ce fut encore Suger qui alla régler cette affaire avec le pape.

Aucun des seigneurs de l'époque ne fut plus redoutable dans ses pillages et ses cruautés que le baron Hugues du Puyset, *loup dévorant*, qui ravageait la Beauce. La hardiesse et la cupidité de ce tyranneau, de ce brigand *fieffé*, c'est bien le mot, ne s'adressaient pas qu'aux paysans et aux bourgeois; ses déprédations criminelles atteignaient aussi les seigneurs, qui appelèrent Louis VI à leur secours. Le roi, peu soucieux de répondre à l'appel de



Figure de Suger sur un vitrail de l'église de Saint-Denis.

ceux qui, à leur tour, s'étaient rendus coupables de semblables méfaits, fit d'abord la sourde oreille. Mais de nouveaux pillages dans les églises excitèrent les réclamations du clergé et Suger fut chargé de présenter une requête au roi. Il plaida si bien la cause du peuple, des faibles, des opprimés, que Louis vint mettre le siège devant le château du Puyset. Le loup fut traqué dans son antre et fait prisonnier. Parvenu à s'échapper pendant une absence du roi toujours occupé à guerroyer contre ses vassaux, il redevient la terreur de la contrée. Suger n'hésite pas, il s'arme de pied en cap, marche contre le rebelle, qui se rend à discrétion. Son repaire fut rasé, à l'exception du donjon, où Suger établit une garnison pour protéger le pays.

Lors de la querelle des investitures, Suger contribua à conquérir pour l'Église l'indépendance politique et à donner au roi une action sur le clergé. Il fut sur le point d'avoir à regretter le droit accordé à l'autorité royale. Pendant qu'il était à Rome, où Louis VI l'avait envoyé en mission, les religieux



Louis VII prenant l'oriflamme sur l'autel de Saint-Denis.

l'élurent abbé de Saint-Denis sans l'aveu du roi. Celui-ci, courroucé de n'avoir pas été consulté, fit emprisonner les religieux qui avaient pris une part active à l'élection. Toutefois Louis VI ne pouvait garder longtemps rancune aux moines qui avaient choisi pour abbé l'homme qu'il aimait et estimait le plus; il leur rendit la liberté et ratifia l'élection.

L'abbé de Saint-Denis devait nécessairement se montrer favorable à la révolution communale qui avait éclaté dès les premières années du règne de Louis le Gros; il encouragea de tout son pouvoir l'*affranchissement des communes*. Le nouvel abbé inaugura même sa seigneurie en obtenant du roi l'exemption des droits et servitudes que supportaient les sujets de son abbaye. Plus tard il publia une *Charte de colonisation*, avec offres de franchises et d'immunités pour une ville neuve qu'il faisait bâtir au Val-Cresson.

Les importantes réformes octroyées spontanément par Suger montrent assez quelle heureuse influence ses tendances libérales exerçaient sur l'esprit du roi. Il eut le grand mérite d'étendre aux vilains et aux serfs les bienfaits de la révolution communale, faite surtout au profit des bourgeois.

En 1124, quand l'empereur d'Allemagne et le roi d'Angleterre alliés envahirent la France, le premier par la Lorraine, le second par la Normandie, ce fut une guerre nationale. Les milices des paroisses et les milices des communes vinrent, avec le ban et l'arrière-ban des seigneurs, se joindre à l'armée royale. Suger, abbé et seigneur de Saint-Denis, fut le premier à remplir ce devoir féodal; il se mit à la tête de ses vassaux et alla les placer sous le commandement du roi.

L'année suivante, Suger, chargé de représenter la France à la diète électorale de Mayence, fut loin d'observer l'humilité chrétienne. Il ne paraissait dans les rues de la ville qu'à cheval, escorté de soixante vassaux de Saint-Denis, montés sur de magnifiques chevaux richement harnachés, cherchant à éclipser le faste des plus grands princes. Ce luxe mondain, ordinaire dans le haut clergé de l'époque, valut à Suger les sévères réprimandes de saint Bernard. L'abbé de Clairvaux lui écrivit : « Il s'est élevé de nos jours dans l'Église deux abus détestables; le premier, souffrez que je vous le dise, cher Suger, c'est cette vie insolente et fastueuse que vous avez menée; le second, c'est la réunion d'un état séculier et d'un état ecclésiastique. »

Saint Bernard, qui attachait une grande importance au retour vers l'humilité chrétienne d'un personnage si éminent, redoubla d'efforts et eut la joie de réussir. Suger accepta ses remontrances; il se reforma avec autant de courage que de persévérance; il supprima la somptuosité de sa table, le faste de sa suite, le luxe de ses vêtements. Il abandonna sa demeure seigneuriale pour habiter une cellule et ne vécut plus que dans la simplicité, l'humilité et l'austérité monacales. Il acquit par là l'autorité nécessaire pour procéder à la

BASILIQUE DE ST DENIS



SUGER A LA TÊTE DE SES VASSAUX

SUGER, ABBÉ DE SAINT-DENYS

1083 - 1152

réforme de son abbaye, où les règles sévères de l'ordre étaient oubliées depuis longtemps. L'exemple donné par un des hauts dignitaires de l'Église et de l'État eut un grand retentissement à la cour et une grande influence sur toute la société de l'époque. Saint Bernard en prit occasion pour écrire à Suger : « Dieu bénira celui dont le zèle arrache les choses saintes de la gueule des chiens, qui tire une pierre précieuse d'entre les pieds des pourceaux, qui rend à Dieu sa première demeure, qui fait un ciel d'un arsenal de corruption et d'une école de Satan une école de Jésus-Christ. »

Le rôle de Suger au douzième siècle a été comparé au rôle de Richelieu au dix-septième siècle : tous deux ont travaillé à affranchir et à élever la royauté. L'abbé-ministre de Louis VI peut être considéré comme le précurseur du cardinal-ministre de Louis XIII. Suger avait des principes arrêtés, un but déterminé ; c'était un homme pratique, sachant mesurer son travail à sa force, sa tâche au temps dont il disposait. Il avait affaire à une société féodale fortement établie, et il fallait la gouverner en attendant qu'on pût la détruire. Ce fut là son œuvre : il est entré le premier dans la voie qu'ont suivie Philippe-Auguste, saint Louis, Louis XI, Richelieu ; il a préparé la transformation du suzerain en souverain.

C'est surtout sous le règne de Louis VII que Suger exerça la grande autorité qu'il avait acquise sous le règne précédent. Le nouveau roi était bon, humain, mais il avait l'esprit faible, le caractère inégal, il ne savait pas maîtriser ses colères. En habile politique, Suger s'empara de son esprit, il lui inspirait et lui imposait ses volontés en évitant de l'humilier et en lui laissant croire que c'était lui qui dirigeait son ministre. Pourtant, vis-à-vis des autres, Suger entendait affirmer son ascendant, sa prépondérance ; il y mettait même un certain orgueil, affectant de rester assis au conseil, tandis que les plus grands seigneurs et le roi lui-même se tenaient debout rangés autour de lui.

Suger, tout-puissant dans le conseil du roi, a-t-il assez contenu l'impétuosité de Louis le Jeune pour l'empêcher d'envahir la Champagne ? a-t-il assez réagi contre les projets de guerre ? N'est-il pas responsable dans une certaine mesure des excès commis pendant cette nouvelle campagne ? Saint Bernard semble croire que Suger n'a pas fait ce qu'il pouvait et ce qu'il devait quand il lui écrit : « Tout ce qui s'est fait de mal, sachez-le bien, ce n'est pas à un roi jeune, mais à ses vieux conseillers qu'on saura l'imputer. »

Louis VII, qui n'avait pourtant pas ordonné l'incendie de l'église de Vitry, où furent brûlées treize cents personnes, n'en assumait pas moins la responsabilité de ce barbare sacrilège, et, en expiation, il résolut de se *croiser* en personne, sans vouloir écouter les sages conseils du ministre qui lui représentait le danger de quitter le royaume en laissant derrière soi des vassaux

toujours turbulents. Pour la première fois Louis résista à son conseiller.

A qui donc confier le gouvernement en son absence? Le roi, ne voulant pas s'arroger le droit de choisir seul le régent, réunit à Étampes un parlement qu'il chargea d'éclairer son choix. Dans cette assemblée, composée de tous les grands du royaume, des seigneurs et prélats, Suger fut désigné à l'unanimité pour exercer la plénitude du pouvoir souverain. Effrayé de la responsabilité qui allait peser sur lui, estimant que la dignité qu'on lui offrait était un fardeau au-dessus de ses forces, un honneur au-dessus de ses mérites, il se défendit de l'accepter, et il fallut, dit-on, l'intervention du roi, du pape et de saint Bernard pour l'y contraindre.

L'élévation de Suger au gouvernement de l'État est un acte de la plus grande importance, qui prouve d'une façon éclatante jusqu'à quel point son génie administratif s'était manifesté. N'est-il pas merveilleux de voir parvenir au rang le plus élevé, à la plus haute charge de l'État un homme de basse extraction, dans un temps où le droit de naissance primait tous les autres droits? Mais, dit à ce propos le biographe de Suger, *c'est l'âme qui fait les nobles!*

Après avoir pris l'oriflamme à Saint-Denis, Louis s'achemina vers Constantinople, en passant par la Lorraine et l'Allemagne.

« A peine le roi était-il parti pour les pays étrangers, raconte le chroniqueur Guillaume, que les hommes avides de pillage, croyant trouver l'occasion d'exercer impunément leurs rapines, tentèrent d'enlever par la violence les biens des églises et des pauvres; mais Suger s'arma sur-le-champ pour les punir des deux glaives, l'un matériel et royal, l'autre spirituel et ecclésiastique; il réprima ces téméraires sans répandre une goutte de sang et sans que le royaume fût troublé. Tout en maintenant la tranquillité publique, Suger régissait le bien du roi mieux que le meilleur père de famille, restaurait les habitations royales, donnait aux chevaliers leur paye accoutumée. Il faisait tout cela *de ses propres deniers*, car il envoyait à la Terre Sainte, ou réservait pour le retour du roi, l'argent qui entrait au fisc royal. »

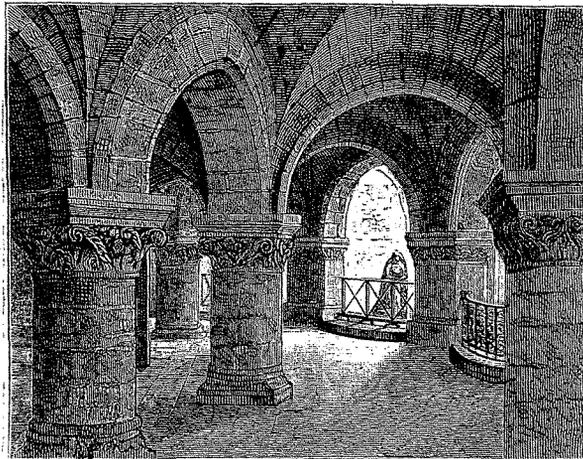
Le plus grand danger auquel le régent eut à faire face est la conspiration de Robert de Dreux, frère du roi, revenu de Palestine dans le dessein de s'emparer du trône. Les complices de ce prince coupable, de ce frère dénaturé, étaient nombreux; ses partisans, recrutés dans le haut clergé et l'aristocratie féodale, étaient redoutables. Suger, par son habileté, sut faire avorter leur complot.

Les luttes que le régent eut encore à soutenir contre les chanoines de Sainte-Geneviève et de Saint-Corneille ont été pour lui l'occasion de montrer jusqu'où pouvait aller son autorité. On se fera une idée des embarras qu'il rencontra, en se rappelant qu'il avait affaire à un frère du roi, trésorier du

chapitre, archevêque de Tours, archidiaque de Paris, et qui de plus était soutenu par la reine mère Adélaïde.

A son retour, le roi put juger par lui-même des heureux fruits de la sagesse de son ministre qu'il voulut honorer du titre de *Père de la Patrie*. L'abbé de Saint-Denis resta, en qualité de ministre, le véritable chef du gouvernement, poursuivant son œuvre de réforme monastique, administrant toujours avec le même esprit libéral les affaires de l'État.

Suger, qui avait condamné la participation personnelle de Louis VII à la seconde croisade, en préparait une troisième avec saint Bernard, quand il sentit l'approche de la mort. *Il passa au Seigneur* vers l'octave de l'Épiphanie, le 15 janvier 1151, âgé de soixante-dix ans. A ses derniers moments, il



Caveaux de Saint-Denis.

écrivit au roi cette lettre touchante, véritable testament d'un homme de bien : « Aimez l'Église de Dieu et protégez l'abbaye de Saint-Denis, qui est une des plus nobles portions de votre royaume. Prenez la défense des veuves et des orphelins. Soyez le vengeur des innocents opprimés. Voilà mes derniers conseils. Gardez soigneusement cette lettre, puisque vous ne pouvez plus me garder longtemps moi-même, et faites-vous une loi d'observer tout ce qu'elle contient. »

Louis VII fit faire à Suger de pompeuses funérailles à Saint-Denis et se montra fort affligé de sa mort. Il pouvait bien gémir, car il avait perdu sa Providence. Privé de ce sage conseiller, sa faiblesse lui fit commettre fautes sur fautes. La plus impolitique et la plus préjudiciable à la France fut son divorce avec Éléonore de Guenne, qui fit perdre au royaume une de ses plus

belles provinces. « Ah! s'écrie le chroniqueur Guillaume, chacun sait que si les conseils de Suger n'eussent pas manqué au roi, le domaine n'eût pas éprouvé, par la perte de l'Aquitaine, un si considérable démembrement. »

La mémoire de Suger fut honorée par de nombreux éloges. Tous les lettrés, poètes ou chroniqueurs, écrivirent son panégyrique. Nous ne citerons que l'appréciation de saint Bernard, qui fut sans contredit le plus beau génie du douzième siècle et qu'on ne peut accuser de partialité, puisque, à plusieurs reprises, il admonesta sévèrement Suger. « Je connais un homme, écrivait-il en parlant de lui au pape Eugène III, qui, dans les affaires temporelles, est fidèle et prudent; dans les choses spirituelles, fervent et humble; également apte aux unes et aux autres et s'en occupant (ce qui est difficile) sans être jamais répréhensible. Auprès de César, c'est un membre auguste du sénat romain; auprès de Dieu, c'est un membre de la cour céleste. Aimer particulièrement et honorer sa personne, c'est honorer votre ministère! »

Suger avait un véritable talent oratoire et littéraire; sa correspondance révèle un esprit lucide, sentant ce qu'il faut dire et à qui il le dit; il s'y montre avant tout persuasif. On lui attribue la fondation des fameuses *Chroniques de Saint-Denis*, ces précieuses annales historiques et officielles de la monarchie française depuis les Fastes des Franks jusqu'à l'histoire du dernier de nos rois.

Si Suger n'a pas échappé aux calomnies — cette insulte ordinaire réservée aux triomphateurs — par contre personne n'a obtenu plus que lui les honneurs que la postérité réserve aux hommes qui ont bien mérité de leur pays. Ses contemporains l'ont admiré et les historiens de tous les temps lui ont rendu justice en tenant compte de l'époque où il a vécu. Ils ont compris la situation d'un homme d'État libéral qui, en plein moyen âge, se trouva placé entre le rationalisme d'Abélard et l'orthodoxie de saint Bernard.

JOINVILLE

Jehan, sire de Joinville, que les chroniqueurs font descendre d'un frère de Godefroi de Bouillon, était fils de Simon I^{er}, sire de Clermont, grand sénéchal de Champagne, et de Béatrix de Bourgogne. Il naquit vers 1224, au château seigneurial, et fut attaché très jeune à la personne de Thibaud, comte de Champagne et roi de Navarre. A la mort de son père il hérita de sa charge de sénéchal, qu'il garda sa vie durant. A l'âge de seize ans, il fut marié à Alix de Grandpré, jeune châtelaine de haut et noble lignage, aussi peu favorisée que lui de la fortune.

Lorsque la Croisade fut proclamée, il engagea ses biens et se prépara à partir pour la Palestine au printemps de 1248. Sa femme venait de lui donner un second fils, dont le baptême fut l'occasion de fêtes somptueuses. « On vida maints flacons, maintes coupes ciselées pleines d'un vin excellent et de grande puissance. » Après avoir *dansé et banqueté* toute une semaine en compagnie de ses fièffés, le sénéchal dit adieu à Madame Béatrix, sa mère, à sa douce femme Alix, et quitta son *serein et gracieux* château de Blanche-Roche, dominant le cours de la Marne, dont les flèches élancées se perdaient au sein des nuages. Il alla prendre l'écharpe et le bourdon à la collégiale de Saint-Laurent, et partit sans tourner les yeux vers Joinville, de peur que le cœur ne lui faillît à la vue du beau manoir où il laissait ses deux petits enfants.

Il descendit la Saône et le Rhône, emmenant à sa solde dix chevaliers et deux bannerets, et alla avec eux s'embarquer à Marseille. Quand il arriva en Chypre, lieu du rendez-vous général des croisés, il ne lui restait, pour toute fortune, sa nef payée, que 240 livres, et ses chevaliers menacèrent de le quitter s'il ne se pourvoyait pas mieux de deniers. « Mais Dieu, qui ne m'abandonna jamais, dit Joinville, fit si bien, que le roi me retint à ses gages et mit plus de 800 livres dans mes coffres, et j'eus alors plus de chevaliers que je n'en avais besoin. »

Au mois de mai, on arriva en vue de Damiette. Le sénéchal et ses hommes

abordèrent en un point du rivage sans défense, devant un détachement d'environ dix mille Turcs à cheval, qui accoururent en piquant des éperons. Joinville et ses compagnons n'hésitent pas : ils fichent dans le sable la pointe de leurs écus et, mettant la lance en arrêt, ils font bonne contenance. Les infidèles, voyant les fers des lances prêts à leur entrer *au milieu du ventre, tournent devant derrière* et s'enfuient au galop. Les Français prennent possession de la *clef de l'Égypte*, en chantant *Te Deum laudamus*.

Le jour de la Saint-Nicolas, le roi commanda qu'on se préparât à chevaucher. L'armée se mit en marche vers Mansourah, tandis que la reine restait à Damiette, sous la protection d'une nombreuse garnison.

Les troupes, sans cesse obligées de traverser des bras du Nil, n'avançaient que péniblement, toujours harcelées par les ennemis; résolus à tout risquer pour détruire les ponts de bateaux et les chaussées à mesure qu'ils étaient construits. Un premier engagement général eut lieu sous les murs de Mansourah. Joinville et ses braves Champenois sont cernés par un corps de Turcs qui leur barre le passage. Le sénéchal avise un chef musulman qui remontait à cheval tandis que son écuyer lui tenait la bride; il s'élance vers lui et le tue d'un coup d'épée sous l'aisselle. L'écuyer court au sénéchal, l'atteint d'un revers de cimeterre et, du bout de sa lance appliquée entre les épaules, le tient renversé sur le cou de son cheval. Joinville tire la dague suspendue au pommeau de sa selle et parvient à se débarrasser de son assaillant. Un instant après, son cheval, accablé de coups, s'agenouille et le cavalier lui passe par-dessus les oreilles. Joinville se relève l'écu au cou, l'épée à la main, et se remet en selle. Désarçonné une seconde fois, entouré de Turcs qui le piquent de leurs lances, il va succomber, quand apparaît son écuyer conduisant un *destrier bien en haleine*, sur lequel il saute et va rejoindre le roi. Le connétable Humbert de Beaujeu arrive en même temps que lui, disant que le comte d'Artois se défend à grand-peine dans une maison de Mansourah. « Messire Humbert, m'acceptez-vous pour chevalier? demande Joinville. — De grand cœur, sénéchal! » Et tous deux volent vers Mansourah.

Ils arrivent à l'extrémité d'un petit pont. « Connétable, dit Joinville, gardons ce ponceau, sans quoi les infidèles se frayeront route vers notre sire. » Les bons chevaliers sont rejoints par le comte de Soissons et se battent en lions, tandis que les Sarrasins furieux poussent des hurlements sauvages. « Laissons braire cette chiennaille maudite, dit en riant le comte de Soissons. Ha! par le coiffe-Dieu! sénéchal, encore parlerons-nous de cette journée dans les chambres des dames! »

Cependant le comte d'Artois, entraîné par sa vaillance, avait quitté son abri; il disparut dans la mêlée, et son corps ne fut jamais retrouvé.

Une seconde bataille générale aggrava la situation des croisés, la disette

et une affreuse épidémie se déclarèrent dans le camp. « Tous churent en grande désolation et effroi. La chair de nos jambes, dit Joinville, séchait et devenait noire ainsi qu'une vieille botte; il venait de la chair pourrie au genou et nul ne réchappait. Quand le nez saignait, c'était signe qu'il fallait mourir. À cause des blessures que j'eus, la maladie de l'armée me prit dans la bouche et aux jambes et je me mis au lit avec une fièvre tierce. D'où il advint que mon prêtre me chantait la messe dans mon lit, ayant la



Le sire de Joinville, du musée de Versailles.

maladie que j'avais. Il se pâma. Quand je vis qu'il voulait choir, je sautai du lit, je le pris dans mes bras et lui dis qu'il fit tout bellement la consécration. Il la fit; et depuis lors jamais il ne chanta la messe... : il était trépassé.... »

Le roi, très malade de la dysenterie, vit bien qu'il ne pouvait demeurer plus longtemps dans ce lieu pestiféré sans risquer sa vie et celle de ses gens. Il ordonna qu'on se remit en marche pour Damiette, par eau aussi bien que par terre. C'est dans cette retraite qu'il tomba aux mains des Sarrasins.

Quant à Joinville, sa nef fut arrêtée au milieu du fleuve par un vent contraire et, des deux rives, les Sarrasins l'accablaient de traits. Les marins voulaient aborder pour se rendre; mais le sénéchal, tout faible qu'il était, tira son épée contre eux et menaça de tuer le premier qui ferait mine d'aborder. Cependant il fallait opter entre la mort ou l'esclavage. Un des clercs de Joinville lui dit à l'oreille : « Messire, je suis d'avis de nous laisser occire icy, afin de gagner ensemble le benoît paradis. » Le sénéchal ne goûta point cette proposition engageante; il fit apporter ses coffres, ses écrias, ses reliques et jeta le tout à la mer, en disant : « Les mécréants n'y mettront mie leurs ordes mains! »

Cependant le brave sénéchal s'affaiblissait de plus en plus et il vint à arriver sa dernière heure, quand un compatissant Sarrasin le prit dans ses bras pour le débarquer de force. Le sénéchal tomba à la mer et il aurait péri sans le secours du même Sarrasin, qui le sauva de l'eau d'abord et des infidèles ensuite, en le faisant passer pour le cousin du roi. Il fut conduit à Mansourah, qui regorgeait de captifs. Ce fut là qu'il revit la plupart des barons de France. « Tous ceux qui reconnurent le bon sénéchal, malgré sa maigreur, commencèrent à démener si grande joie de le revoir, qu'on ne pouvait rien ouyr pour le bruit de la liesse, car on le croyait perdu. »

Les prisonniers furent entassés dans la sentine d'une galère où, ne pouvant se tenir debout, ils étaient couchés pêle-mêle, à ce point que les pieds de l'un touchaient la figure de l'autre. Les tortures morales s'ajoutaient aux souffrances physiques : à chaque instant, on leur annonçait un massacre général, puis l'arrêt était suspendu. Enfin un ordre de l'émir vint les arracher à ce supplice : le roi avait traité de sa rançon en signant une trêve.

Bon nombre de chevaliers profitèrent de cette accalmie pour retourner en France. Mais Joinville, qui avait pourtant, à l'origine, désapprouvé la croisade, ne voulut point quitter le roi et l'accompagna dans son voyage à Saint-Jean-d'Acre, où l'on devait retrouver la reine, ses enfants et ses vieux serviteurs.

Joinville, toujours malade et ne possédant plus qu'une pauvre jaquette taillée dans sa couverture, ressentait plus de honte de sa misère que de chagrin de sa maladie. Il était logé chez un vieux curé, à côté d'une église; de la fenêtre de sa chambre il voyait tout le long du jour apporter les morts à qui l'on rendait les derniers devoirs, et de son lit il entendait chanter l'office des trépassés. Alors il se prenait à pleurer, criant : « Bia sire Dieu! ayez mercy! que votre plaisir soit de me garder de cette pestilence! »

Le roi, apprenant la misérable situation du bon sénéchal, lui fit donner 400 livres, et quand il put se traîner au palais, il lui dit affectueu-

CHATEAU DE JOINVILLE



JOINVILLE PRISONNIER DES INFIDÈLES

GILBERT.

JEHAN, SIRE DE JOINVILLE

1224 - 1319

sément : « Sénéchal, vous commande, si chière comme avez m'amour, de manger et boire avec moi, matin et soir, jusqu'à ce que je sois résolu à rester ou partir en France. »

De ce moment l'amitié du roi et de Joinville prit le caractère d'une intimité qui fut aussi profitable à l'un qu'à l'autre. Le sénéchal réjouissait le roi par l'enjouement de son humeur; la vivacité de son esprit, la naïveté de ses railleries; Louis IX, prêchant d'exemple, faisait aimer à son ami la vertu et lui enseignait à haïr le vice. Il le corrigea de son incrédulité et de son goût trop vif pour le vin, qu'il aimait à boire pur et en *bonne quantité*, ayant, disait-il, *l'estomac froid*.

Joinville ne fut pas un saint, mais, grâce à l'influence de son illustre ami, il tendit de tout son pouvoir à la perfection. Ces deux nobles hommes, qui avaient des sentiments également élevés, s'honoraient, s'estimaient, s'aimaient, sans faiblesse d'une part, sans flatterie de l'autre. S'ils divergeaient sur certains points, ils s'accordaient dans leur horreur du mensonge et de la duplicité, dans leur amour pour la vertu et l'héroïsme.

Louis IX, hésitant sur le parti qu'il avait à prendre, mit en délibération dans son conseil le retour en France. Tous les seigneurs présents opinèrent pour le retour immédiat; Joinville fut d'avis contraire. Il alléguait qu'il y avait encore beaucoup de deniers dans la caisse royale, qu'on pouvait tenir la campagne pendant une année, ce qui permettrait de délivrer tous les pauvres prisonniers qui s'étaient voués au service de Dieu et du roi et qui périraient en captivité si le roi les abandonnait. La discussion fut chaude. Plusieurs seigneurs *pleuraient de grosses larmes*; d'autres accablaient Joinville de reproches, lui décernant en dérision l'épithète de *poulain*, par laquelle on désignait les chrétiens nés en Syrie d'une mère infidèle. « Soit! ayme mieux être *poulain* que cheval poussif ou recru », répondit ironiquement le sénéchal en quittant l'assemblée. Le roi n'avait rien dit et Joinville le croyait fâché; mais quand, huit jours après, le monarque annonça sa résolution de rester, le bon sénéchal ne se sentit pas de liesse, le courage lui crût à merveille pour répondre à de nouveaux brocards, et le surnom de *poulain* ne l'embarrassait plus.

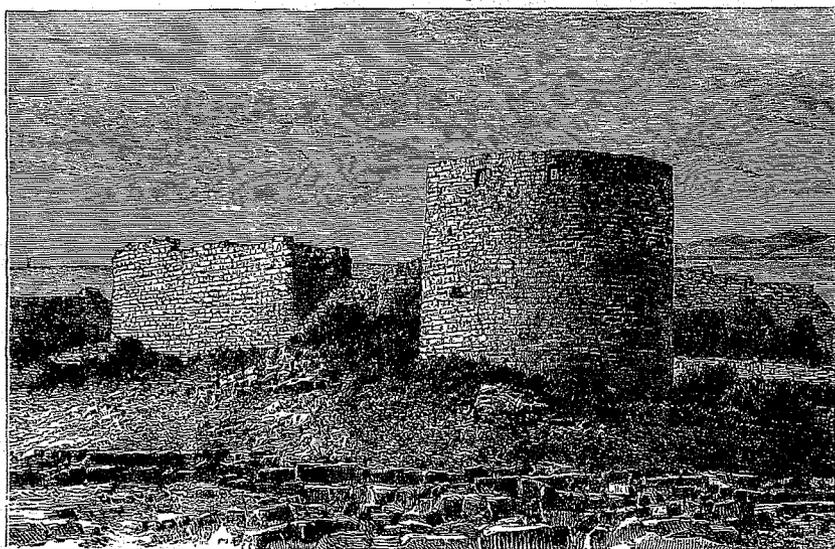
Devenu l'un des plus riches chevaliers de l'armée, grâce aux libéralités de son royal ami, Joinville s'attacha plus expressément à sa personne, se donnant pour mission de veiller à sa sûreté. Il l'accompagna partout en Syrie : à Césarée, à Jaffa, à Sidon, à Sayette, dont on releva les fortifications. C'est à Sayette qu'on reçut de France la nouvelle de la mort de Blanche de Castille. Jamais l'amitié de Joinville ne fut plus précieuse à saint Louis que dans cette amère douleur, cette cruelle épreuve.

Cet événement changea la face des choses, et le retour en France fut

enfin résolu. Mais que de lenteurs à subir! La régente était morte en novembre 1252, et ce fut seulement le vendredi 25 avril 1254 que l'on mit à la voile!

« Nous partons le propre jour de ma naissance, dit Louis IX, car il y a aujourd'hui trente-neuf ans, à pareil jour, que je vins au monde au manoir de Poissy. — Sire, repartit Joinville qui ne restait jamais court, c'est voirement être né deux fois d'échapper d'ici sain et sauf! » Joinville rapportait comme trophée *l'écu de son oncle Geoffroy*, et comme relique *la ceinture de saint Joseph*, qu'une tradition croyait avoir été filée par la Vierge Marie.

Après une pénible navigation de dix semaines, on débarqua sur la riente



Sidon, ruines du château bâti par saint Louis.

plage d'Hyères au mois de juillet, le roi s'appuyant sur Joinville et la reine accompagnée de ses enfants et de ses dames.

C'est à Beaucaire que le roi et Joinville prirent congé l'un de l'autre, le sénéchal voulant revoir divers nobles membres de sa famille dont les châteaux étaient échelonnés sur la route avant de rentrer en Champagne dans son manoir de Blanche-Roche, qu'il avait quitté six ans auparavant!

Quand il eut demeuré quelque temps à Joinville, le sénéchal vint retrouver à Soissons le roi, qui « lui fit si grande fête, que tous ceux présents s'en émerveillèrent ». Louis IX lui donna une nouvelle marque de confiance en le chargeant de négocier le mariage de sa fille avec Thibaud IV, roi de Navarre, qui venait de succéder à son père.

Le sénéchal passa dès lors la moitié de son temps à Paris, mangeant à la table du roi, s'asseyant à ses côtés quand il allait rendre la justice sous les ombrages de Vincennes.

En 1270, saint Louis se croisa une seconde fois; mais Joinville, qui venait d'épouser en secondes noces Alix de Risnel, refusa de prendre part à cette expédition, alléguant que ses vassaux avaient trop souffert de son absence. Le soir où il fit ses adieux à l'infortuné monarque qui partait malgré son état de faiblesse et de maladie, il le porta dans ses bras depuis l'hôtel du comte d'Auxerre jusqu'aux Cordeliers, où il fallut se séparer. C'était la dernière fois que ces deux vaillants cœurs devaient battre l'un contre l'autre.

La mort de Louis IX fut un coup bien douloureux pour Joinville, qui



Le sire de Joinville habillé de ses armoiries, d'après un manuscrit de 1250.

consacra le reste de ses jours à honorer sa mémoire. Il comparut comme témoin dans l'enquête faite en vue de la canonisation de son royal ami, et dès qu'elle fut promulguée, il éleva à saint Louis, roi de France, dans la chapelle de Saint-Laurent, un autel où l'on chanterait éternellement en l'honneur de Dieu et de lui.

Sous Philippe le Bel, Joinville se tint éloigné de la cour où régnait *le luxe et le faste*, et fut opposé aux exactions méditées contre la noblesse de France, dont il défendit ardemment les privilèges. Il fut plus heureux quand il renouvela cette tentative sous le règne suivant : Louis le Hutin lui donna satisfaction.

En 1315, ce roi ayant sommé toute la noblesse de le joindre dans la ville d'Arras pour aller combattre les Flamands, Joinville répondit à cet appel,

bien qu'il fût âgé de près de quatre-vingt-onze ans ! C'est avant cette expédition qu'il aurait fait écrire sous sa dictée ses célèbres *Mémoires*, composés à la prière de Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel et mère de Louis le Hutin. Cette œuvre raconte d'une façon touchante et naïve la vie de saint Louis, *ses prouesses et grands faits d'armes, ses saintes paroles et bons faits*. En élevant ce monument impérissable à la mémoire de son seigneur et ami, « Jehan, chevalier excellent en armes et en lois, a fait, par son histoire, comme le sculpteur Phidias, qui s'enchâssa dextrement dans les replis de la robe de Minerve. »

Le bon sénéchal mourut vers 1319, dans sa quatre-vingt-quinzième année. Il fut inhumé dans le tombeau de ses deux femmes, à la collégiale de Saint-Laurent. Sa statue, placée sur le monument, le représentait vêtu de la cotte de mailles descendant jusqu'aux genoux. L'inscription était ainsi conçue : « Jehan, sire de Joinville et fils de Simon de Joinville, qui fut outre-mer au service de monseigneur saint Loys, roi de France, l'espace de six ans, et en rapporta l'écu de Geoffroy son oncle. »

Les magnifiques tombeaux qui renfermaient les restes des sires de Joinville furent profanés en 1792. On pillà les riches reliques que contenaient les cercueils de plomb et les ossements furent jetés pêle-mêle dans le cimetière de la collégiale.

Joinville laissa deux fils et une fille de chacune de ses épouses ; son nom fut porté pour la dernière fois par Henri, sire de Joinville, son petit-fils. Au quinzième siècle, sa maison s'allia par les femmes à la maison de Guise.

Le manoir de Joinville, dont le nom dérive, suivant quelques chroniqueurs, de *Jovis villa*, ville de Jupiter, et qui fut une des plus nobles forteresses du moyen âge, n'est plus aujourd'hui qu'une ruine informe dont on ne peut même reconnaître l'enceinte ; mais cette ruine est vivace, elle redit le nom aimé d'un illustre chroniqueur et d'un fameux guerrier qui fut homme de bien.

BERTRAND DU GUESCLIN

L'astrologue Merlin avait prédit, au cinquième siècle, qu'il sortirait un jour de la Bretagne un aigle qui prendrait son vol par la France et passerait les Pyrénées accompagné d'un nombre infini d'étourneaux. On a imaginé que cette prédiction à longue échéance visait Bertrand Du Guesclin. La vie de ce héros, qui prélude comme une fable et finit comme un poème épique, est un enchevêtrement d'histoires et de légendes, une suite d'aventures chevaleresques et de combats héroïques. Il naquit vers 1320, au château de la Motte-Broon, près de Rennes. Il était fils d'un cadet de Dinan appelé Salomon, qui prit, sans qu'on sache pourquoi, le nom de Du Guesclin, et de Jeanne de Malemains, dame de Sens et de Fougères, héritière d'une ancienne maison de Normandie. Sa naissance fut accompagnée de circonstances merveilleuses, dont l'authenticité n'est point garantie et que nous passerons sous silence. On peut croire que les bonnes fées ne furent point appelées à son berceau, car il vint au monde laid, difforme et farouche.

A peine Bertrand put-il marcher, qu'il entra en révolte contre le genre humain; on le voyait toujours, un bâton à la main, frappant, à tort et à travers, père, mère, frères, sœurs, domestiques, gens et bêtes; aussi recevait-il en échange et en abondance la monnaie des coups qu'il distribuait.

En grandissant, sa grossièreté, son insolence, sa méchanceté, sa stupidité grandirent avec lui. Il mangeait gloutonnement, ne supportait aucun joug, se montrait tellement rebelle à toute culture, tellement indocile aux conseils et aux leçons, qu'il ne put même apprendre son alphabet. Sa mère, qui était une noble dame, de mœurs raffinées, prétendit qu'il avait été changé en nourrice et que ce sacrifiant n'était pas son fils. Elle l'avait banni de la table commune, le séparait avec soin de ses autres enfants, le traitait avec un mépris qui irritait et l'exaspérait au dernier point.

Un certain jour, on reçut dans la maison la visite d'une religieuse, fille d'un juif converti, experte dans l'art de la chiromancie. Frappée de l'expression

étrange de la physionomie du jeune Bertrand, elle prit intérêt à lui, étudia cette nature bizarre et déclara que, d'après les lignes de sa main, cet enfant disgracié, disgracieux, sauvage et détestable serait un jour le plus grand personnage de son siècle. « Hélas ! madame, repartit Bertrand, comment cela se pourrait-il ? Mon éducation est nulle, je ne sais rien, on n'a rien pu m'apprendre ; je suis ici le jouet de tout le monde et le dernier valet se croit le droit de m'insulter. » Sa mère, étonnée de l'entendre parler sensément, fut bien autrement surprise quand il ajouta : « Le fruit qui ne mûrit jamais ne vaut rien, mais celui qui mûrit tard est toujours bon. »

A partir de ce moment, Bertrand ne fut plus considéré comme un paria ; mais on n'en continua pas moins à le traiter avec une extrême sévérité à la moindre incartade. Ses parents se refusaient à comprendre que la douceur et la persuasion auraient seules le don d'assouplir cette nature ardente et rétive. C'était une âme généreuse, qu'il s'agissait de séduire, et non de réduire. La justesse de la prédiction de la religieuse ne s'annonça donc pas sur-le-champ.

Emporté par son humeur batailleuse, Bertrand avait enrégimenté les garçons du voisinage en troupes qui se livraient des combats opiniâtres et parfois sanglants. Le général en chef revenait de ces expéditions le visage meurtri, les vêtements en lambeaux. Ému des plaintes qui lui arrivaient de toutes parts, le seigneur Du Guesclin enferma son fils dans le donjon du château, où il le retint plusieurs mois prisonnier. Bertrand parvint à s'évader. Un jour il se précipite sur le serviteur qui lui apportait à manger, l'enferme à sa place, court aux écuries, enfourche une jument ombrageuse qui n'avait pour tout harnais qu'un licol, et galope jusqu'à Rennes, où il se rend chez un oncle qui lui avait à maintes reprises témoigné quelque bonté. Ce gentilhomme accueille l'enfant rebelle avec indulgence, lui montre de l'affection et, par de bons procédés, gagne sa confiance. Ses sages remontrances ne furent pas en pure perte : il parvint à dompter ce terrible révolté de douze ans. L'oncle garda le fugitif et, flattant ses goûts, sa vocation, il le charma par la description des longs sièges, le récit des grandes batailles, enflamma son courage en lui représentant les exploits des grands capitaines, excita son admiration en lui peignant les mœurs chevaleresques. A l'âge de seize ans, Bertrand accomplit dans un tournoi une brillante prouesse qui le rendit célèbre dans sa province et le fit rentrer en grâce auprès de son père.

Successivement enfant vagabond, chef de routiers, noble paladin, Bertrand se signala toujours par son ardeur, son courage, son intrépidité, son sang-froid. Il prit part pour son propre compte à la guerre de succession de Bretagne et soutint Charles de Blois, tandis que les Anglais soutenaient Jean de Montfort. C'est là que commence sa carrière de fougue guerrière, d'aventureuses prouesses et d'habile tactique. Déguisé en bûcheron, avec trois

hommes déterminés, il s'empare par stratagème du château de Fougeray.

Une autre fois, il délivre la ville de Rennes bloquée par le duc de Lancastre, s'empare d'un convoi de deux cents chariots de vivres, que des paysans conduisaient à l'ennemi, et les fait défiler vers la ville affamée. Il y entre à leur suite et veille à ce qu'on paye aux paysans la valeur des provisions qu'il a détournées, puis il les congédie en disant : « Pour cette fois je vous fais grâce; mais n'y revenez pas, si vous ne voulez être pendus. » Le duc de



Charles V.

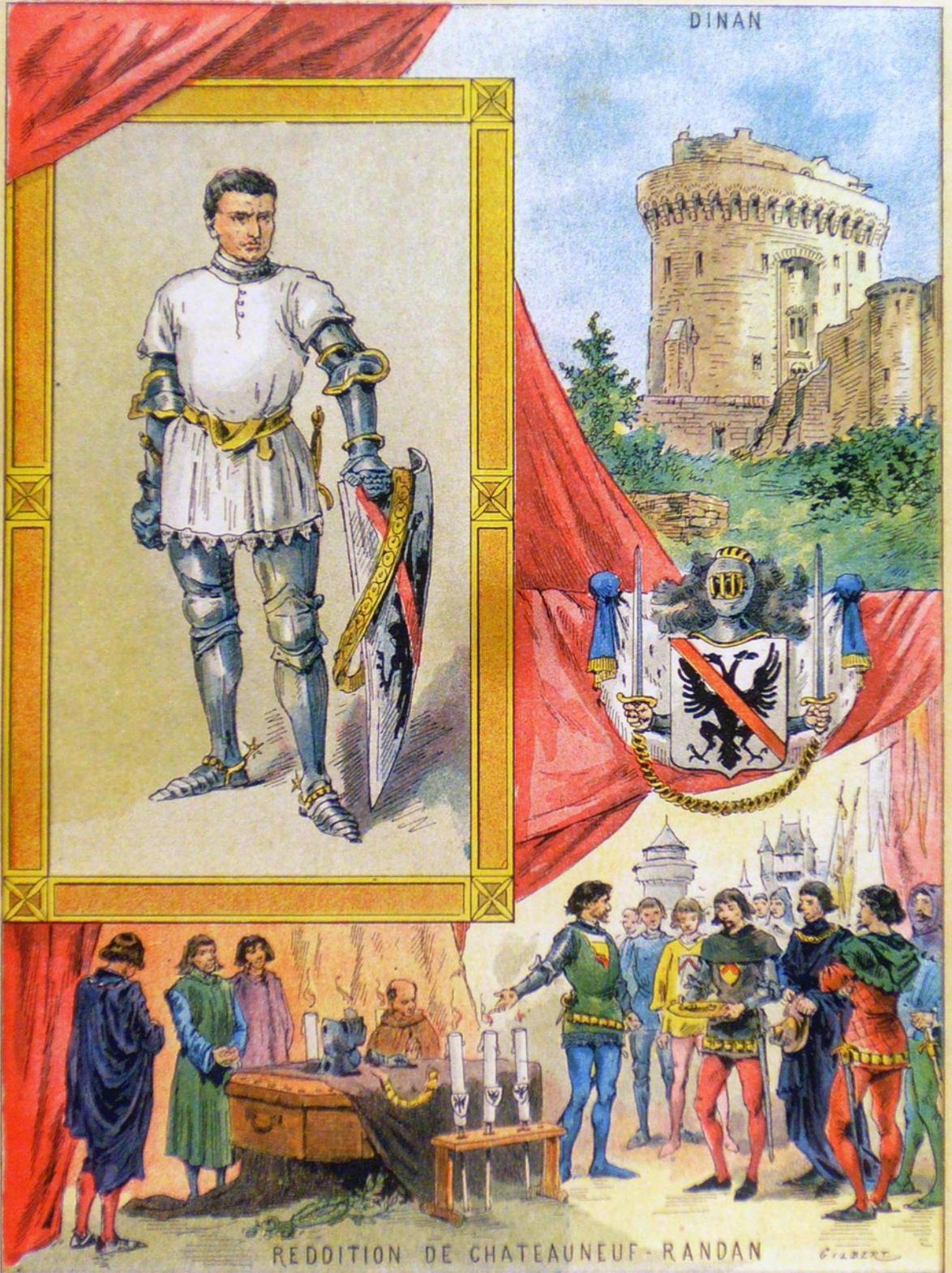
Lancastre, émerveillé de tout ce qu'on raconte de Du Guesclin, a la curiosité de connaître un si étrange et si redoutable adversaire; il lui envoie un héraut avec un sauf-conduit. Le héraut, en l'apercevant vêtu d'un jupon noir et la hache pendue au cou, s'écrie : « Par sainte Marie! il a plutôt l'air d'un voleur de grands chemins que d'un capitaine. » Du Guesclin se rendit au camp des Anglais, où les soldats s'étonnaient en riant de sa laideur et de son accoutrement; mais ils ne tardèrent pas à admirer son grand air martial, ses yeux pleins de feu qui lançaient des regards capables d'inspirer la terreur aussi bien que la séduction. Le duc de Lancastre lui offre la puis-

sance et la richesse, s'il veut passer à son service; mais le capitaine de routiers lui répond : « Ma foi est engagée, je ne saurais la donner deux fois. »

Après le traité de Brétigny, le comte Charles de Blois, désireux de fixer Bertrand auprès de lui, le marie à une noble demoiselle de Dinan, la belle et sage Tiphaine Ragueneil; *douée de toutes les grâces du corps, du cœur et de l'esprit.*

A la mort du roi Jean, Du Guesclin passe au service de la France et s'attache à Charles V. Il bat les Navarrais à Cocherel en 1364; mais, moins heureux en Bretagne, il est battu à Auray par les Anglais et fait prisonnier. Racheté par Charles V moyennant une énorme rançon, il entreprend de délivrer la France des *Grandes Compagnies*, composées de soldats mercenaires ou plutôt de demi-brigands, qui en temps de guerre se battent comme des démons au profit de celui qui les paye, tant qu'ils reçoivent leur solde, et qui en temps de paix ravagent et rançonnent le pays. Il emmène trente mille de ces *Malandrins* en Espagne et passe les Pyrénées accompagné d'un nombre infini d'*étourneaux*, suivant la prédiction de Merlin. Il les emploie à soutenir les prétentions de Henri de Transtamare au trône de Castille contre son frère don Pèdre le Cruel. Celui-ci appelle les Anglais à la rescousse. Transtamare perd la bataille de Navarrete, où Du Guesclin, le chef de son armée, fait prisonnier, reste entre les mains du Prince Noir, qui se félicite d'*avoir enchaîné le lion.*

Le héros breton était depuis longtemps en captivité, quand le prince de Galles apprit qu'on l'accusait de garder son prisonnier par un sentiment de jalousie et par la crainte que lui inspirait la vaillance d'un tel ennemi. Piqué au vif, il lui offrit la liberté, à la condition qu'il s'engagerait à ne plus porter les armes contre les Anglais. « Rejetez-moi donc en prison, répondit Du Guesclin, car j'aime mieux mourir que de faire une promesse qui me déshonorerait pour toute ma vie. » Et il fixe lui-même sa rançon à 70 000 florins d'or, qui font environ 6 millions de notre monnaie. « Je ne veux pas être taxé comme un simple soldat, dit-il au Prince Noir; je ne suis qu'un pauvre chevalier, mais il y en a cent autres en Bretagne qui vendront leurs terres pour payer ma rançon; d'ailleurs il n'y a femme ni fille en France sachant filer qui ne voulût gagner avec sa quenouille de quoi me tirer de prison. » La princesse de Galles, voulant témoigner son admiration à l'illustre chevalier, lui offrit 50 000 florins d'or pour contribuer aussi à sa délivrance. Il alla vers elle, mit un genou en terre et, quand elle l'eut embrassé, lui dit : « Madame, j'ai toujours cru jusqu'ici être le plus laid chevalier de France, mais je commence à avoir meilleure opinion de ma personne, puisque la plus belle et la plus illustre dame du monde m'a octroyé si grande faveur. » Le fait est que le brave chevalier était loin d'être beau. Il avait le visage tout rond et hâlé, le cou court, les cheveux hérissés, la taille ramassée, les jambes tortues, les épaules hautes; mais son regard fascinait, sa voix était mélodieuse. Il avait de l'éloquence, de



BERTRAND DU GUESCLIN

1320 - 1380

la vivacité, de l'esprit d'à-propos et, quand il haranguait ses soldats, il les électrisait et les entraînait à la victoire.

Du Guesclin employa une partie de l'argent que lui avait donné la princesse de Galles à payer les dettes qu'il avait contractées en prison envers les Anglais et le reste à délivrer d'autres gentilshommes français pauvres et prisonniers comme lui. Après avoir étonné les ennemis par son audace, il les charmait par sa générosité. Transféré à Bordeaux, il se présenta les mains vides devant le roi d'Angleterre, en disant qu'il venait se constituer prisonnier, puisqu'il n'avait plus de quoi se racheter. Cette fois encore, sa rançon fut payée par le roi de France, et Du Guesclin, redevenu libre, alla de nouveau en Espagne combattre don Pèdre, qu'il défit à Montiel.

Les Anglais s'étaient affaiblis en s'éparpillant par le royaume pour étendre leur domination. Charles V voulut profiter de la situation. Il fit venir Du Guesclin à Paris et lui donna le commandement de l'armée, en lui remettant l'épée de connétable. En voyant cette épée, Du Guesclin la tira du fourreau et déclara qu'il ne l'y remettrait qu'après avoir chassé les Anglais de la France. Docile aux sages conseils de Charles V, il évita de livrer de grandes batailles, se contentant de harceler les ennemis, de recourir aux ruses, aux stratagèmes pour les combattre, de les suivre pied à pied en se ménageant la possibilité de la retraite.

C'est à cette époque que Du Guesclin et Clisson firent, à la date du 23 octobre 1370, cette *alliance d'armes* par laquelle ils s'engageaient à s'unir toujours *contre tous ceux qui peuvent vivre et mourir*, excepté contre le roi de France, ses parents, ses alliés, ses vassaux, de s'aider et secourir mutuellement, de partager ensemble par moitié tous les profits de la guerre et se garder réciproquement corps, honneurs et biens.

Les deux frères d'armes pressèrent si bien les Anglais, que ceux-ci tentèrent de passer en Bretagne pour gagner leurs vaisseaux; mais ils furent poursuivis et détruits en grand nombre au nom de Notre-Dame Guesclin.

Le Centre et l'Ouest délivrés, Du Guesclin partit pour le Midi, à la tête de toute la noblesse française. Il chassa devant lui les ennemis épouvantés et rétablit partout l'autorité ébranlée du roi de France. Il soumet Uzès, prend Mulac et un grand nombre de places sans même livrer de combat. Il reçoit la soumission des habitants de Poitiers et de la Rochelle, où il entre aux acclamations de tout le peuple.

Le brave connétable est arrêté dans sa marche triomphale par la mort de l'épouse qu'il adore, la vertueuse Tiphaine Ragueneul, cette seconde moitié de sa grande âme, dont les légendes bretonnes ont fait une fée. Il lui rend pieusement les derniers devoirs et, sans se laisser abattre par la douleur, il part pour la cour, va prendre les ordres du roi, revient en Bretagne et pacifie

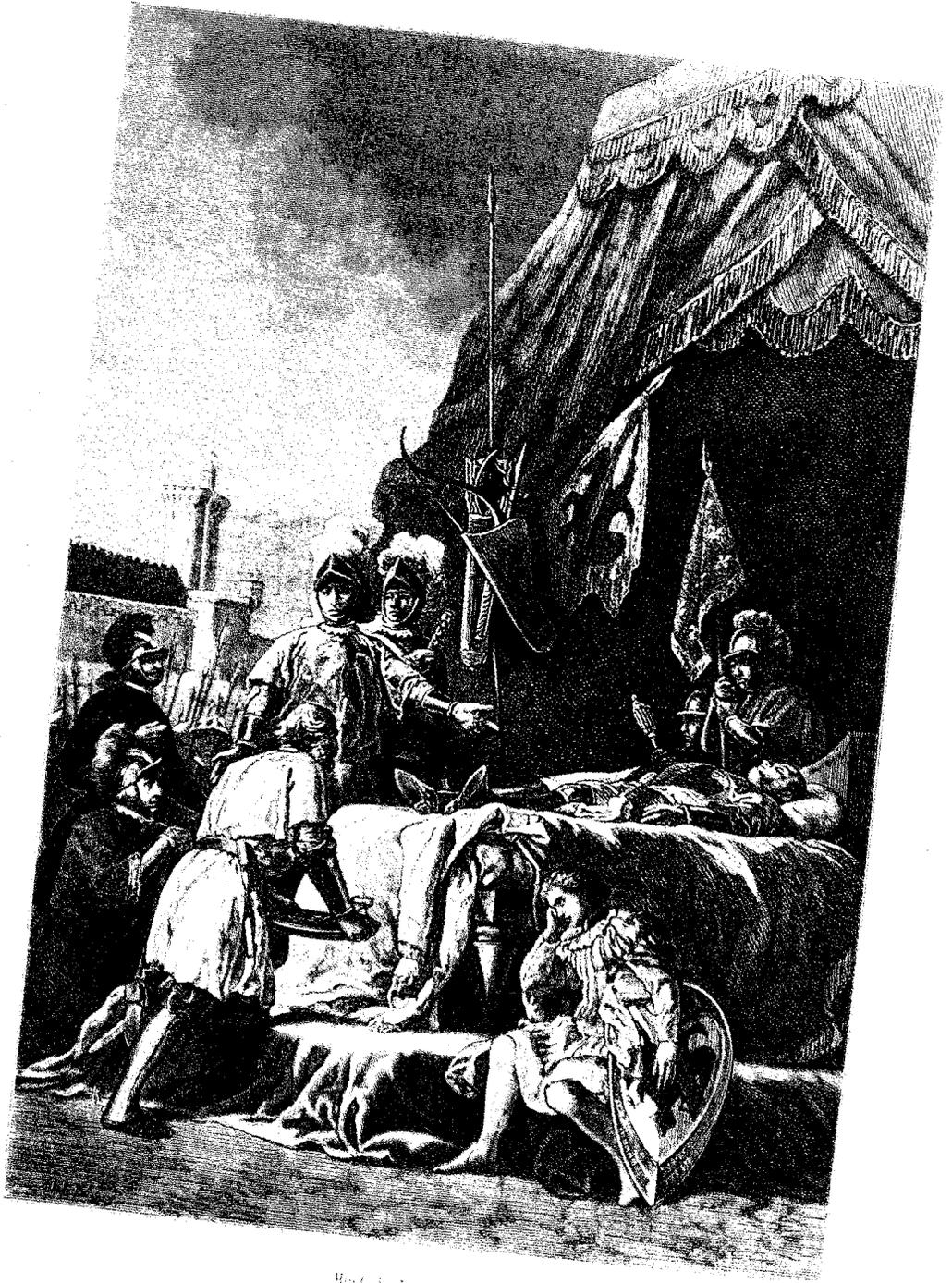
toute la province. Il poursuit son œuvre : il s'acharne toujours contre les Anglais, qui occupent l'Artois et la Picardie; il les en expulse et les suit par toute la France, de province en province, à travers le Forez, l'Auvergne, le Limousin, les repousse jusqu'à Bordeaux, après leur avoir fait passer la Loire, l'Allier, la Dordogne et le Lot, sans qu'ils aient pris une seule ville, sans qu'ils aient eu la possibilité de se ranger en bataille. Bientôt enfin ils ne possèdent plus en France que Bayonne, Bordeaux et Calais.

C'est probablement à la fin de cette belle campagne de 1373 que Du Guesclin, bien qu'encore fort affligé de la perte de Tiphaine qui ne lui avait pas laissé d'enfants, consentit, sur les instances de ses amis, à épouser Jeanne de Laval, fille unique de Jean de Laval, seigneur de Châtillon et d'Isabelle de Tinteniac.

Les relations nouées avec le roi d'Angleterre par Jean IV duc de Bretagne, son vassal, inquiétaient justement Charles V, qui résolut de porter les armes en Bretagne. Du Guesclin, peu disposé à combattre contre son pays natal, renvoya au roi son épée de connétable. Mais Charles V ne pouvait garder longtemps rancune au valeureux Breton et lui confia la mission d'aller pacifier le Languedoc et l'Auvergne.

Le connétable vint mettre le siège devant la ville de Châteauneuf-de-Randon qu'occupait une forte garnison anglaise. Le gouverneur avait promis de rendre la place à Du Guesclin le 12 juillet, s'il n'était pas secouru à cette époque. Sur ces entrefaites, le connétable tomba malade si gravement, que les médecins perdirent tout espoir de le sauver. Il reconnut bientôt lui-même que sa dernière heure était proche; il envisagea la mort avec une parfaite tranquillité d'âme et s'y prépara avec une fervente piété. Il fit son testament, récompensa généreusement ses serviteurs, fit à Jeanne de Laval sa femme et à son frère Olivier de grandes largesses et ordonna que son cœur fût déposé dans l'église des Dominicains de Dinan, où reposait sa première femme. Puis, se faisant apporter sur son lit son épée de connétable, il la considéra quelque temps en silence et chargea Glisson de l'aller porter au roi Charles V, « qui, dit-il, saura la remettre au plus digne. » Il mourut le 15 juillet 1380, à midi, âgé seulement de soixante ans, entouré de ses vieux capitaines, qui, bien qu'endurcis à la guerre, fondaient en larmes.

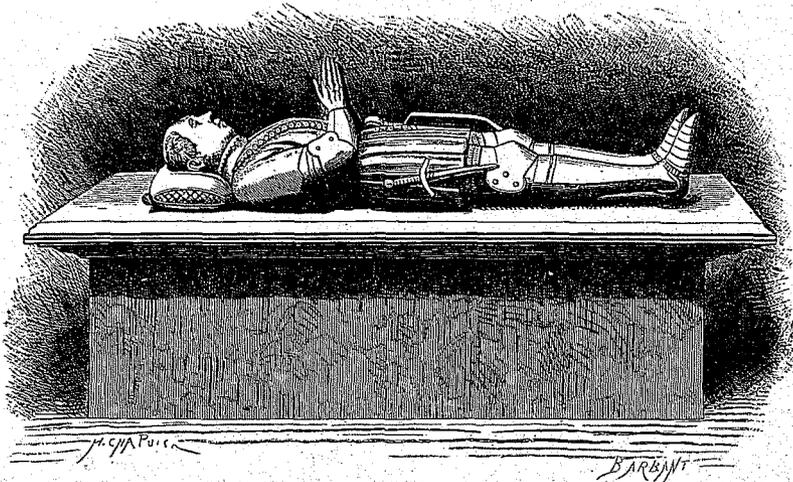
Pendant ce temps, la trêve accordée aux Anglais était expirée et le gouverneur de Châteauneuf-de-Randon, sommé de tenir sa promesse, répondit : « Je suis prêt à exécuter le traité, mais je ne me suis engagé qu'envers le connétable, et c'est à lui seul que je rendrai la ville. » Informé du malheur qui venait de frapper l'armée et la France entière, le chef anglais sortit de la ville et se dirigea vers le camp français. Arrivé à la tente du connétable, il s'agenouilla près du mort. « Ce n'est point à ce corps gisant et insensible, dit-il, c'est à vous-même, monsieur le connétable, que je rends les clefs de la



Hist. G. - Des soldats.

place. Votre âme immortelle a eu seule le pouvoir de me réduire à la rendre aux Français, quoique j'aie juré au roi d'Angleterre de la lui conserver jusqu'à la dernière goutte de mon sang. » Ayant ainsi parlé, il posa les clefs aux pieds du noble mort, en ajoutant : « Voici les clefs de la ville, je les rends au plus preux chevalier qui onques ait vécu. »

Les restes embaumés du héros étaient dirigés vers la Bretagne, quand un ordre du roi vint changer la direction du convoi. Un cortège d'honneur



Tombeau de Du Guesclin à Saint-Denis.

l'escorta jusqu'à Saint-Denis, et le grand connétable Du Guesclin fut inhumé dans le caveau des rois.

Dix ans après furent célébrées les funérailles de Du Guesclin par les ordres de Charles VI, qui, dans son amour du faste et des cérémonies, avait trouvé que l'illustre guerrier n'avait pas été assez honoré. Le deuil était conduit par messire Olivier de Clisson, connétable de France, l'ami, le compagnon, le frère d'armes de Du Guesclin. C'est ainsi que fut glorifié le célèbre guerrier qui avait commencé sa carrière militaire par des aventures de grands chemins comme chef de routiers, le grand patriote qui arrêta une des invasions les plus menaçantes qu'eût à subir la France, le héros dont l'habileté égalait la valeur, qui tient dans notre histoire le premier rang parmi les hommes de guerre de tous les temps, et qui a porté le plus glorieusement l'épée de connétable de France.

OLIVIER DE CLISSON

Olivier de Clisson n'est pas un héros dans la noble acception du mot. Le rôle qu'il a joué sur la scène du monde n'appelle sur lui ni un puissant intérêt ni une grande admiration. C'était un de ces sires que la conquête avait rendus maîtres de la terre et des êtres humains qui avaient eu le malheur d'y naître, et qui, de père en fils, vilains ou serfs, restèrent pendant des siècles sous la terrible domination seigneuriale.

La maison de Clisson était fort ancienne, son origine bretonne se perd dans l'éloignement des temps. Le Clisson dont nous racontons la vie, Olivier, quatrième du nom, est né, le 23 avril 1336, au château de Clisson, situé au confluent de la Sèvre-Nantaise et de la Moine. Il était fils d'Olivier III et de Jeanne de Belleville. Il avait environ six ans quand son père, accusé de haute trahison, fut arrêté dans un tournoi par ordre de Philippe VI de Valois, qui le fit décapiter sans jugement. Le corps fut pendu aux fourches de Montfaucon et la tête fut envoyée à Nantes, pour être exposée à la pointe d'une lance sur une des portes de la ville. Jeanne de Belleville jura de venger cruellement son mari, et ne fut que trop fidèle à son serment. Elle arma ses vassaux, recruta un grand nombre de soldats mercenaires et les conduisit au carnage, ayant toujours à ses côtés son jeune fils. C'est à cette sanglante école qu'Olivier IV reçut de sa terrible mère les leçons de cruauté dont il a su si bien profiter.

Après avoir combattu avec le même acharnement sur mer que sur terre, Jeanne de Belleville se réfugia en Angleterre avec son fils.

En 1358, Olivier de Clisson fit ses premières armes au service de l'Angleterre, qu'il n'avait pas quittée depuis quatorze ans. Le roi Édouard III, qui avait toujours des prétentions sur la Bretagne, l'envoya dans cette province contre l'armée du roi de France, lequel avait à meilleur titre les mêmes prétentions à la suzeraineté.

A vingt ans, Clisson était déjà un rude homme de guerre. C'est à la

bataille d'Auray, où il combattit le fameux Du Guesclin, devenu plus tard son compagnon d'armes, qu'il commença à donner la mesure de sa bravoure, que secondait une force herculéenne. C'était bien là le preux chevalier qui convenait dans un temps où les batailles étaient des combats corps à corps. Olivier se montra dès lors intrépide et impitoyable; s'élançant dans la mêlée une hache à la main, il frappa si bien et si fort, il tua tant d'ennemis et versa tant de sang, que le surnom de *boucher* lui resta. Un coup qu'il reçut sur la visière de son casque lui creva un œil.

La mort de Charles de Blois, tué à cette bataille, terminait la lutte entre les deux maisons rivales et le duché de Bretagne fut adjugé à Jean de Montfort. Le nouveau duc chargea son ami Olivier d'aller à Paris négocier les conditions de l'hommage dû au roi de France. Charles V tenta de s'attacher l'envoyé du duc Jean; mais Clisson n'avait pas encore oublié la mort infamante de son père et, pour le moment, il resta le fidèle vassal du duc de Bretagne. Son ambition lui faisait bien pressentir qu'il aurait un rôle plus important à jouer en France; toutefois il sut attendre. Il acquit bientôt dans la guerre et dans la politique une importance en rapport avec ses richesses et put prétendre aux plus brillantes alliances. En 1367 il épousa Béatrix de Laval, cousine germaine du duc de Bretagne.

Lorsque Du Guesclin, à la tête des Grandes Compagnies, eut détrôné don Pèdre le Cruel, celui-ci alla demander l'assistance du prince de Galles, qui s'engagea à le rétablir sur le trône de Castille. Il réunit à cet effet une armée capable de lutter contre celle de Du Guesclin et recruta ses troupes aussi bien parmi les Bretons que parmi les Anglais. Olivier de Clisson vint, à la tête de trois cents gentilshommes, rejoindre l'armée du Prince Noir. A Navarète, Clisson, qui commandait une réserve avec laquelle il avait détruit la cavalerie aragonaise, contribua à faire perdre la bataille où Du Guesclin fut fait prisonnier.

En voyant, en toute circonstance, Olivier de Clisson se faire l'auxiliaire des Anglais, comment peut-on s'expliquer la haine implacable qu'il leur a vouée? C'est dans des rancunes personnelles qu'il faut d'abord chercher l'origine de cette vindicte, que d'autres causes sont venues accroître. Jean de Monfort, devenu duc avec le secours des Anglais et des Français, témoignait plus de reconnaissance aux premiers qu'aux seconds et les comblait de largesses. De là un premier motif de jalousie pour Clisson, qui croyait avoir plus de droits qu'aucun autre aux faveurs du prince. Il se rappela qu'il était Français aussi bien que Breton. Quoi qu'il en soit des causes qui ont amené cette haine, il conçut et garda toute sa vie une aversion profonde contre la nation au sein de laquelle il avait pourtant passé la plus grande partie de sa jeunesse. Aussi, une nouvelle occasion l'ayant ramené à

la cour de France, il céda sans peine aux instances du roi Charles V qui l'engageait à rester à son service. Son antipathie contre les Anglais lui avait rendu intolérable le séjour de la cour de Bretagne, où le duc Jean, malgré son hommage féodal au roi de France, favorisait le roi d'Angleterre, dont il était l'allié plus ou moins avoué.

Olivier de Clisson se donnait au roi de France fort à propos : Du Guesclin,



Ruines du château de Clisson.

devenu connétable, se préparait à chasser les Anglais du royaume qu'ils avaient envahi de toutes parts.

Charles V, qui a si bien mérité le surnom de *Sage*, avait profité des terribles leçons données à la chevalerie française à Crécy et à Poitiers. Il avait compris que ce n'était pas dans les grandes batailles qu'il pouvait vaincre l'armée anglaise, plus nombreuse, plus aguerrie, plus disciplinée que la sienne et, du fond de son cabinet où le retenait sa débile constitution, il

dirigeait les opérations que lui inspiraient les circonstances et la prudence. Il avait converti à sa tactique, qui consistait à harceler l'ennemi sans livrer bataille, des hommes de guerre tels que Du Guesclin et Clisson. L'aventureux et intrépide batailleur Clisson lui-même prenait si bien au sérieux ce mode de guerroyer fort peu chevaleresque, qu'étant un jour près du roi à l'hôtel Saint-Pol, et voyant comme lui des soldats anglais incendier des villages, il dit : « Sire, vous n'avez que faire d'employer vos gens contre ces enragés, laissez-les se fatiguer eux-mêmes. »

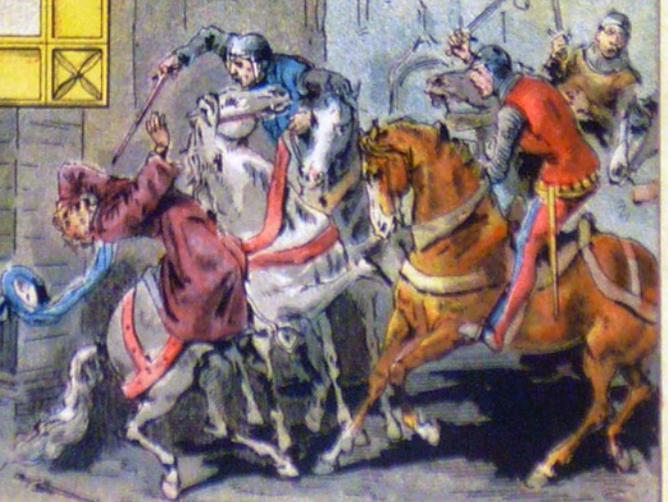
Dans ses combats contre Du Guesclin en Bretagne et en Espagne, Clisson avait appris à estimer ce rude joueur. Il devint pour lui un compagnon d'armes autant qu'un rival de gloire. Tous deux ont puissamment contribué à rejeter presque tous les envahisseurs anglais hors du royaume. C'est par cette œuvre de délivrance qu'ils ont acquis la renommée qui les place à un haut rang parmi les Français illustres. Leur rivalité de gloire, leur fraternité d'armes, en ont fait des héros que l'histoire nous montre embellis dans le lointain. C'est ainsi que nous devons les admirer, sans y regarder de trop près, si nous voulons accepter leur gloire autrement que sous bénéfice d'inventaire.

Cependant, comme nous ne sommes pas obligé de faire leur panégyrique et de ne les présenter que couronnés de lauriers, nous dirons qu'ils avaient l'un et l'autre, mais Clisson plus encore que Du Guesclin, par trop le mépris de la vie humaine; qu'ils faisaient trop bon marché de la morale, du droit et de la justice. Leur héroïsme, par trop sanguinaire, fut souvent cruel de sang-froid, de parti pris, et sans nécessité; témoin la scène du siège de Bressuire. Après la prise de cette ville, où beaucoup d'Anglais étaient morts en se défendant, on allait procéder au partage des nombreux prisonniers, quand des disputes s'élevèrent de toutes parts dans les rangs des vainqueurs. Clisson et Du Guesclin, craignant qu'il n'en résultât de la division dans leur armée, ne trouvèrent d'autre moyen de mettre tout le monde d'accord que de faire massacrer tous les prisonniers, depuis le premier jusqu'au dernier!

Pendant dix ans, de 1370 à 1380, Clisson et Du Guesclin restent étroitement unis dans les périls et les triomphes. Ensemble ils sont victorieux à Montmorillon, à Chauvigni, à Lussac, à Moncontour, à Poitiers, à Saint-Jean-d'Angély, à Angoulême, à Taillebourg, à Saintes, à la Rochelle. Les villes et les forteresses qu'ils rencontrent sont prises ou se rendent. Après des succès et des revers en Bretagne, ils harcèlent l'armée anglaise, qui, découragée d'une guerre sans profit, consent à une trêve.

A l'expiration de la trêve, Clisson va guerroyer en Picardie et en Bretagne, où il bloque les Anglais à Brest; il va secourir Saint-Malo, puis assiéger Auray. Mais les Bretons ne tardent pas à s'apercevoir que leur indépendance est

CHATEAU DE CLISSON



TENTATIVE DE MEURTRE SUR OLIVIER DE CLISSON

OLIVIER DE CLISSON

1336 - 1407

menacée, et ils forment une ligue contre laquelle l'armée française échoue. Charles V crut alors pouvoir suspecter la fidélité des deux grands capitaines, tous deux Bretons d'origine. Clisson et Du Guesclin accourent à Paris, ils favorisent un arrangement entre les États de Bretagne et le roi de France. Puis ils se rendent dans le Midi pour y attaquer les Anglais. Du Guesclin y étant tombé malade, remit son épée à Clisson pour la rendre au roi, *qui saura bien la donner au plus digne*. Après la mort de son frère d'armes, Clisson se retire en Bretagne.

Sur le point de mourir, Charles V fit connaître son intention d'élever Clisson à la dignité de connétable de France, et c'est en ce titre qu'il conduit l'armée au sacre de Charles VI.

Pendant la campagne de Flandre, où le nouveau connétable devait commander en chef, Clisson déploya vraiment les qualités militaires d'un grand capitaine, bien que cette fois encore sa cruauté ne se démentît pas. Jamais il n'acceptait de capitulations. Vingt-cinq mille Flamands restèrent sur le champ de bataille; on ne fit pas un seul prisonnier. Le héros dut se glorifier de sa victoire, mais, au surnom de *boucher*, qu'il portait déjà, se joignit celui de *bourreau*.

Au retour de cette sanglante expédition, Charles VI, à la tête de son armée, trouva Paris soulevé. Clisson fut envoyé en parlementaire vers les Parisiens pour régler l'entrée du roi dans sa capitale. Cette fois du moins on peut croire qu'il fut indulgent, puisque les Parisiens lui donnèrent en reconnaissance de son intervention un vaste terrain pour agrandir son hôtel, qui a porté alors le titre d'*Hôtel de la Miséricorde*. En tout cas, il est certain qu'il n'eut aucune part de responsabilité dans les exécutions, les violences et les cruautés qui suivirent la soumission du peuple de Paris, car il était reparti pour l'Ouest, où il allait combattre encore les Anglais, ses ennemis personnels autant que les ennemis de la France.

A mesure que l'importance et le renom de Clisson grandissaient, la haine et la jalousie du duc de Bretagne croissaient. Le connétable, qui avait certainement des visées ambitieuses sur le duché de Bretagne, les révéla par un acte public. Il paya au roi d'Angleterre la rançon de Jean de Penthievre, dont la famille avait eu des droits sur la couronne ducal, et le maria avec sa fille cadette. Le duc de Bretagne, que cette alliance alarmait, se tint sur ses gardes et jura de punir l'audace de son puissant vassal. Par trahison, il l'attira à Vannes, le retint prisonnier au château de l'Hermine, au fond d'un cachot, et ne lui rendit la liberté qu'aux plus dures conditions. Le peuple et l'armée s'émurent de l'attentat commis contre le connétable de France; mais Charles VI, dominé par des nécessités politiques, parvint tant bien que mal à arranger le différend entre Clisson, son gendre Penthievre et le duc de Bretagne.

En 1592 Clisson fut victime d'un nouvel attentat. Il y avait alors à Paris un seigneur breton, Pierre de Craon, qui s'était fait bannir, pour sa dépravation, de la cour de Charles VI, pourtant si dépravée. A tort ou à raison, il accusa Clisson d'être le principal auteur de sa disgrâce et jura de se venger. Il médita longuement son crime et prit toutes les mesures qui devaient lui assurer l'impunité : il cacha dans son hôtel une quarantaine de spadassins et prépara, pour sa fuite, des relais jusqu'en Bretagne. Une nuit les assassins dispersèrent les valets qui accompagnaient le connétable, éteignirent leurs flambeaux et assaillirent Clisson, qui se défendit comme un lion. Pierre de Craon, sûr du succès et voulant savourer sa vengeance, se montra en criant : « À mort Clisson ! Je suis Pierre de Craon, ton ennemi ! »

Renversé de cheval et frappé à la tête, Clisson tomba contre la porte entr'ouverte d'un boulanger. Quand on le releva, il n'était que blessé.

Le roi allait se mettre au lit lorsqu'on lui apprit cette funeste nouvelle. Il courut sur l'heure chez le boulanger et trouva Clisson évanoui, meurtri, percé de coups, baigné dans son sang, mais aucune de ses blessures n'était mortelle. Quand le blessé reprit connaissance, il put nommer son meurtrier, que Charles VI fit le serment de punir.

Pierre de Craon avait fui. Il se réfugia d'abord à son château de Sablé, puis, ne s'y croyant pas en sûreté, il courut chercher asile auprès du duc de Bretagne, qui était certainement son complice. Celui-ci, en apprenant le mauvais succès de l'attentat contre Clisson de la bouche même de Pierre de Craon, lui dit avec dédain : « Vous êtes un chétif ! »

Charles VI se rendait en Bretagne à la tête d'une armée, pour obliger le duc Jean à livrer le coupable, lorsque, en traversant la forêt du Mans, un incident resté mystérieux le rendit fou.

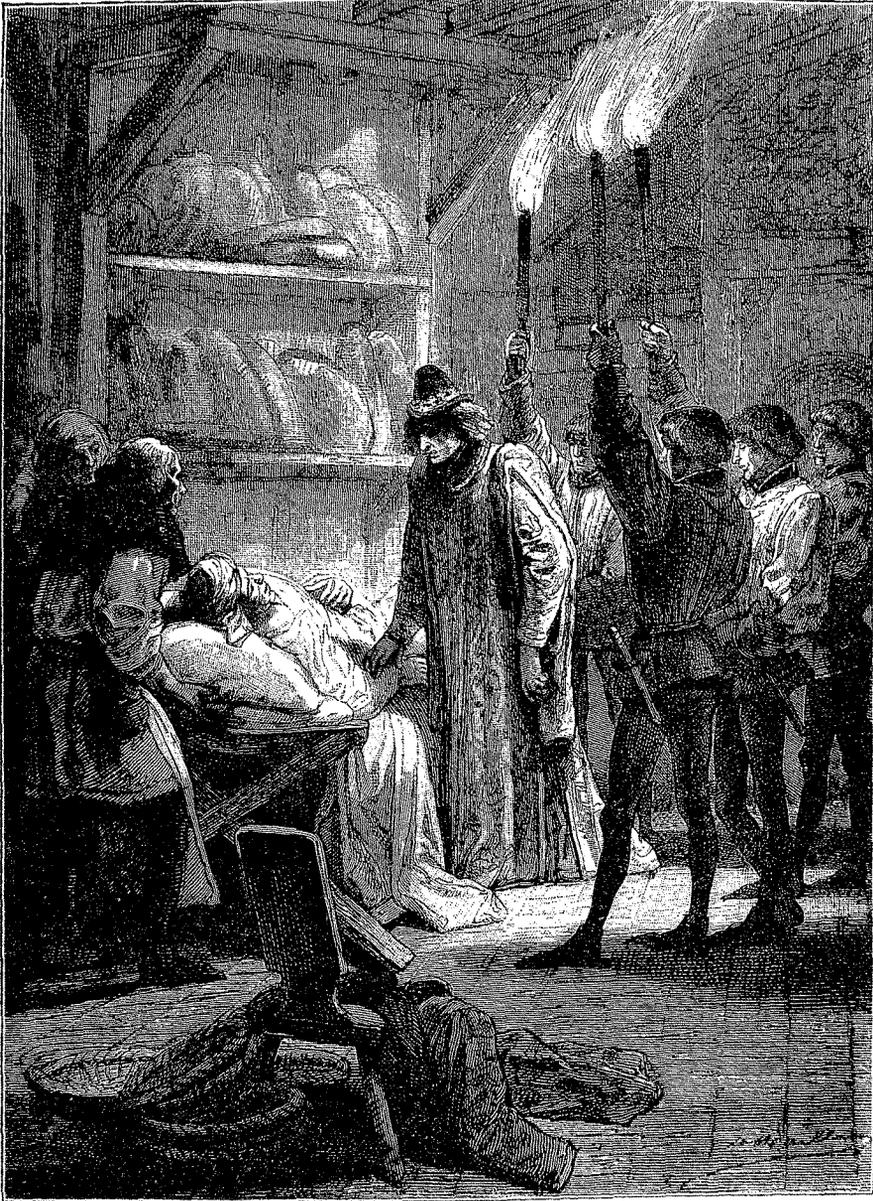
Le duc de Bourgogne s'empara du gouvernement pendant la démence du roi. Les ministres, dédaigneusement appelés *Marmousets*, furent emprisonnés ou exilés. Clisson, accusé d'avoir détourné à son profit une partie de la solde de l'armée, fut condamné par défaut tandis qu'il faisait la guerre au duc de Bretagne pour son propre compte.

Pendant que Clisson courait de château en château pour organiser la résistance, Charles VI, qui avait recouvré momentanément la raison, condamna les actes de ses oncles et rendit à Clisson son office de connétable.

La lutte entre le duc et son vassal n'en continua pas moins. Aux hostilités succédaient des accommodements ; de guerre lasse, on se fit de part et d'autre des concessions.

En 1599, Jean IV mourut réconcilié avec Olivier de Clisson qui était resté son ennemi pendant quarante ans. Sept ans après, son fils Jean V avait repris comme un héritage de famille la haine de son père contre le turbulent vassal.

En 1407, Olivier de Clisson malade se mourait dans son château de

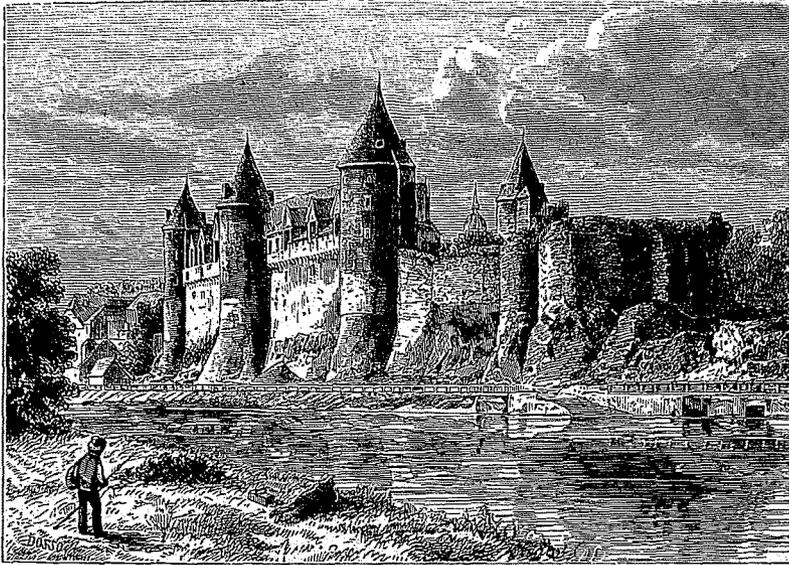


Clisson put nommer au roi son meurtrier.

Josselin, lorsque des troupes bretonnes vinrent l'y assiéger, pour l'arrêter sur

l'ordre du duc Jean, en vertu d'un jugement qui lui attribuait plusieurs crimes. Ce fut moyennant un tribut de cent mille livres que ses enfants obtinrent pour lui la satisfaction de mourir en paix et en liberté.

C'est dans ces tristes circonstances que s'éteignit, le 23 avril 1407, Olivier



Château de Josselin.

de Clisson, le connétable de France, la terreur des Anglais, l'émule, le frère d'armes de Du Guesclin. Agé de soixante et onze ans, il avait gardé jusqu'au dernier moment la vigueur de corps et la fermeté d'âme qu'il avait tant de fois montrées dans les triomphes et les revers pendant sa longue et turbulente carrière.

BAYART

Pierre du Terrail, né au château de Bayart, près de Grenoble, en 1476, appartient à l'une des familles les plus nobles et les plus vaillantes du Dauphiné. Son trisaïeul avait péri à la bataille de Poitiers, son bisaïeul à la bataille d'Azincourt, son aïeul à la bataille de Montlhéry.

Son père, avant de mourir, consulta ses quatre fils sur l'état qu'ils voulaient embrasser. Notre héros, alors âgé de treize ans, déclara qu'il voulait, à l'exemple de tant de preux de leur maison, suivre la carrière des armes. En conséquence, il fut confié à son oncle l'évêque de Grenoble, qui se chargea de le placer auprès du duc de Savoie. Sitôt qu'il fut habillé et équipé, Bayart prit congé de sa famille. Il fit si bien caracoler son roussin dans la cour du château, que son père, sa mère, ses frères, tous les seigneurs présents, furent ravis et augurèrent que l'enfant deviendrait un fameux homme de guerre. L'évêque l'emmena et l'alla présenter au duc de Savoie, qui, charmé de sa gentillesse et de sa belle façon de chevaucher, le prit pour page.

Six mois après, Charles VIII étant de passage à Lyon, le duc de Savoie l'y alla saluer. Le roi, qui avait entendu vanter la bonne mine du page de son cousin, voulut voir l'enfant manœuvrer son grand et fort roussin. Dès qu'il l'aperçut, il lui cria : « Page, mon ami, donnez de l'éperon à votre cheval. » Ce que Bayart fit si bien que le cheval semblait voler. Au bout de sa course, le cavalier fit bondir plusieurs fois son coursier avant de le ramener à bride abattue devant le roi, où il l'arrêta court. Charles VIII enchanté s'écria : « Page, piquez, piquez encore ! » Tous les assistants redirent : « Piquez, piquez ! » et c'est de là que vint à Bayart le nom de *Piquet* qu'on lui donne souvent. Il passa dès lors du service du duc de Savoie au service du roi de France.

Quatre ans plus tard, Charles VIII se trouvant encore à Lyon, un seigneur bourguignon, Messire Claude de Vauldray, organisa un pas d'armes en son honneur. Bayart, passant par le lieu où était exposé l'écu de Messire Claude, avec un compagnon plus âgé que lui, nommé Bellabre, manifesta le regret de

n'avoir ni cheval, ni harnais, ni armure, pour toucher cet écu et se faire inscrire au nombre des combattants. « N'est-ce que cela? lui dit Bellabre. N'avez-vous pas, tout près d'ici, votre oncle, le gros abbé d'Ainay? S'il ne nous donne pas assez de deniers pour vous équiper, nous prendrons sa mitre et sa crosse. »

Bellabre se montra si insinuant, que l'abbé lui remit cent écus pour acheter deux chevaux, en disant : « Mon gentilhomme, c'est à vous que je les confie, car mon neveu a encore la barbe trop jeune pour manier les deniers. » Puis il leur donna un billet, signé de sa main, par lequel il invitait son marchand d'étoffes à livrer *l'étoffe nécessaire* pour l'accoutrement de son neveu. Quelques heures plus tard, l'abbé, se rappelant qu'il n'avait pas fixé le chiffre de la dépense autorisée, s'inquiéta et envoya prévenir le marchand qu'il entendait borner la livraison à cent vingt francs. Mais il n'était plus temps! Les deux compagnons peu scrupuleux, qui avaient choisi les plus belles et les plus riches étoffes et fait pour huit cents francs d'achats, avaient déguerpi et s'étaient rendus introuvables.

Messire Claude ouvrit son pas d'armes et Bayart, qui n'avait pas encore dix-huit ans, vint se mesurer contre cet homme d'armes qu'on citait parmi les plus forts et les plus expérimentés. Soit qu'un miracle se fit en sa faveur, soit que son adversaire le ménageât, il fit à cheval et à pied plus et mieux que les autres. Quand, timide et rougissant, il défila le long de la lice la visière levée, les dames, étonnées de son jeune âge, le saluèrent d'acclamations louangeuses. Le roi en parla à son souper et dit : « Piquet a un bon commencement qui promet une bonne fin. » Ce haut fait d'armes aurait déjà pu le faire nommer le *Chevalier sans peur*, mais son oncle, qu'il avait si sournoisement dupé, ne l'aurait pas dit *sans reproche*.

Bayart fut envoyé en garnison à Aire pour y prendre le goût et les mœurs militaires. Grâce à la libéralité de son maître, le seigneur de Ligny, à qui le roi l'avait confié, il partit en grand équipage. Sa réputation de bravoure l'avait précédé et, dès son arrivée, il fut prié d'ordonnancer un tournoi. Il s'y présenta le premier, ayant pour adversaire Tartarin du Dauphinois, dont la lance fut brisée en plusieurs morceaux. Après d'autres grandes prouesses, le nom de Bayart fut proclamé parmi les vainqueurs du tournoi.

Le temps des jeux guerriers était passé. Bayart allait désormais combattre dans de vraies et terribles batailles. C'est à Fornoue que son premier exploit confirma les promesses qu'il avait données. Il eut deux chevaux tués sous lui et le roi, l'apprenant, lui donna cent écus, en échange desquels Bayart remit à son souverain une enseigne qu'il avait prise à l'ennemi.

A l'avènement de Louis XII, Bayart était entré à son service. Lorsque ce roi quitta l'Italie, Bayart resta en garnison non loin de Milan. Toujours impatient de se battre, il en faisait naître les occasions quand elles ne se présentaient

pas. Un jour, il entraîna une cinquantaine de jeunes braves comme lui pour aller attaquer, en manière de passe-temps, un poste de trois cents Lombards.



Bayart prend congé de sa famille.

Le combat fut acharné et, malgré la différence du nombre, les Français mirent en fuite leurs adversaires. L'impétueux Bayart, enivré par l'ardeur de

la lutte, poursuit les Lombards jusqu'au milieu de la ville. Là, entouré, il est obligé de se rendre. Grand fut l'étonnement quand, on le désarmant, on s'aperçut que le terrible combattant était un tout jeune homme, presque un adolescent. Conduit devant Ludovic Sforza, duc de Milan, ce prince, touché de sa jeunesse, émerveillé de sa bravoure, lui rendit la liberté et voulut le combler de dons. Bayart ne consentit qu'à la restitution de ses armes et de son cheval.

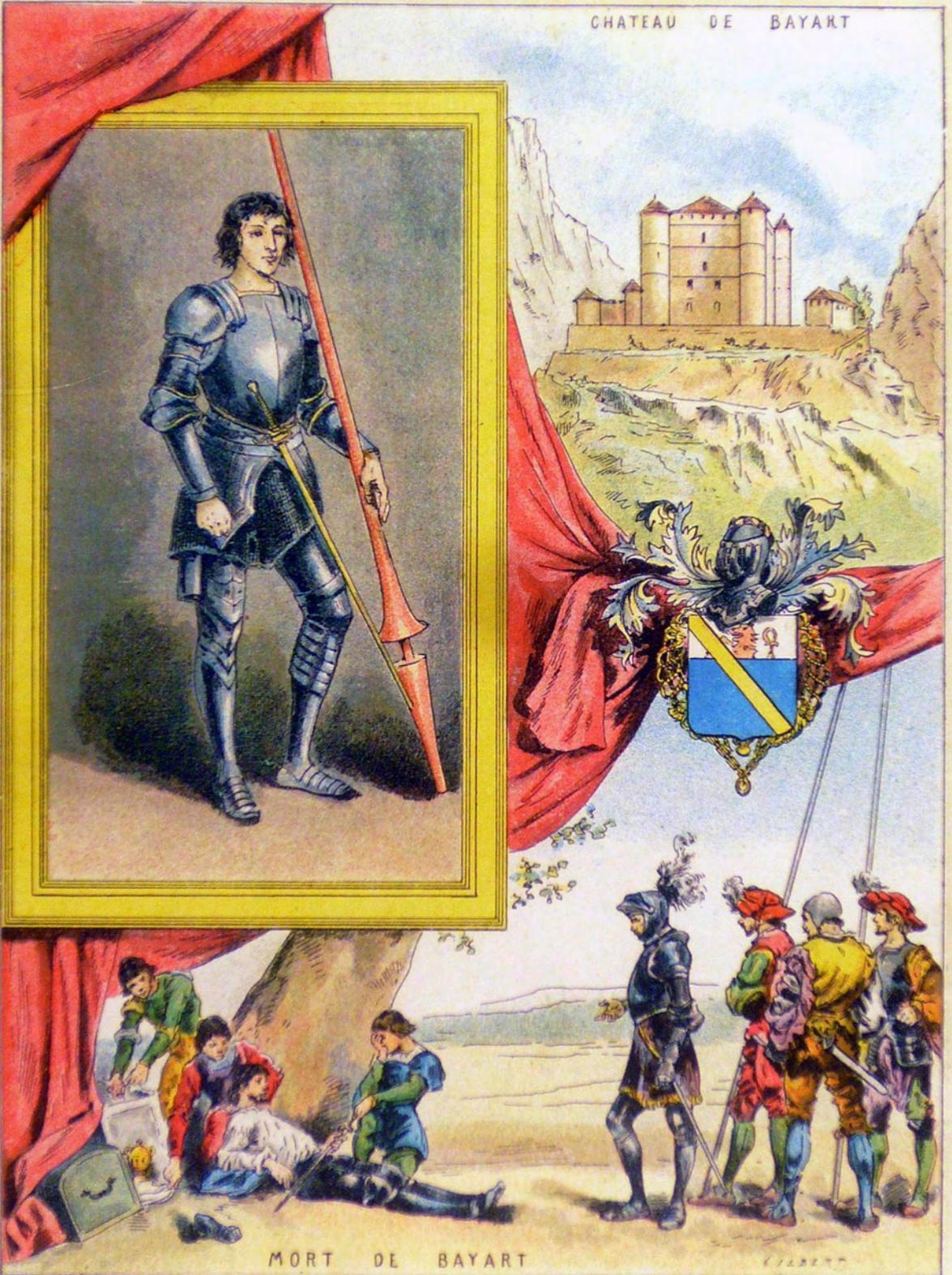
Le désintéressement du *Bon Chevalier*, comme l'appelle toujours son premier biographe, *Le loyal Serviteur*, était aussi grand que son courage. En toute occasion il ne gardait jamais rien pour lui des présents et des gratifications qu'il recevait : il les distribuait à ses hommes d'armes.

Quand Louis XII voulut, en 1506, marcher à la conquête du royaume de Naples, Bayart obtint de faire partie de cette expédition. Obligé de se soumettre aux nécessités de la discipline et de la tactique, il ne pouvait satisfaire à son gré son incessant besoin de batailler. Aussi entraînait-il souvent ses compagnons dans des aventures qui appartenaient plus aux mœurs des chevaliers errants qu'aux soldats d'une armée régulière en campagne. C'est ainsi qu'un jour, aux environs de Minervino, la petite troupe dont il faisait partie se rencontra avec des cavaliers espagnols commandés par Alonso de Sotomayor. Le choc fut terrible. Après une demi-heure de combat les Espagnols battirent rapidement en retraite. Bayart les poursuivit en criant à leur chef : « Tourne, tourne, homme d'armes, ce serait une honte de mourir en fuyant. » Alonso se retourne, mais, assailli de formidables coups, il se rend de moins mauvaise grâce en apprenant que c'est au fameux Bayart qu'il va remettre son épée.

Bayart traita son prisonnier avec de grands égards et le laissa libre sur parole. Alonso s'enfuit, manquant ainsi à la foi jurée. Rien ne pouvait exaspérer davantage le Bon Chevalier, dont la loyauté était la plus grande vertu. Il entra dans une violente colère, qui s'apaisa tout à coup lorsqu'on lui eut ramené son prisonnier. De nouveau il le traita honorablement jusqu'au paiement de sa rançon, qui le rendit tout à fait libre. Loin de reconnaître une telle générosité, Alonso se plaignit d'avoir été rudement traité pendant sa captivité. Bayart lui envoya un message l'invitant à démentir cette calomnie et, sur le refus d'Alonso, il le provoqua à un combat singulier, dont l'issue fut funeste à l'Espagnol. Le vainqueur, regrettant sa victoire, défendit aux trompettes de sonner la fanfare du triomphe et il ensevelit lui-même le corps de la victime qui était venue au-devant de ses coups.

A cette époque, on avait une manière étrange d'entendre la guerre. Les gentilshommes à l'armée avaient surtout en vue de prouver leur bravoure sans trop se soucier de tactique et de stratégie. Ils ne subordonnaient pas toujours leurs actions personnelles aux plans de campagne et allaient où les poussait leur ardeur, sans s'inquiéter du but et des résultats. C'est ainsi que Bayart

CHATEAU DE BAYART



MORT DE BAYART

PIERRE DU TERRAIL, SEIGNEUR DE BAYART

1476 - 1524



Bayard défendant le pont du Garigliano.

ne se fit nullement scrupule d'imiter de simples détrousseurs de grands chemins pour s'emparer d'un convoi d'argent envoyé à Gonzalve de Cordoue. Il en fit deux parts, donna l'une à ses compagnons d'armes et distribua l'autre aux soldats de sa garnison. Il termina plus glorieusement sa première campagne d'Italie par sa belle défense du pont du Garigliano, où il combattit seul contre trois cents Espagnols.

Quand les hostilités recommencèrent, Bayart se distingua au siège de Gènes, où il se montra aussi avisé que brave. Il eut la plus grande part aux succès du siège de Padoue. Nous aurions encore à raconter bien des prouesses de Bayart au siège de Vérone, où, tour à tour vainqueur et vaincu, il se tira toujours d'affaire avec un esprit plus avisé qu'on ne pouvait s'y attendre de la part d'un homme dont la force et la valeur étaient le plus grand mérite.

Ce batailleur intrépide qui recherchait les combats comme d'autres recherchent les plaisirs, gardait toujours quelque chose d'humain au milieu des horreurs de la guerre. Envoyé au secours de la comtesse de la Mirandole dont le pape Jules II menaçait la ville, il haranguait joyeusement sa compagnie. « Mes enfants, disait-il, vous allez au service des dames, acquérez leurs bonnes grâces. » Pour sauver la Mirandole, il avait projeté d'attirer le pape dans une embuscade et de l'enlever. Une bourrasque de neige survint à point pour sauver le Saint-Père de ce dangereux traquenard. Bayart fut plus pieusement inspiré quand, se signant dix fois, il condamna avec une superbe indignation le projet qu'Alphonse d'Este avait formé d'empoisonner Jules II. Reprenant le vrai rôle de soldat qui lui convenait le mieux, Bayart contribua à la prise de Bastia, où l'armée papale fut détruite. Il put jouir sans remords des fêtes triomphales que la célèbre Luerèce Borgia donnait aux vainqueurs du pape.

L'intrépide Bayart, à qui après Dieu l'on devait la victoire, était partout où il y avait des coups à frapper, des dangers à courir; il se multipliait à ce point que les ennemis disaient : « Les Bayarts en France poussent comme des champignons. »

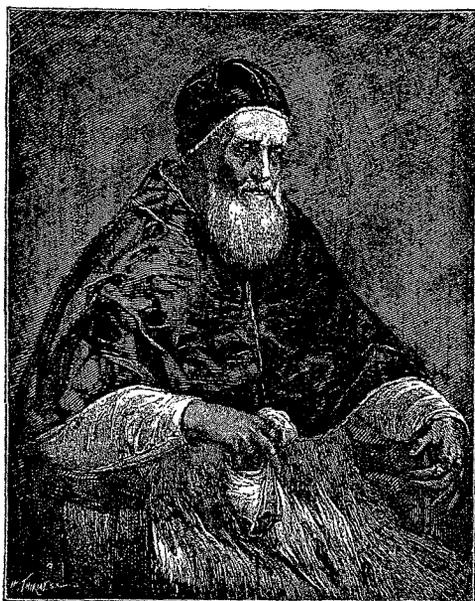
A la prise de Bréscia, qui fut l'occasion des plus sanglants combats, des plus grandes cruautés, des plus abominables pilleries, les horreurs eussent été amoindries si Bayart, blessé grièvement, n'eût été tenu à l'écart pendant le saccagement. On l'avait transporté dans une maison de bonne apparence, où il fut reçu par la dame, dont le mari avait été obligé de fuir. « Je sais, dit-elle, en se jetant à genoux, que, d'après les lois de la guerre, tout ce qui est ici est à vous et je ne vous demande que de sauver l'honneur de mes deux filles et le mien. — Ne craignez rien, madame, reprit le Bon Chevalier, il n'arrivera aucun déplaisir ni à vous ni à vos filles. »

Bayart reçut de ces trois dames les soins les plus empressés et les plus gracieuses attentions. Au moment du départ, son hôtesse, toute tremblante,

lui présenta un coffret renfermant 2500 ducats, en s'excusant de l'humilité du présent. Bayart, pour qui l'or n'avait jamais été rien, appela les deux sœurs, versa 1000 ducats dans le tablier de chacune d'elles et remit les 500 autres à leur mère, la chargeant de les distribuer aux couvents qui avaient été pillés.

A peine guéri de ses blessures, Bayart se rend, au printemps de 1512, devant Ravenne à l'armée de Gaston de Foix, où il continue de se faire remarquer par ses merveilleuses prouesses.

Pendant la retraite de l'armée française qui reculait toujours jusqu'aux Alpes sans être battue, Bayart, blessé à l'épaule, alla se reposer à Grenoble



Le pape Jules II.

chez son oncle l'évêque, où il reçut l'accueil le plus affectueux et où il fut l'objet d'ovations de la part de ses compatriotes, et surtout des dames. Aussitôt rétabli, il mena quelque temps joyeuse vie en Dauphiné.

Envoyé contre le roi d'Angleterre qui faisait le siège de Têrouaune, le Bon Chevalier se montra fort rusé en employant un singulier stratagème. Sur le point d'être pris, il se constitua prisonnier d'un gentilhomme, qu'à son tour il fit prisonnier; de là une équivoque d'où le roi le fit sortir à son honneur.

A l'avènement de François I^{er}, Bayart fut nommé lieutenant-général du roi en Dauphiné; mais il ne séjourna guère dans cette province et passa en Lombardie, où il renouvela ses exploits. La victoire de Marignan fut due à une dernière charge à laquelle il participa. François I^{er}, qui l'avait vu à l'œuvre,

l'honora d'une façon touchante et délicate : il se fit armer chevalier par ce preux, ne pouvant, dit-il, choisir un plus digne parrain que celui qu'on nommait le Chevalier sans peur et sans reproche.

Après la défaite de la Bicoque qui nous fit perdre l'Italie, Bayart, envoyé dans le nord de la France menacé, défendit la place de Mézières avec une habileté qu'admirèrent les assiégeants. Le comte de Nassau, contraint de lever le siège malgré ses cent pièces d'artillerie, se justifia en disant : « Ce pigeonier est gardé par un aigle et des aiglons autrement becqués que tous les aigles de l'empire germanique. »

Bayart ne revint en Dauphiné que pour voir Grenoble en proie à la famine et à la peste. Ce fut pour notre héros l'occasion de montrer qu'il était aussi grand dans les œuvres de pieuse charité que dans les combats.

Vers la fin de 1525, François 1^{er} fit entrer en Italie une armée commandée par Bonnivet, général incapable, qui ne devait ce poste qu'à la faveur. Bayart était surtout occupé à réparer les fautes de ce chef à qui il donnait des conseils aussi sages qu'inutiles, supportant les plus rudes épreuves sans perdre confiance, amoindrissant les échecs qu'il avait prévus. Lorsque le triste général, blessé, remit à Bayart le commandement de son armée, la face des choses changea aussitôt et les troupes reprirent courage.

Le 30 avril 1524, une pierre, lancée par une arquebuse à croc, atteignit le preux chevalier et lui brisa la colonne vertébrale. Il cria : « Jésus ! hélas ! mon Dieu ! je suis mort ! » Prenant son épée par la lame, il éleva la poignée en guise de croix, tandis qu'il se tenait encore à l'arçon de sa selle. « Jacques, mon ami, dit-il, à Jacques Jeffrey son maître d'hôtel qui pleurait, appuie-moi contre cet arbre et place-moi de telle sorte que j'aie le visage tourné vers les ennemis. Jamais je ne leur ai montré le dos, je ne veux pas commencer en mourant, car c'est fait de moi. Laisse ton deuil, car c'est le vouloir de Dieu de m'ôter de ce monde. »

Les gentilshommes de l'armée française et de l'armée ennemie vinrent s'apitoyer sur son sort. Le connétable de Bourbon s'approcha comme les autres. « Hé ! capitaine Bayart, dit-il, j'ai grand peine à vous voir en cet état. — Ah ! pour Dieu, monseigneur, répliqua-t-il, n'ayez pitié de moi, car je meurs en homme de bien, mais plutôt de vous qui combattez contre votre foi et votre roi ! »

La mort de Bayart fut un deuil public pour tout le peuple du Dauphiné, qui pleura et larmoya comme s'il eût perdu son père. La postérité a consacré les vertus d'honnête homme de ce vaillant guerrier en lui conservant le titre de *Chevalier sans peur et sans reproche* que lui avaient décerné ses contemporains.

L'HOSPITAL

L'illustre chancelier Michel l'Hospital est né en 1503, dans l'humble manoir de la Roche, aux environs d'Aigueperse, en Auvergne.

Il était à Toulouse, étudiant le droit, au moment où son père, Jean l'Hospital, médecin du connétable de Bourbon, suivit ce prince, qui passait à l'étranger, trahissant sa patrie pour se venger de François I^{er} et de sa mère Louise de Savoie.

Soupçonné d'avoir participé à la trahison du connétable, l'étudiant fut arrêté; mais, bientôt reconnu innocent, il recouvra la liberté. Ce n'est qu'à la faveur d'un déguisement que le jeune Michel put traverser le pays occupé par l'armée française, pour aller à Milan retrouver son père, qui l'envoya terminer ses études à l'université de Padoue, alors fort célèbre. Quelque temps après, il s'établit à Rome, où il devint un des douze auditeurs de rote, tribunal institué pour juger des matières bénéficiales. Tenu en suspicion par le gouvernement français, ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il obtint l'autorisation de rentrer dans sa patrie; il vint à Paris pour y exercer la profession d'avocat. Trois ans plus tard, il achetait une charge au Parlement et révélait bientôt dans cette cour souveraine son intelligence, son savoir et ses vertus. Les rares qualités dont il fit preuve pendant neuf années d'exercice le firent désigner par Henri II pour assister, à titre de commissaire royal, au concile de Trente, transporté à Bologne. La lenteur apportée dans les travaux du concile ne pouvait convenir à l'Hospital : après six mois d'inaction, il obtint d'être rappelé.

Sa fortune politique fut aussi rapide que s'il l'eût due à la faveur; mais jamais aucun homme ne mérita mieux que Michel l'Hospital les fonctions et les honneurs qui vinrent à lui sans qu'il eût besoin d'aller au-devant d'eux. A son retour d'Italie, il fut nommé maître des requêtes et, l'année suivante, il fut élevé aux importantes fonctions de surintendant des finances. On ne pouvait mettre en de meilleures mains l'administration des deniers publics.

Le nouveau surintendant fit preuve d'une intégrité et d'une économie qui contrastaient singulièrement avec les façons d'agir du précédent régime. Il défendit le trésor qui lui était confié contre le roi lui-même, comme le fit plus tard Sully. Un jour que Henri II voulait faire une largesse à l'un des seigneurs de sa cour, l'Hospital lui dit : « Sire, cet argent que vous voulez donner est la récolte de vingt villages que vous sacrifiez à l'avidité d'un seul homme. »

Cette probité sévère lui fit parmi les grands de nombreux ennemis; mais il avait, de son côté, trouvé un puissant appui dans Marguerite de France,



L'Hospital.

sœur du roi Henri II. « Cette princesse, qui avait le cœur grand et haut, dit Brantôme, a été si vertueuse, si parfaite en sçavoir et en sapience, qu'on lui donna le nom de la Minerve ou Pallas de la France. » Elle prit l'Hospital pour son chancelier et s'en fit accompagner lorsqu'elle alla en Piémont épouser le duc de Savoie.

En 1560, le chancelier privé de Marguerite devint chancelier de France et garde des sceaux. Il était, parmi les plus dignes, le plus capable d'exercer les hautes charges qui lui étaient confiées. Ses connaissances étendues, ses principes sévères, qu'il avait puisés aux sources antiques, dans de longues et fortes études de droit, devaient lui faire inaugurer une législation plus sage et plus

humaine que celle qui avait cours de ce temps. C'est à lui qu'on doit le nouvel esprit introduit dans les lois, dont beaucoup ont inspiré, et même dicté,



Charles IX.

les édits et ordonnances les plus sages des temps modernes, et l'on pourrait en trouver encore des traces dans nos codes.

On peut aujourd'hui blâmer l'Hospital d'avoir remis en vigueur d'anciennes lois somptuaires et d'en avoir créé de nouvelles. Mais avant d'émettre là-dessus un jugement sévère, il faut se reporter au temps, et surtout tenir compte de l'esprit et du caractère du chancelier de France. Il était bien convaincu que le

luxe est la marque et la cause de la corruption des mœurs, et il entendait moraliser la société en la disciplinant par des règlements. C'est une erreur qu'a partagée plus d'un grand réformateur.

Du reste, on aurait mauvaise grâce à critiquer ce législateur chez qui l'exemple précédait le précepte. C'était l'homme le plus simple, le plus sobre, et jamais il ne donnait ni fêtes ni banquets. Son hospitalité était de tous les instants et ne se mettait jamais en frais.

Le chancelier maintenait avec la plus grande rigueur l'exécution des lois qu'il avait promulguées. Il surveillait de très près les gens de robe dans l'exercice de leurs offices, et il en était redouté, car il les suivait dans leur conduite, jugeant de leur capacité par leur honnêteté. « Tous les Estats le craignoient, dit Brantôme, mais surtout messieurs de la Justice desquels il estoit le chef, et quand il les examinoit sur leurs vies, sur leurs charges, sur leurs capacités, sur leur sçavoir, tous le redoutoient comme font les escoliers le principal de leur collège. Il ne falloit point se jouer avec ce grand juge et rude magistrat. Il estoit pourtant doux quelquefois et là où il en voyoit la raison. »

Dans ses harangues, dans ses conseils à la magistrature, l'Hospital gardait toujours le langage le plus noble et le plus élevé. Le rappel aux grands principes de la Justice, *cette vierge chaste et pure*, comme il disait, et la sévérité qu'il a montrée en toute occasion à propos des exigences des juges, n'ont pas été en pure perte; les magistrats ont modéré leur convoitise et les concussionnaires devinrent plus rares.

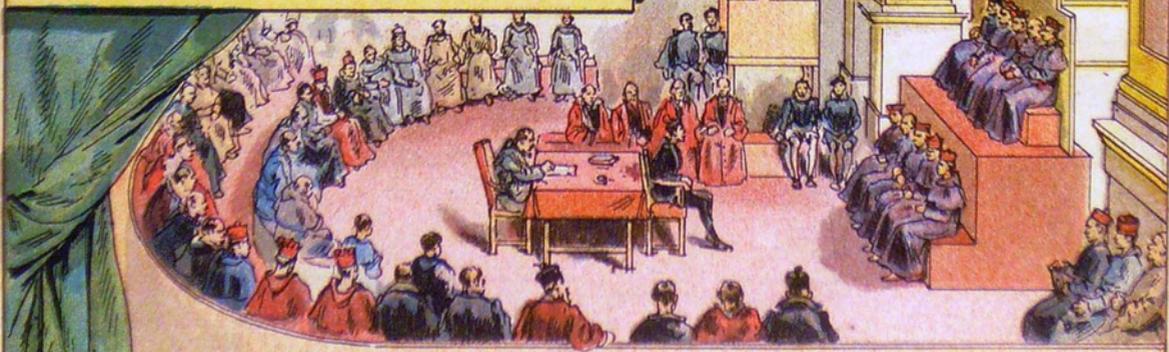
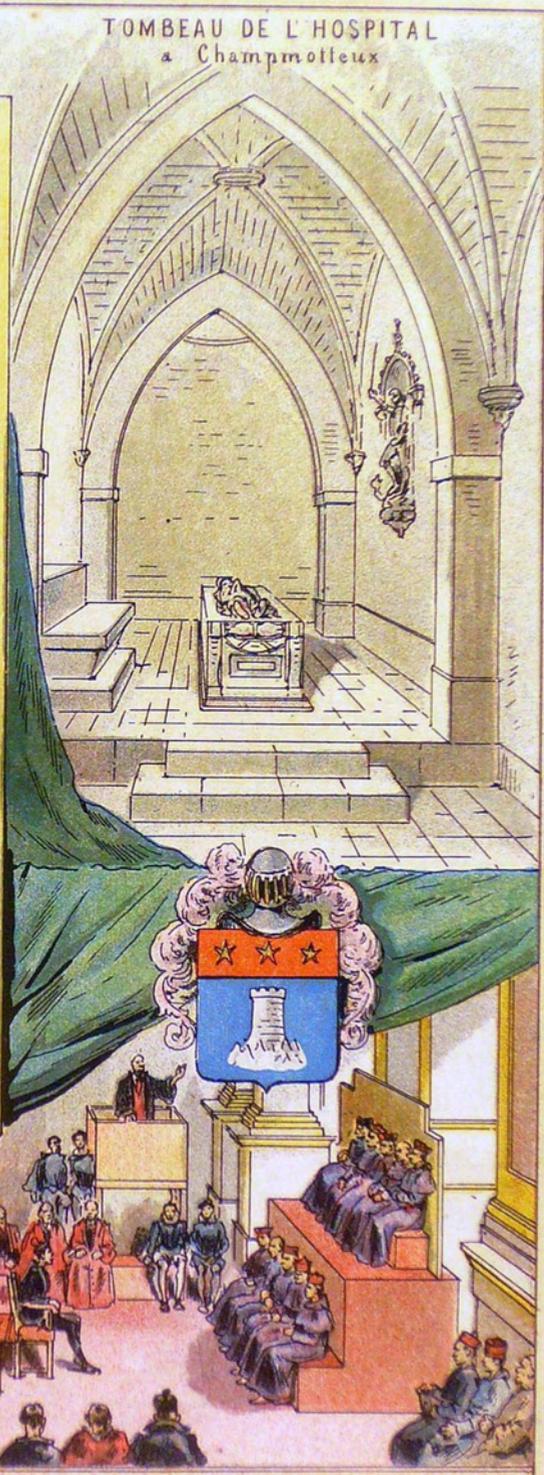
L'Hospital est un des premiers économistes qui élevèrent la voix contre la vénalité des charges; mais, sous ce rapport, ses bonnes intentions échouèrent: il dut entrer en composition avec les abus invétérés et faire, comme on dit, la part du feu.

L'administration d'un royaume ne pouvait échoir entre les mains d'un honnête homme à une époque plus funeste et dans de plus calamiteuses conditions. La France était divisée en deux partis que rien n'était capable de rapprocher ni de contenir. Ils gardèrent l'attitude menaçante jusqu'au moment où ils se ruèrent l'un contre l'autre dans les horreurs de la guerre civile.

Que pouvait le chancelier l'Hospital en présence de cet antagonisme des passions les plus terribles, de ce fanatisme aveugle et sourd, avec sa bonté d'âme, avec son éloquence émue, avec son esprit de tolérance condamné par les deux partis? Ne se trouvait-il pas écrasé entre l'enclume et le marteau?

Quelle aide, quel secours rencontrait-il en Catherine de Médicis, sur qui il avait cru pouvoir compter et qui opposait à sa bonne foi parfaite, à son amour de la paix et de la lumière, la politique lâche, perfide et ténébreuse qu'elle avait rapportée de son pays?

TOMBEAU DE L'HOSPITAL
à Champmolteux



LE CONGILE DE TRENTE

MICHEL L'HOSPITAL

1507 - 1573

Longtemps le chancelier employa tous ses efforts à réconcilier les protestants et les catholiques, cherchant tous les moyens de prévenir les conflits. Au milieu des déchirements de la guerre civile et religieuse, des troubles moraux qui désolaient les esprits sains, il avait pu réprimer bien des abus, soulager bien des misères, et profondément améliorer la législation française. Il réussit même à préserver la France de l'introduction de l'Inquisition, par un moyen qu'on a eu le tort de condamner.

Après avoir longtemps contrebalancé l'influence de Catherine de Médicis sur Charles IX, et avoir espéré faire triompher sa politique de paix et de concorde, l'Hospital dut reconnaître un jour son impuissance. Il se tramait à côté de lui des desseins criminels qu'il ne voulut pas couvrir par sa présence, alors même qu'il ne pouvait être soupçonné d'y participer en aucune façon.

L'ascendant que lui avaient donné sa haute capacité et ses grandes vertus s'était affaibli. Reconnaissant enfin qu'il ne pouvait rien contre les passions débordées, il résigna ses fonctions et se retira dans sa terre de Vignay, près d'Étampes. De là, il fit encore des tentatives pour ramener le roi et la reine mère à de meilleurs sentiments et leur faire abandonner les sinistres projets qu'il avait pressentis. Il leur adressa, sous forme de *mémoire*, une supplique pour les engager à éteindre la guerre civile qu'ils fomentaient. « Arrière ces pestes, leur écrivit-il, qui d'un cœur félon et sanguinaire dessèchent et corrompent ce que Dieu destourne à la naïve et naturelle bonté, clémence et bénignité de notre prince et de la royne de France! Tels gens sont de mauvais augure à ceste couronne et semblent devoir avancer, selon leurs prédictions mesmes, le destin d'ycelle, c'est-à-dire le jugement de Dieu sur ceste noble maison de France. »

Le chancelier, à qui de hauts personnages reprochaient de s'être retiré, s'en excusa dans la lettre suivante, adressée à un homme d'État de ses amis : « Je n'ai pas reculé, comme font les lâches, devant les premiers périls; ce n'est pas lorsque la victoire était encore douteuse que j'ai fait retraite. J'ai supporté des travaux qui passaient presque mes forces; je n'ai épargné ni mon âme ni ma vie tant que j'ai pu conserver l'espoir d'être utile à la France et au roi. Mais enfin, abandonné du roi lui-même et de la reine qui n'avoient pu me soutenir, je me suis éloigné, en déplorant le malheureux sort de mon pays. »

L'Hospital, si sévère dans l'accomplissement de ses devoirs de magistrat, était, dans la vie privée, un homme aimable, rempli d'affabilité, ayant à l'occasion le mot pour rire. *Jamais chagrinoux, rébarbatif, ni séparé des douces conversations*, dit toujours Brantôme. Dans sa retraite, son existence était des plus simples; il l'a célébrée lui-même dans une épître en latin, adressée à la duchesse de Savoie, son ancienne protectrice et amie. « Je vis ici comme

faisait le vieux Laërte, en cultivant mon champ. J'ai avec moi une épouse que j'aime, ma fille, mon gendre, et mes petits-enfants ; je joue, je ris avec eux ; je lis, je médite ; enfin mes journées sont très bien remplies. » Et il ajoute, en faisant allusion à la cour de Charles IX : « Mais un mauvais voisinage m'empêche de jouir complètement de tous ces biens et trouble ma vie et mes loisirs. »

Après les travaux que lui imposaient ses hautes fonctions, il se livrait avec passion à l'étude des lettres. La langue grecque lui était familière, mais il avait pour la langue latine une affection toute particulière. Les vers latins étaient son délassement favori. Il les faisait avec une grande facilité et y exprimait, au milieu de grandes et nobles pensées, des conseils tout pratiques. C'est ainsi qu'on retrouve dans ses œuvres une épître sur *la Calomnie* qu'il appelle *la grande bête de cour* et une autre sur *l'Allaitement des enfants par leur propre mère*.

L'Hospital était retiré depuis quatre ans dans sa terre de Vignay, quand éclata l'horrible événement qu'il avait prévu.

Catherine de Médicis, s'étant enfin assurée de l'assentiment de son fils, avait réussi, le 24 août 1572, dans l'accomplissement du crime qu'elle avait longuement et froidement préparé.

Charles IX, qui n'avait jamais pu se soustraire à l'ascendant du chancelier, lui écrivit, huit jours après la Saint-Barthélemy, une lettre affectueuse et respectueuse. Sa conscience sentait le besoin d'apaiser ce magistrat intègre, qu'il devait, en ce moment, considérer comme un juge. Peut-être se croyait-il assuré de la reconnaissance de l'Hospital, à qui il avait sauvé la vie en effaçant son nom de la liste de proscription où il avait été inscrit, quoique catholique, pour avoir été favorable aux réformés. Il lui avait même envoyé une troupe de cavaliers pour le protéger. Quand l'Hospital vit arriver les défenseurs, il dit à leur chef : « Je ne pensais pas avoir mérité ni pardon ni mort avancée. »

Quelques heures avant l'arrivée de ce secours, on était venu annoncer au chancelier que des cavaliers à figure sinistre s'approchaient. Ses gens voulaient s'armer et fermer les portes. « Non, non ; dit-il, mais si la petite porte n'est bastanté, qu'on leur ouvre la grande. »

Cette grande âme ne put supporter le coup que lui porta la Saint-Barthélemy. L'Hospital languit encore six mois après cet événement et mourut désespéré. Il fut inhumé dans l'église de Champmoteux, où un modeste monument lui fut élevé par la piété de Marie Morin sa femme, de son gendre, de sa fille, seul enfant qui lui restât, et par ses neuf petits-enfants.

À la révolution, les habitants du village, pour éviter l'exécution des menaces de gens qui se disaient patriotes, prirent les devants et brisèrent ce tombeau, puis en cachèrent les débris.

Le monument a été restauré depuis et les restes du chancelier l'Hospital ont été replacés dans l'église de Champmoteux.

Le chancelier, n'ayant point laissé de fils, avait prescrit par son testament, aux enfants de sa fille, Mme Hurault-Bellebat, d'ajouter à leur nom patronymique le nom de l'Hospital. Il ne reste plus aujourd'hui de descendant de cette branche.

Le chancelier Michel l'Hospital est la plus grande figure du seizième siècle. Il est la personnification de la tolérance dans un temps où le fanatisme régnait partout, où les passions désordonnées et l'esprit de parti égaraient les con-



Catherine de Médicis.

sciences. Aussi est-ce en vain qu'il a constamment cherché à calmer les esprits, qu'il a proclamé la liberté de conscience; en vain qu'il a travaillé au rapprochement des catholiques et des protestants. Tous ses efforts n'ont abouti qu'à retarder l'horrible catastrophe qui l'a fait mourir avant que son heure fût venue.

Dans son testament, rédigé la veille de sa mort, il dit expressément : « Je priay le roy et la royne-mère de cette seule chose que, puisqu'ils avoient arrêté de rompre la paix et de poursuyvre par guerre ceulx avec lesquels, peu auparavant, ils avoient traicté de la paix, et qu'ils me reuloient de la court pource qu'ils avoient entendu que j'estois contraire et mal sentant de

leur entreprinse; je les priay, dis-je, s'il n'acquiesçoient à mon conseil, à tout le moins, quelque temps après qu'ils auroient saoullé et rassasié leur cœur et leur soif du sang de leur subjects, qu'ils embrassassent la première occasion de paix qui s'offriroit devant que la chose feust réduite à une extrême ruyne. »

L'Hospital joignait aux vertus les plus pures et les plus austères une souplesse d'esprit qui fut capable de lutter avec la subtilité et la malignité des intrigants et des méchants. C'est grâce à cette rare faculté qu'il lui a été donné de vivre huit ans dans la cour la plus perverse, entre Charles IX et Catherine de Médicis, les esprits les plus ondoiyants et divers qui furent jamais.

L'extérieur de ce grand homme de bien répondait à son beau caractère. « C'estoit un autre censeur Caton cestuy-là, dit Brantôme, et qui savoit très bien censurer et corriger le monde corrompu. Il en avoit du tout l'apparence, avec sa grande barbe blanche, son visage pâle, sa façon grave, qu'on eust dict à le voyr que c'estoit un vrai pourtraict de saint Jérôme.

C'est avec raison que la statue de ce sage réformateur, de ce grand homme d'État, a été placée en avant de la façade de la Chambre des Députés. Nos législateurs modernes ne sauraient avoir sous les yeux un plus beau modèle.

COLIGNY

Gaspard de Coligny, deuxième du nom, était le second fils de Gaspard de Coligny, maréchal de France, et de Louise de Montmorency, sœur du connétable Anne. Il naquit, en 1517, à Châtillon-sur-Loing, seigneurie située sur la limite de la Franche-Comté et de la Bresse, dont la famille de Châtillon porte le nom.

A la mort de son père, Coligny n'avait que cinq ans, et ce fut son oncle, le connétable de Montmorency, qui prit la charge de son éducation. Il lui donna un précepteur instruit, qui sut profiter des heureuses facultés de son élève et lui fit faire de rapides progrès dans les langues.

A vingt-deux ans, Coligny abandonna les études sérieuses pour venir à la cour de François I^{er} et y offrir ses services. Dès son entrée à la cour, il se lia étroitement avec le duc François de Guise, qui devait devenir plus tard son ennemi implacable. La guerre venait de se rallumer avec l'Espagne et les deux amis partirent ensemble pour la Flandre. Coligny fut, dans cette première campagne de 1543, blessé au siège de Montmédy et à celui de Bains. L'année suivante, sa conduite à Cérisesoles lui valut d'être armé chevalier sur le champ de bataille, ainsi que son frère François, dit d'Andelot, par le duc d'Enghien, qui commandait l'armée d'Italie. Puis il alla servir dans l'armée du dauphin, qui luttait en Champagne contre Charles-Quint, ce puissant ennemi de la France.

Nommé colonel général d'infanterie après le siège de Boulogne, il introduisit dans ses troupes une forte discipline et des réformes importantes, qui constituèrent des améliorations dont l'organisation militaire a profité depuis. Grave, austère, intrépide, Coligny en imposait à ses soldats. Sa grande sévérité n'était pas la seule chose qui inspirât le respect et l'obéissance; il était, à l'occasion, d'une douceur et d'une bonté qui le faisaient autant aimer que respecter. A la mort de d'Annebault, ce fut Coligny qui reçut la charge importante d'amiral.

La campagne de Lorraine qu'il fit avec le roi Henri II lui donna l'occasion de prouver qu'il avait autant de sang-froid et de talents que de bravoure. Sa part de succès lui fut disputée par François de Guise, son intime compagnon d'armes, et c'est de là que date leur mutuelle haine.

Lors de l'échec désastreux subi par le connétable de Montmorency à la bataille de Saint-Quentin, Coligny se jeta dans la place avec quelques soldats pour défendre la ville assiégée par l'armée espagnole victorieuse. La place fut prise d'assaut. Coligny, fait prisonnier et enfermé au fort de l'Écluse,



Louis de Bourbon, prince de Condé, d'après une ancienne gravure.

ne recouvra la liberté qu'en payant une forte rançon. Dégoûté des intrigues de cour, il se retira dans ses terres, et ne se préoccupa plus que des affaires politiques et des questions de religion.

Ce qui distingue avant tout Coligny, c'est le rôle prépondérant qu'il joua dans l'histoire comme chef du parti protestant. Ses profondes convictions, sa gravité, l'austérité de ses mœurs, imposaient aux soldats aussi bien qu'aux ministres de la réforme l'amour et le respect. Et pourtant, il était né dans le catholicisme, et son frère aîné, entré dans les ordres, avait été élevé à la dignité de cardinal et avait occupé l'évêché de Beauvais et l'archevêché de Tours.

Quant à d'Andelot, le plus jeune des frères de Châtillon, qui pendant une longue captivité en Italie s'était livré à l'étude des questions religieuses soulevées à cette époque, il s'était prononcé pour la réforme. De retour en France, il avait fait partager ses convictions à ses frères le cardinal de Châtillon et l'amiral de Coligny; mais celui-ci, prudent et réservé, ne s'était pas déclaré publiquement contre le catholicisme.

Enfin, à la mort de Henri II, Coligny, affermi dans sa foi nouvelle, repoussa toute dissimulation et les trois frères de Châtillon, également convaincus, se mirent à la tête du parti huguenot.

Tous trois entrèrent dans la conjuration d'Amboise, dont Condé était le chef. Le but de cette conspiration était de soustraire le jeune roi François II à



Assassinat du duc de Guise par Poltrot de Méré, d'après une ancienne gravure.

l'influence des Guises et de gouverner en son nom quand on se serait emparé de sa personne. La cour, soupçonnant le complot, emmena François II au château d'Amboise, qui lui parut plus *défensable* que le château de Blois. Condé et Coligny, les véritables auteurs de la conspiration, avaient suivi la cour et étaient surveillés d'assez près pour qu'ils ne pussent en rien favoriser l'entreprise.

Les conjurés, trahis, poursuivis, traqués, furent massacrés impitoyablement. La Loire charriait des monceaux de cadavres attachés par vingtaines à de longues perches; les rues d'Amboise, *tapissées de corps morts*, ruisselaient de sang. On ne fit pendant un mois que *décapiter, pendre, ou noyer gens*. « Ceux de Guise réservoient les plus notables après le dîner, pour donner passe-temps aux dames; et eux, et elles, étoient arrangés aux fenêtres du

château comme s'il eût été question de voir jouer quelque momerie, et qui pis est, le roi et ses jeunes frères comparaissoient à ces spectacles et leur étoient les patients montrés par le cardinal de Lorraine qui, timide et poltron, se vengeoit avec la cruauté des lâches de la peur qu'on lui avoit causée. « Voyez, Sire, disoit-il, ces effrontés et enragés. Voyez que la crainte de la mort ne peut abattre leur félonie et orgueil. Que feroient-ils donc s'ils vous tenoient? » (R. de la Planche).

Les Châtillon, douloureusement émus de voir massacrer tant de braves gens sans pouvoir les secourir, rongeaient leur frein en silence. « De leur nature, dit Brantôme, ils estoient si posés que malaisément s'émouvoient-ils, et, à leur visage, jamais une subite et changeante contenance ne les eût accusés. »

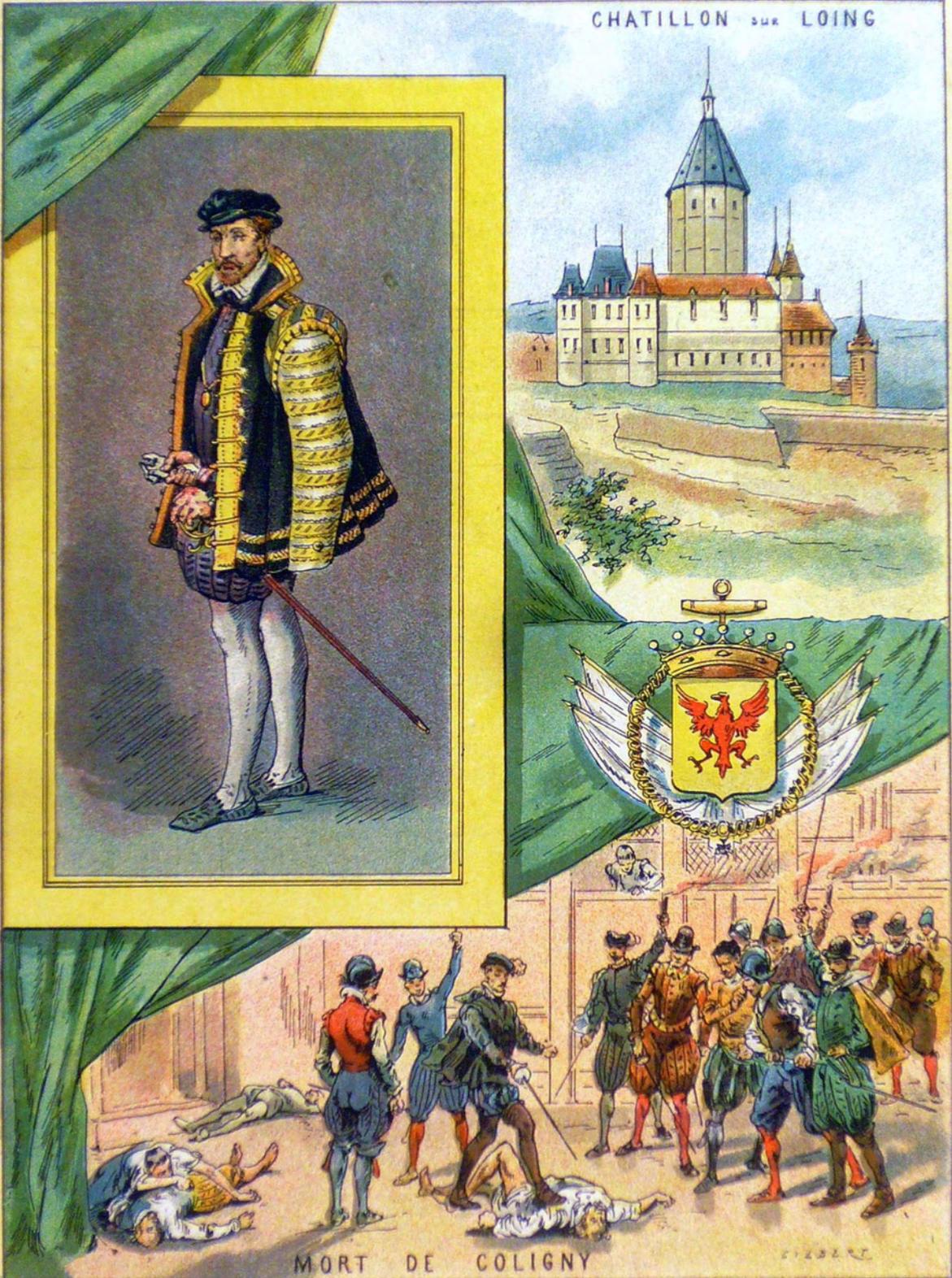
Grâce à cet empire absolu sur lui-même, Coligny ne partagea pas le sort des conjurés. Il put même assister à l'assemblée des notables convoqués à Fontainebleau par le chancelier L'Hospital et il osa y demander le libre exercice pour les réformés et le licenciement de la garde du roi. Ce n'était point là la modération qu'espérait L'Hospital. La guerre civile recommença.

À la bataille de Dreux, en 1562, François de Guise remporta une victoire qui pouvait être décisive au profit des catholiques. Profitant de ces avantages, il mettait le siège devant Orléans, centre des forces du parti réformé, quand il fut assassiné par le protestant Poltrot de Méré.

Coligny, accusé par l'assassin de lui avoir conseillé ce crime, se contenta de répondre : « Depuis que j'ai été dûment informé que le dit de Guise et le maréchal de Saint-André avaient attiré certaines personnes pour tuer M. le prince de Condé, moi et mon frère d'Andelot, depuis ce temps, lorsque j'ai ouï dire à quelqu'un que, s'il pouvait, il tuerait le duc de Guise jusques en son camp, je ne l'en ai plus détourné; mais, sur ma vie et mon honneur, je n'ai jamais induit personne à le faire. Ce que j'en dis n'est pas pour le regret que j'aie à la mort de M. de Guise, car j'estime que ce soit le plus grand bien qui pouvait advenir à ce royaume et à l'église de Dieu, et particulièrement à moi et à toute ma maison. »

La guerre civile, toujours suspendue et toujours reprise, était fomentée, entretenue par les passions les plus violentes : l'ambition et le fanatisme. Condé ayant été tué à la bataille de Jarnac, en mars 1568, Coligny resta le seul chef du parti protestant. Il se sentit à la hauteur de la situation que les événements lui avaient faite et opéra sa retraite vers Cognac sans laisser entamer sérieusement son armée vaincue. Avant de reprendre la campagne, il appella le fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, le jeune Henri de Navarre et l'envoya assiéger Poitiers, où s'était retiré Henri de Guise. Mais le duc d'Anjou le force à lever le siège de Poitiers et, dans une rencontre à Moncontour, l'armée protestante est taillée en pièces.

CHATILLON sur LOING



MORT DE COLIGNY

GASPARD DE COLIGNY

1517 - 1572

Tout semble perdu. Le parlement met à prix la tête de Coligny. Cinquante mille écus au soleil sont promis à qui le livrera *mort ou vif*. Tous ses biens sont acquis et confisqués au roi; ses enfants déclarés *ignobles, vilains, roturiers, intestables, infâmes, incapables de tenir offices, dignités et biens dans le royaume*. Ses armoiries furent traînées à queue de cheval par les rues de Paris; les enfants de son frère d'Andelot furent assimilés aux siens et le cardinal de Châtillon fut déclaré *déchu de tout ce qu'il tenait du roi*. Après d'autres désastres et de nombreux revers, la paix de Saint-Germain intervint heureusement pour déclarer que *personne ne pourrait être dorénavant recherché ou astreint à faire chose contre sa conscience pour le regard de la religion*.

Catherine de Médicis, la plus grande comédienne du seizième siècle, joua son rôle à ravir : elle se montra favorable à la liberté de conscience et fit bon accueil à Coligny quand il revint à la cour. Admis dans une grande intimité auprès de Charles IX, l'amiral l'entretenait de la possibilité d'échapper à l'influence de sa mère et de surpasser les triomphes douteux de son frère le duc d'Anjou, dont il était jaloux, en remportant en Flandre, contre les Espagnols, des victoires certaines.

Charles IX paraissait séduit par la proposition de l'amiral et le traitait gracieusement, l'appelant son *père* et le comblant de présents. Il faisait chorus avec lui pour maugréer contre sa mère et contre les fanatiques qui l'entouraient. Cet accueil, qu'elle pouvait croire sincère, joint à l'attitude audacieuse des réformés rentrés à Paris, exaspérèrent de plus en plus Catherine, qui avait depuis longtemps juré l'extermination des huguenots.

Coligny, qui de l'avis de Catherine n'était pas un profond politique — et elle s'y connaissait — jugea mal la situation et, reprenant confiance, il cherchait à dissiper les méfiances de ses amis et en méprisait les avertissements. Le mariage du roi de Navarre avec Marguerite de Valois, qui eut lieu le 18 août 1572, était bien fait pour lever les doutes qu'on pouvait encore garder sur les bonnes intentions de la cour en faveur des protestants.

Le 22 août, Coligny sortait à pied du Louvre, quand un coup de feu, parti d'une fenêtre dont le rideau était fermé, lui emporta l'index de la main droite et lui fracassa le coude du bras gauche. L'assassin ne put être arrêté.

Coligny envoya prévenir le roi en affirmant que c'était le duc de Guise qui avait fait faire le coup.

Charles IX entra dans une violente colère et jura de faire justice. Il dépêcha près de l'amiral son chirurgien, Ambroise Paré, qui pratiqua l'extraction de la balle dans le bras gauche et l'amputation de l'index à la main mutilée. Puis, dans l'après-midi du même jour, le roi, accompagné de sa mère, de ses frères

et d'un grand nombre de seigneurs de sa cour, alla visiter Coligny et lui prodigua les plus vifs témoignages de douleur et d'affection. « Mon père, lui dit-il, la blessure est pour vous, l'injure et l'outrage sont pour moi. » En vain le blessé chercha-t-il à entretenir l'auguste visiteur en particulier, Catherine se trouva toujours entre eux.

Cet assassinat n'était que le prélude de la Saint-Barthélemy, dont l'amiral avait été désigné comme la première victime.

Le 24 août 1572, vers deux heures du matin, le bourdon de Saint-Germain l'Auxerrois et la cloche du Louvre donnèrent le signal. Guise, Aumale, le bâtard d'Angoulême, quittèrent précipitamment le Louvre pour aller commencer l'affreux massacre par l'exécution de Coligny.

L'amiral, réveillé par le bruit soudain qui emplissait sa maison, se leva. « Qu'y a-t-il? demanda-t-il à un de ses serviteurs. — Monseigneur, c'est Dieu qui nous appelle, répondit cet homme. — Il y a longtemps que je suis prêt à mourir, répliqua Coligny. Vous autres, sauvez-vous s'il est possible. » Ses gens lui obéirent.

Le capitaine que le roi avait chargé de protéger Coligny enfonça la porte de sa chambre et se précipita vers l'illustre vieillard, suivi d'un domestique allemand de la maison de Guise nommé Besme et de plusieurs autres. « N'es-tu pas l'amiral? cria Besme. — C'est moi, répondit Coligny d'un visage paisible et assuré. Jeune homme, tu devrais avoir égard à ma vieillesse et à mon infirmité. Toutefois, fais ce que tu voudras; aussi bien ne feras-tu guère ma vie plus briefve! » Pour toute réponse, Besme lui enfonça son épée dans la poitrine, puis il lui porta un second coup sur la tête tandis que les autres se jetaient sur le malheureux blessé et le perçaient de leurs épées.

Le duc de Guise, qui attendait dans la cour avec d'Aumale et le bâtard d'Angoulême, dit à son serviteur : « Besme, as-tu achevé? — C'est fait, monseigneur. — Jette-le donc par la fenêtre que nous le voyions de nos propres yeux. » Le cadavre fut jeté sur le pavé, le duc de Guise lava son visage ensanglanté pour le reconnaître, puis lui lança un coup pied en pleine figure. « Courage, soldats! s'écria le bâtard, nous avons heureusement commencé. Allons aux autres : le roi le commande, c'est la volonté du roi. » Et ils allèrent chercher d'autres victimes. La populace, à son tour, se rua sur le cadavre de Coligny et le traîna par les rues en poussant des vociférations de cannibales, puis elle alla le pendre au gibet de Montfaucon, où le roi et ses familiers se rendirent pour jouir de cet affreux spectacle. Des amis, de pieux serviteurs enlevèrent clandestinement, au péril de leur vie, la dépouille méconnaissable de l'amiral et la déposèrent dans le tombeau de la famille à Châtillon. En 1786, ces restes furent transférés à Maupertuis où un monument fut élevé à la mémoire du héros de la réforme.

Les papiers trouvés chez Coligny après sa mort furent saisis et remis entre les mains de Catherine de Médicis, qui les brûla en présence de témoins. La relation du siège de Saint-Quentin, publiée à diverses époques, est le seul écrit de ce grand homme dont on puisse attester l'authenticité.

Si Catherine de Médicis a pu dire que Coligny n'était pas un profond politique, on a pu dire aussi, avec quelque raison, qu'il n'a pas été un général heureux et habile. Grand par sa bravoure et par son sang-froid, il fut souvent

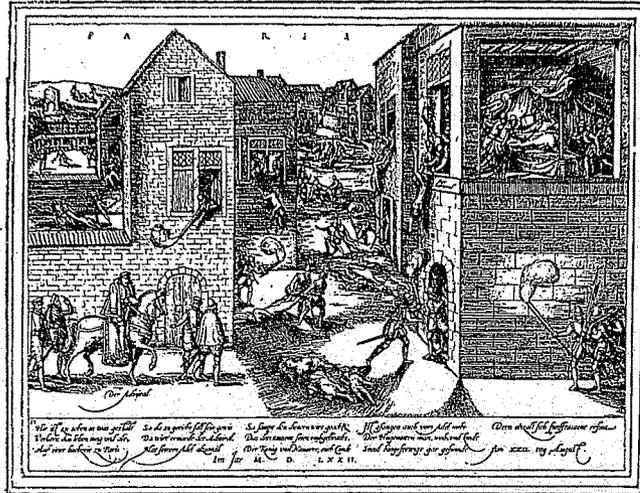


L'amiral de Coligny.

vaincu sans jamais être dompté, ses défaites n'ont pas été plus complètes que ses victoires. Mais, s'il n'a pas eu le génie qui donne au chef d'armée la soudaineté de l'inspiration et la promptitude de l'exécution, il eut les grandes qualités qui conviennent à un chef de partisans, gardant toujours le respect de soi-même, ne négligeant rien pour rester digne de la considération dont il était entouré.

Inébranlable dans ses convictions, ayant foi dans sa cause, il ne se laissait point abattre par les plus grands échecs ; rien ne pouvait faire chanceler son

courage ni amoindrir son espoir. Il n'était jamais à bout de ressources et c'est dans les plus cruelles épreuves qu'il sentait redoubler son énergie et qu'il trouvait des expédients inattendus pour relever son parti abattu.



La Saint-Barthélemy, d'après une gravure du temps.

Soucieux de l'avenir de la réforme qu'il voyait de plus en plus menacé, il avait conçu le projet d'une émigration qui aurait fondé une colonie dans l'Amérique du Nord, devançant ainsi le protestantisme anglais, qui a créé dans le Nouveau Monde une nation prospère et une puissance formidable.

SULLY

Sully est aujourd'hui l'homme d'État le plus populaire en France; il a sa part de la gloire du seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

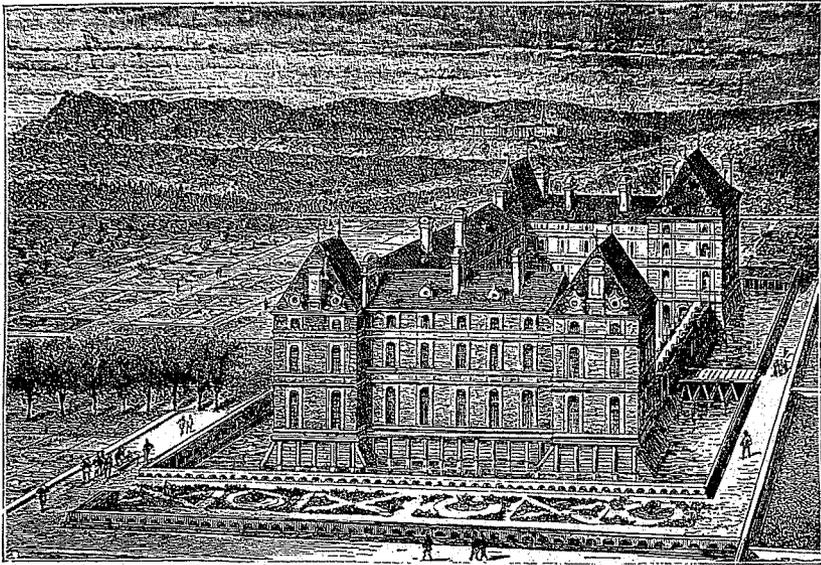
Henri IV et Sully sont inséparables; tous deux ont profité de la tournure d'esprit du peuple pour prendre, dans la perspective du temps, l'aspect héroïque. Le roi vaillant, le diable à quatre, a fourni le sujet d'un poème épique; si son sage compagnon n'a pas été l'occasion d'une épopée, il nous apparaît néanmoins dans l'histoire sous les traits flatteurs d'un homme de génie et d'un héros de vertu. Il faut en rabattre. Sully n'en restera pas moins digne de la plus grande estime, de la plus grande admiration.

Ce fut, dès sa jeunesse, un homme prudent, avisé, soigneux de ses intérêts, habile à chercher et à saisir les occasions de faire fortune; d'une intelligence exceptionnelle, d'un esprit réfléchi et d'un grand sens pratique. Il savait se plier aux usages du monde, se conformer aux exigences de la vie de cour-tisan, et se montrait encore plus fier de son talent de danseur que de sa valeur militaire. Cette souplesse qu'il mit dans la conduite de sa vie, cet esprit d'ordre et d'économie qui l'avait grandement enrichi, toutes ces qualités qui en avaient fait un sage par excellence, il les appliqua dans les affaires publiques. C'est alors que se révélèrent son amour sincère et profond pour Henri IV, son patriotisme exalté et, l'on peut ajouter, sa véritable grandeur d'âme. C'est ainsi qu'il est devenu le célèbre ministre que la postérité a justement couronné.

Maximilien de Béthune, baron de Rosny, duc de Sully, est né le 15 décembre 1560, au château de Rosny, près de Mantes; son père, d'une haute noblesse, ne possédait qu'une fortune médiocre. Maximilien, étant le second de quatre enfants, dut chercher une situation en dehors de la famille et, comme il avait été élevé dans la religion réformée, il fut attaché à Henri de Béarn, prince de Navarre, protecteur des protestants. Ce prince allait épouser Marguerite de Valois, sœur de Charles IX il emmena à Paris son jeune protégé, qui devait

bientôt après assister au massacre de la Saint-Barthélemy. Le jeune huguenot, déjà fort avisé, se tira d'affaire sans être, comme son maître, obligé d'abjurer. Il sortit en robe d'écolier, tenant sous le bras un gros livre d'heures qui lui servit de sauf-conduit le long du chemin pour passer devant les corps de garde échelonnés par les rues.

Rosny suivit son maître dans sa fuite de Paris en 1576, et continua de l'accompagner dans sa vie d'aventures pendant dix-huit ans. Développé par l'âge et par les exercices, il devint un vigoureux soldat; aussi le vit-on, à Fleurans, à Cahors, à Coutras, dépasser les autres en vaillance et en témé-



Château de Rosny.

rité. Malgré la prudence qui d'ordinaire réglait tous les actes de sa vie, il était sur le champ de bataille d'une bravoure insensée, ce qui faisait dire à Henri de Navarre : « Le baron de Rosny est, dans le combat, étourdi comme un hanneton. »

Le roi, qui employa Sully de bonne heure, n'eut pas tout de suite une grande confiance en lui : il le trouvait indocile, indépendant, peu respectueux de langage; mais il ne lui gardait pas longtemps rancune. Il appréciait ses qualités économiques, il estimait son habileté loyale dans le monde peu scrupuleux des cours. Peu à peu la confiance vint, en même temps que l'affection : il y eut entre le maître et le serviteur un pacte d'amitié que rien ne put rompre.

royaux, et de toutes parts se relevèrent les fortifications qui tombaient en ruines, tandis que s'élevaient ces belles constructions qui signalent le règne de Henri IV; *grand maître des ports et havres*, et les ports furent remis en état, on embaucha des matelots, on construisit des vaisseaux, et bientôt il y eut nombre de galères sur la Méditerranée. Enfin, en 1601, Sully fut fait *surintendant des finances*, fonction qui mettait toutes les affaires de l'État entre ses mains et portait sur lui la responsabilité entière du gouvernement.

C'est dans la gestion de ce ministère que Sully déploya toutes les ressources de son génie politique et économique. Tout en portant très haut ses vues d'ensemble, il ne négligeait jamais les détails, qu'il traitait avec son esprit d'ordre et ses agissements méthodiques.

Les finances étaient dans un état déplorable à la suite des longues guerres civiles et religieuses qui avaient dévasté et ruiné la France. Nulles ressources, plus de crédit, impossible d'établir de nouveaux impôts. Il fallait créer des sources de richesse avant de rien demander aux contribuables. Sully, avec son esprit systématique, dressa un plan de conduite qui, en permettant de liquider le passé, prépara la France à une prospérité jusqu'alors inconnue. Ce plan, opiniâtrément suivi, consistait à réduire les rébellions, à établir exactement les revenus légitimes de l'État, à réformer les modes de perception, à épurer le personnel administratif dans toutes les branches, à étudier l'utilité des forteresses et l'état des frontières, à payer le plus tôt possible les dettes à l'étranger pour consolider les alliances.

En douze ans tout fut changé en France. L'amélioration, commencée par les réformes financières, fut consolidée par les progrès de l'agriculture dus au système préconisé par Sully et qu'il appliqua avec ardeur et persévérance. Qui ne connaît ce mot qu'il se plaisait à répéter : « *Labourage et pasturage, voilà les deux mamelles de la France, les vraies mines et trésors du Pérou.* » S'il a été exclusif de ce côté dans sa protection, il a trouvé heureusement chez le roi des principes et des idées qui devaient réparer l'indifférence qu'il professait à l'égard du commerce et de l'industrie.

Aujourd'hui que, grâce aux progrès de toutes les sciences, l'industrie et le commerce sont devenus des sources inépuisables de richesses, on condamne l'exclusivisme agricole de Sully; mais à son époque Sully justifiait sa préférence en faisant ressortir les biens directs et les avantages immédiats qu'on en retirait. Il constatait que les armées recrutèrent leurs meilleurs soldats parmi les paysans que le travail de la terre avait rendus forts et courageux; que les blés, quoique abondants, se vendaient cher; que les impôts de la terre, bien que réduits, rapportaient davantage.

L'administration des finances de Sully peut être jugée sur des faits éloquents et se passer de commentaires. A la fin de 1609, après avoir diminué les

CHATEAU DE SULLY



HENRI IV RELEVANT SULLY

DUC DE SULLY
(MAXIMILIEN DE BÉTHUNE, BARON DE ROSNY)

1560 - 1641

impôts, après avoir éteint des dettes considérables, après avoir remboursé des rentes et racheté des domaines, il restait une réserve de dix-sept millions de livres en numéraire dans les coffres de l'État, et le ministre garantissait de pouvoir trouver deux cents millions le jour où le besoin s'en ferait sentir.

L'action de Sully dans l'œuvre colossale de reconstitution de la France s'est étendue si loin et s'est élevée si haut, qu'il serait impossible de la suivre pendant les quinze années qu'il a agi sous sa propre inspiration ou avec la collaboration du roi.

Il serait injuste de ne pas laisser associés Henri IV et Sully : ils ont tous deux contribué aux mêmes améliorations et ils ont chacun une part exclusive dans certaines branches de l'administration. Ainsi, Henri IV peut réclamer pour lui seul la gloire d'avoir travaillé aux progrès de l'industrie, à l'encouragement des lettres et des arts, tandis que Sully peut s'attribuer la prospérité de l'agriculture, les réformes économiques et financières.

L'amitié du roi et du ministre a duré autant que leur vie ; elle était sincère et l'on pourrait dire inévitable ; elle était aussi utile, aussi indispensable à l'un qu'à l'autre : ils se complétaient. Henri IV, nature d'élan, passionnée, ne revenant que difficilement sur son premier mouvement, ne pouvant s'astreindre au travail du cabinet, aux longues méditations, avait besoin d'un guide, d'un modérateur. Sully, au contraire, esprit froid et pratique, ne s'engageait dans une voie nouvelle qu'après l'avoir étudiée de loin et avoir pour ainsi dire tâté le terrain. Il trouvait chez le roi ce qui lui manquait : les larges vues, l'initiative dans les grandes choses.

Indulgent pour le royal ami que sa nature ardente emportait souvent hors de la raison, Sully savait à l'occasion se montrer sévère pour les fautes qui pouvaient compromettre la France et le roi. Lorsque, dans un moment d'égarement, Henri IV avait eu l'imprudence de signer une promesse de mariage à Henriette d'Entragues, il vint montrer cet acte à Sully. « Lisez cela, lui dit-il, et m'en direz votre avis. » Sully regarde et, sans dire un mot, déchire le papier. « Morbleu ! s'écrie le roi, je crois que vous êtes fou ! — Il est vrai, sire, je suis un fou et un sot, et voudrais l'être si fort que je le fusse tout seul en France. »

C'est au milieu de ces luttes contre les passions de Henri IV que Sully imagina de lui faire épouser Marie de Médicis. A son retour d'Italie, où il avait été avec Villeroy pour négocier cette alliance, il aborda le roi en disant : « Nous venons de vous marier, sire. » Henri IV resta un demi-quart d'heure silencieux, se grattant la tête et se faisant les ongles ; puis, frappant de la main droite sur le revers de sa main gauche, il s'écria : « Eh bien ! de par Dieu, soit ! il n'y a remède, il faut donc être marié ; mais c'est une condition que j'appréhende fort. Je crains toujours de rencontrer

une mauvaise tête qui me réduise à d'ordinaires contestations domestiques. »

On sait que ses appréhensions ne furent que trop justifiées. Marie de Médicis fut une épouse revêche, et Sully fut plus d'une fois le confident des chagrins intimes de son maître. Ces confidences rapprochèrent encore davantage les deux amis, qui se plaisaient à deviser en se promenant des heures entières entre les files de canons à l'Arsenal. Personne n'ignore par quelle catastrophe cette noble amitié fut brisée!

L'assassinat de Henri IV, qui jetait la France dans la stupeur, fut pour



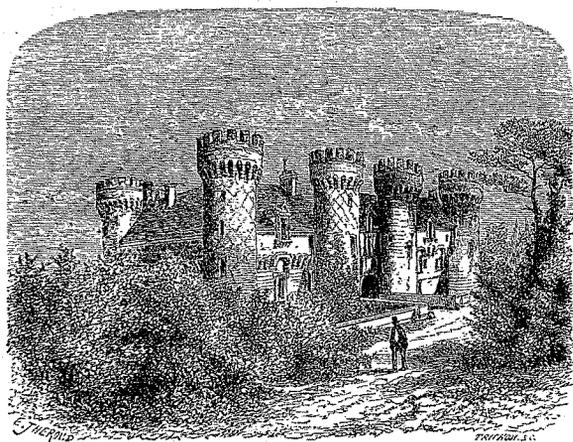
L'Arsenal sous Henri IV.

Sully un terrible coup. Il crut d'abord de son devoir de rester à la cour pour achever son œuvre et honorer ainsi la mémoire de son royal ami, qu'il eût certainement mieux aimé pleurer dans la solitude. L'attitude de la régente et les intrigues de son entourage ne lui laissèrent aucun espoir d'être désormais utile à la France et au fils de *son roi*. Il se retira dans son château de Villebon, où il continua de mener une vie princière, où tout rappelait les souvenirs d'un temps qui lui était resté cher. Sa salle à manger était ornée de vastes compositions représentant les grandes actions de Henri IV, dont il avait fait l'objet d'un culte. Lui, à qui sa religion défendait de porter aucun ordre, avait toujours, suspendue à son cou, une médaille d'or à l'effigie de Henri IV. Souvent on le surprenait les yeux humides, s'arrê-

tant pour contempler l'image sacrée et la baiser avec la plus respectueuse tendresse.

C'est pendant les loisirs de sa longue retraite que l'ancien ministre rédigea ses *Mémoires*, qu'il a intitulés : *Économies royales*. Cet ouvrage, véritable testament d'un serviteur fidèle, présente les plus curieux renseignements et les plus précieux enseignements sur la politique intérieure et extérieure du royaume, sur les affaires privées du roi et de son ministre. Imprimé d'abord en secret au château de Sully, il fut livré à la publicité vingt ans après la mort de son auteur, et n'a cessé d'être réédité depuis. Il se trouve aujourd'hui dans toutes les bibliothèques.

Sully revint quelquefois à la cour; mais, au lieu d'y trouver les marques de



Château de Villebon.

considération qu'il recevait aux jours de sa puissance, il recueillait les moqueries que lui attiraient, de la part des jeunes courtisans, ses habits démodés.

Un jour que le jeune roi Louis XIII le recevait, il se tourna vers lui en désignant du geste les jeunes étourdis qui l'entouraient. « Sire, dit-il avec cette rude franchise dont il ne s'était jamais départi, quand le feu roi votre père me faisait l'honneur de m'appeler auprès de sa personne, il faisait au préalable sortir les bouffons. »

Dans un moment de réaction, de Luynes rappela le vicieux homme de guerre et le convia aux sièges de Montauban et de Saint-Jean-d'Angély; il fut, on ne sait trop pourquoi, fait maréchal de France en 1654.

Sully mourut à son château de Villebon, le 22 décembre 1641, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Son œuvre n'a été jugée avec impartialité que longtemps après sa mort.

Sous le règne de Richelieu qui ne l'aimait pas, et sous celui de Louis XIV qui ne le comprenait pas, les doctrines et la grandeur de Sully ont été



Tombeau de Sully.

méconnues : les grands et les *robins*, qu'il avait eus en détestation, ne pouvaient lui pardonner d'avoir aimé le peuple.

Ce n'est qu'à la fin du dix-huitième siècle que complète justice a été rendue à ce grand homme d'État, dont le génie et les vertus tirèrent un instant la France de l'abaissement où l'avaient jetée les guerres civiles et religieuses.

RICHELIEU

« Tant qu'il y aura une France, a dit Henri Martin, le souvenir de Richelieu sera glorieux et sacré. » Aucun ministre n'a été plus grand, aucun n'a fait plus de grandes choses; il a déraciné le mal semé sur le sol français par les précédentes générations, et préparé le terrain sur lequel la société moderne a pu travailler à faire germer les biens promis à l'avenir.

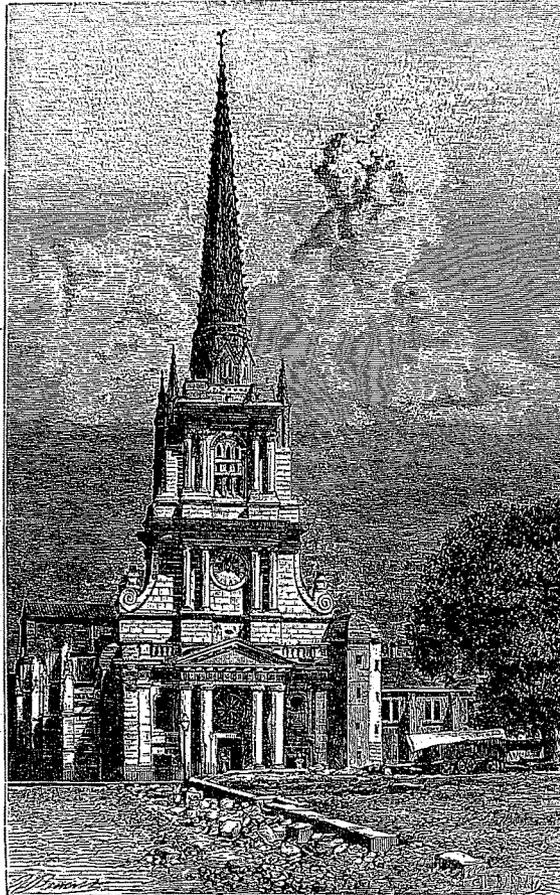
Ce grand génie a été jugé sévèrement : au lieu de reconnaître l'ouvrier à ses œuvres, on n'a vu que les procédés qu'il avait employés dans le colossal labeur accompli avec plus de gloire que de cruauté, quoi qu'on en ait dit. Les anathèmes qui l'ont poursuivi de son vivant, les manifestations de joie qui ont éclaté à sa mort, sont pour ainsi dire un hommage rendu au génie qui a su accomplir une telle mission patriotique.

Armand-Jean du Plessis était le dernier des trois fils de François du Plessis, seigneur de Richelieu, capitaine des gardes de Henri IV, issu d'une noble famille de Touraine, et de Suzanne de la Porte. Il naquit à Paris le 5 septembre 1585 et fut d'abord, sous le nom de marquis de Chillon, destiné à la carrière des armes, ainsi que son frère aîné. Son frère Alphonse, entré dans les ordres et promu à l'évêché de Luçon, que les seigneurs du Plessis considéraient comme leur apanage, renonça tout à coup à l'épiscopat pour entrer au couvent. Afin que son évêché ne passât pas en des mains étrangères, il fut décidé dans la famille que le marquis de Chillon, qui était de santé débile, quitterait l'état militaire pour embrasser l'état ecclésiastique.

Le jeune Armand du Plessis montra dès lors la fermeté de caractère dont il fit constamment preuve dans le cours de sa laborieuse carrière. Pendant quatre ans il se prépara à la dignité qui l'attendait; il subit les épreuves de doctorat en théologie avec un succès qui appela l'attention sur lui; puis il alla à Rome se faire sacrer évêque par le pape Grégoire XV. Il n'avait pas tout à fait l'âge canonique pour cette consécration et, après la cérémonie, il confessa avoir trompé Sa Sainteté sur le compte des années, en demandant

l'absolution de son mensonge. Ce que le pontife lui accorda, en disant aux assistants avec un certain sourire : « Ce jeune évêque est doué d'un rare génie, mais il l'a fin et rusé. »

Les sept premières années de l'épiscopat du nouvel évêque de Luçon furent



Église de Luçon.

entièrement vouées à ses devoirs diocésains. Ce fut aux états généraux de 1614, où il avait été élu député dans l'ordre du clergé, que s'ouvrit pour lui la carrière politique. Chargé de haranguer le roi à la séance de clôture, l'orateur se tira d'affaire avec talent et habileté, en introduisant dans son discours d'adroites flatteries à l'adresse de la reine mère. Déjà il s'était assuré l'appui de Léonore Galigaï, qui le fit appeler à la cour en qualité d'aumônier. Cette situa-

tion servit de marchepied à son ambition ; il ne tarda pas à être élevé par le maréchal d'Ancre aux fonctions de secrétaire d'État. Mais, trop sensé et trop perspicace pour avoir confiance dans la faveur de l'aventurier italien, il eut la prévoyance de conserver son évêché.

Lors de l'assassinat de Concini, Richelieu ne se laissa pas entraîner dans la chute de ceux qui l'avaient protégé. Sans chercher à conjurer l'orage, il alla au Louvre grossir la foule des courtisans qui félicitaient le roi d'avoir fait cet acte de justice. Louis XIII l'accueillit mal et lui fit refuser l'entrée de la salle du conseil. Toutefois, comme le secrétaire d'État avait su se ménager la bienveillance du nouveau favori de Luynes, il obtint certains égards, fut chargé des négociations de la cour avec la reine mère et autorisé à l'accompagner à Blois dans son exil.

Louis XIII et son nouveau favori ne tardèrent pas à se repentir d'avoir placé Marie de Médicis sous l'influence d'un si habile conseiller, et ils intimèrent à Richelieu l'ordre de quitter le château de Blois. Il se retira dans un prieuré du Poitou, soi-disant pour se renfermer avec ses livres et combattre l'hérésie.

L'évasion de la reine mère alarma la cour et fut l'occasion d'un nouveau revirement. Richelieu, rappelé, ne manqua pas de faire tous ses efforts pour amener entre la mère et le fils un accommodement qui ne put être de longue durée. En effet, Marie de Médicis encouragea les mécontents, qui s'unirent aux protestants. Le roi marcha contre eux, les défit aux Ponts-de-Cé et jugea à propos de ne pas triompher davantage de sa mère. Richelieu mit à profit ces dispositions conciliantes pour provoquer entre la reine mère et le roi une nouvelle entrevue, qui cette fois aboutit à la réconciliation.

Ces événements rapprochèrent Richelieu du centre des affaires ; mais de Luynes, craignant de trop élever un homme dont le génie politique lui portait ombrage, l'empêcha tant qu'il vécut d'obtenir le chapeau de cardinal.

Louis XIII avait de l'antipathie pour Richelieu. L'habileté et la ténacité du protégé de Marie de Médicis triomphèrent de tout. A vingt-neuf ans, le 26 avril 1624, il daigna accepter de faire partie du conseil du roi, en homme qui sacrifie son repos au service du souverain.

Dès sa rentrée au conseil, Richelieu jugea du premier coup d'œil la gravité de la situation de l'Europe et arrêta un plan qu'il n'eut plus à modifier. Il se proposa trois buts : abaisser la maison d'Autriche, dont la prépondérance menaçait l'équilibre européen ; lutter contre l'ambition de la noblesse, débris de la féodalité ; détruire la puissance politique des protestants, sans attaquer leur liberté de conscience.

Sa qualité de cardinal ne le gêna en rien dans les affaires de l'État, pas plus à propos de l'occupation de la Valteline, dont il chassa les troupes du Saint-Siège, que plus tard dans ses alliances avec les nations protestantes.

Dès le début de son gouvernement, on pourrait dire de son avènement, il tourna ses efforts contre les grands seigneurs, dont les prétentions féodales entravaient l'action du pouvoir royal, qui tendait à l'unité et à la prospérité de la nation. Les intrigues de cour, les conspirations des nobles, menaçaient incessamment le cardinal, le roi et le royaume; leurs cabales étaient une source de malheurs publics. Groupés autour de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, ils se livraient aux plus folles espérances, aux menées les plus coupables. Le maréchal d'Ornano, les princes de Vendôme, le comte de Soissons, le comte de Chalais, la duchesse de Chevreuse, amie intime et conseillère de la reine, formèrent un complot dans le but d'assassiner le cardinal, de déposer le roi et de lui substituer Gaston. Le duc d'Ornano, gouverneur du duc d'Orléans, emprisonné à la Bastille, y mourut d'une façon mystérieuse.

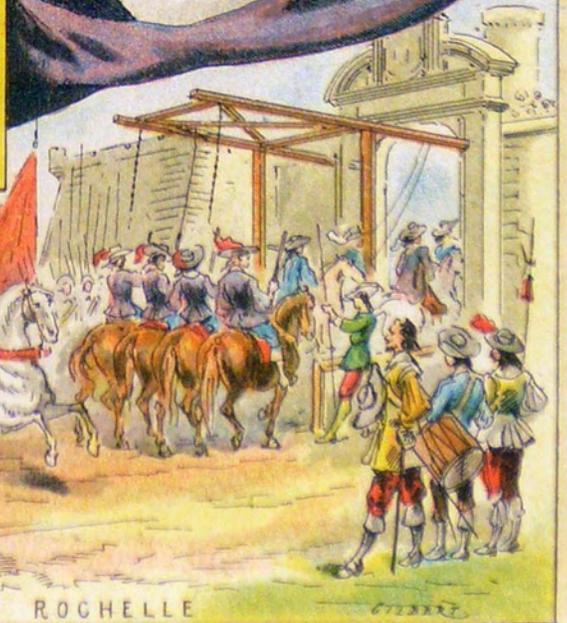
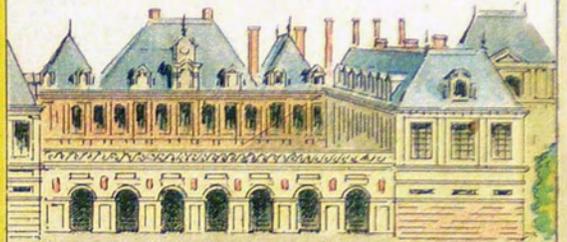
Les princes de Vendôme, frères naturels du roi, furent retenus prisonniers au château d'Amboise. Le comte de Chalais, condamné à mort par un tribunal exceptionnel, fut décapité affreusement par un bourreau de hasard qui lui porta trente-deux coups de hache avant d'accomplir son cruel office. La duchesse de Chevreuse, décrétée de prise de corps, s'enfuit en Lorraine. La reine Anne d'Autriche subit dans le cabinet de son mari un interrogatoire à la suite duquel elle dut accepter les conditions imposées par le roi et son ministre. Nombre de seigneurs furent emprisonnés ou forcés de s'expatrier.

Cette première coalition des grands vaincue, Richelieu put concentrer toute son attention et tous ses efforts contre ses autres ennemis intérieurs, non moins redoutables. Oui, ce prince de l'Église, qui s'était allié sans scrupule aux protestants étrangers, n'avait pas pour cela renoncé à frapper leurs coreligionnaires de France, afin d'atteindre son troisième but : l'affaiblissement du parti réformé, qui, suivant l'expression tant de fois répétée, menaçait de créer un État dans l'État.

Richelieu s'attacha surtout à détruire la Rochelle, ce rempart du protestantisme, ce port ouvert aux secours que la marine anglaise apportait aux rebelles. Il ne voulut pas laisser à d'autres le soin de faire le siège de cette ville, où « il se chargea de tout, au hasard, dit-il, de sa fortune et de sa réputation ».

Armé comme un fier capitaine, précédé d'écuyers qui portent son casque et ses gantelets, il accompagne partout le roi, ou plutôt il s'en fait suivre. Il pousse activement les travaux du siège et fait construire une diguë qui barre le port aux vaisseaux anglais. Après une résistance opiniâtre, les Rochellois, vaincus par la famine, capitulent, déposent les armes, et le roi entre solennellement dans la ville. Le cardinal passe de la tranchée, où il avait agi en ingénieur et en soldat, à l'église Sainte-Marguerite pour y célébrer une messe d'actions de grâces.

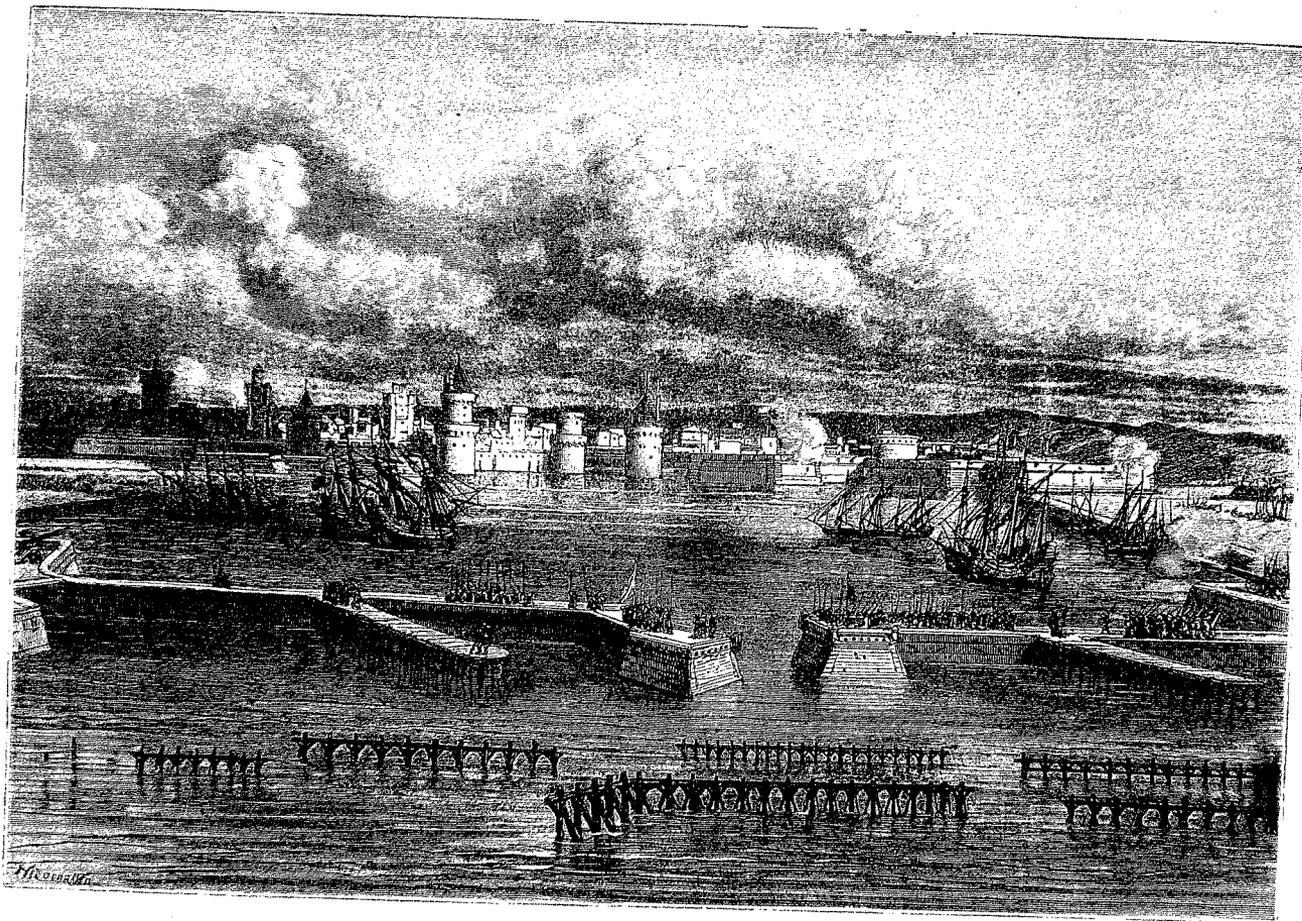
LE PALAIS ROYAL



PRISE DE LA ROCHELLE

ARMAND-JEAN DU PLESSIS, CARDINAL DE RICHELIEU

1585 - 1642



Siège de la Rochelle.

Tout absorbé qu'il fût sous les murs de la Rochelle à humilier l'Angleterre et à abattre la puissance protestante, Richelieu ne perdait pas de vue ce qui se passait au delà des Alpes. La conduite équivoque du duc de Savoie, qui faisait alliance avec l'Espagne, lui ayant donné de fortes craintes, il se met à la tête des troupes, endosse la cuirasse, ceint l'épée et va, à travers les neiges et les rivières débordées, forcer le pas de Suze, enlever Pignerol, et prendre Chambéry, toujours accompagné de Louis XIII.

Pendant les succès remportés par Richelieu au dedans et au dehors du royaume n'avaient arrêté ni les intrigues de cour ni les conspirations. Marie de Médicis était irréconciliable; elle persistait dans ses idées de vengeance contre Richelieu. Elle parvint à attirer son fils dans son palais du Luxembourg, où elle triompha un moment, persuadée qu'elle avait enfin obtenu la disgrâce de son ancien protégé. Le cardinal lui-même se crut perdu. Mais Louis XIII, épouvanté par la perspective du travail et la responsabilité des affaires dont il allait porter tout le poids, revint sur l'engagement pris avec sa mère. Richelieu rentra donc triomphalement. Cette journée fut justement appelée *journée des Dupes*. Le maréchal de Marillac paya de sa tête sa complicité dans cette intrigue, et Marie de Médicis fut obligée de quitter la France, qu'elle ne devait plus revoir.

Gaston d'Orléans, prenant parti pour la noblesse, ourdit encore contre le cardinal-ministre un complot dans lequel il entraîna le duc de Montmorency. Les rebelles vaincus tombèrent aux mains du cardinal. Le frère du roi en fut quitte pour l'exil, mais le duc de Montmorency, maréchal de France, le plus grand capitaine de son temps, périt sur l'échafaud.

Ce n'est point par les rigueurs et la terreur que Richelieu a le plus efficacement travaillé à l'unité nationale, mais bien par des réformes profondes, en supprimant les privilèges que le temps avait consacrés. Les forteresses féodales étaient restées debout et toujours menaçantes; elles avaient souvent servi dans les guerres civiles et elles pouvaient encore se tourner contre la royauté; il en ordonna la démolition, qui fut confiée aux autorités provinciales. La destruction de ces bastilles éparpillées sur le sol français a causé, parmi le peuple, autant d'enthousiasme que la chute de la bastille Saint-Antoine qu'il a démolie lui-même.

Richelieu poursuivit constamment son but, tantôt prenant directement part à la guerre, tantôt opposant par d'habiles intrigues les puissances aux puissances, afin de les affaiblir l'une par l'autre. Son génie politique se développa surtout efficacement en Allemagne, où il entama cette formidable guerre de Trente Ans, qui se termina, après sa mort, par le traité de Westphalie.

Jusqu'à la fin de son règne de ministre-roi, Richelieu a été obsédé par des

complots tramés contre l'État et contre sa personne. Le dernier, connu sous le nom de *conspiration de Cinq-Mars*, ne réussit pas mieux que les autres et fut puni avec non moins de rigueur. Cinq-Mars et son ami de Thou, dont la complicité ne consistait que dans la connaissance du complot qu'il n'avait pas dénoncé, furent décapités à Lyon, le 12 septembre 1642.

Après cette exécution, Richelieu revint à Paris. Son retour fut triomphal. Il voyageait dans une immense litière dont les porteurs allaient respectueusement la tête découverte et, pour livrer passage à ce véhicule, on abattait



Louis XIII forçant le pas de Suze.

des pans de murailles quand les portes des villes ou des édifices étaient trop étroites. Ce fut son dernier triomphe.

Richelieu, miné par la maladie, ruiné par les excès de travail, s'éteignit à cinquante-sept ans, sans avoir vu la fin des guerres dont il avait assuré le succès.

Ce grand homme aimait les lettres; il goûtait les poètes et leur accordait des pensions tout en les jalousant, car il avait des prétentions littéraires. Il eut beau faire, le protecteur resta sous ce rapport toujours inférieur à ses protégés et ses tragédies n'éclipsèrent point la gloire de Corneille.

On doit à Richelieu la fondation de l'Académie française, la création du Jardin des Plantes, l'Imprimerie royale, la Sorbonne, le Palais-Royal.

C'est le plus grand ministre qui ait travaillé à la prospérité et à l'unification de la France. Si Louis XIII régna de nom, son ministre régna de fait. On peut l'accuser d'avoir multiplié les supplices pour épouvanter les grands et

les soumettre à la puissance royale; mais il faut tenir compte des raisons d'État qui l'ont poussé à ces *crimes juridiques*, dont la responsabilité doit être partagée par les parlements.

Ce qu'on doit dire, en jetant un voile sur des voies et moyens que nous ne sommes pas à même d'apprécier de notre temps, c'est que Richelieu a fait



Tombeau du cardinal de Richelieu.

de grandes choses, que l'histoire enregistre et que nous devons admirer : il a rendu possible le triomphe de nos armées, le succès de notre diplomatie, et préparé l'avènement de nos libertés.

Le peuple, qui ne pouvait comprendre ce que cet homme de génie avait fait pour la gloire de la France, pour le bien et la prospérité des Français de toutes les classes, alluma des feux de joie le jour de ses funérailles. La postérité l'a bien vengé des injustices et des insultes de ses contemporains.

TURENNE

Parmi les hommes illustres, ceux dont la renommée s'élève le plus haut, s'étend le plus loin, et dure le plus longtemps, ce sont les hommes de guerre. Ils promènent partout la dévastation et la terreur, en laissant des traces sanglantes de leur passage; le bruit de leurs batailles ébranle le monde et retentit d'échos en échos, de siècles en siècles, en proclamant leur nom glorieux, qui reste gravé dans la mémoire des peuples. Heureux les guerriers qui apportent à leur pays autre chose que la gloire! Turenne est un de ceux-là; il a, par son génie, ses talents et ses vertus, contribué à la gloire, à la prospérité, à la grandeur de la France.

Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, appartient aux nobles maisons des comtes d'Auvergne et des princes de Nassau. Né à Sedan, le 11 septembre 1611, il était le second fils de Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Élisabeth de Nassau, fille de Guillaume prince d'Orange.

Henri de la Tour-d'Auvergne fut élevé dans les principes de la religion réformée que professaient ses parents. Une grande maturité d'esprit, un empire absolu sur soi-même, une fermeté d'âme inébranlable sous une apparence de modestie, faisaient déjà présager dans l'enfant ce que serait l'homme. Des maîtres habiles furent chargés de lui donner une éducation en rapport avec les promesses de son intelligence et les exigences de son rang.

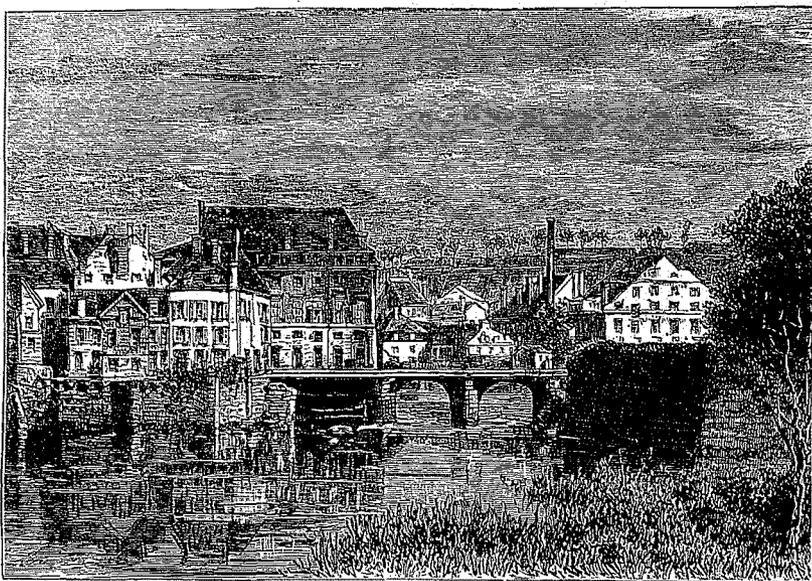
Tous les membres de la famille, du côté paternel et du côté maternel, s'illustraient dans la carrière des armes; la vocation du jeune Henri ne pouvait manquer de se manifester de bonne heure. Mais on craignait qu'il ne fût de faible constitution et son père hésitait à donner satisfaction au goût décidé qu'il montrait pour le métier de soldat. Afin de prouver qu'il était capable de supporter les intempéries et les fatigues, le jeune vicomte passa une nuit d'hiver sur l'affût d'un canon des remparts de Sedan, où son gouverneur le trouva endormi le matin.

Le duc de Bouillon étant mort, la duchesse envoya son fils, alors âgé de

quinze ans, en Hollande pour y apprendre le métier des armes sous la conduite de son oncle le prince Maurice de Nassau.

Enrôlé comme simple volontaire, Henri de la Tour-d'Auvergne se soumit aux plus pénibles exercices, aux plus humbles corvées. Il fut vite apprécié et, pendant les guerres de Lorraine et d'Italie, il s'éleva rapidement de grade en grade. Richelieu, qui se connaissait en hommes, le nomma maréchal de camp, à l'âge de vingt-trois ans, après sa belle conduite au siège de la forteresse de la Mothe.

En 1656, Turenne fut blessé d'un coup de mousquet au siège de Saverne.



Vue de Sedan.

Une balle lui traversa le bras et les chirurgiens furent d'avis qu'une amputation pouvait seule sauver la vie du blessé. Fort heureusement l'opération, ajournée, ne fut point pratiquée.

Turenne a pris une très grande part à la période française de la guerre de Trente Ans. Il a secondé admirablement le duc d'Enghien, dont la fougue et le génie tout d'inspiration se trouvèrent bien de son génie réfléchi. Il coopéra aux sanglantes victoires de Fribourg, de Nordlingen, et montra pendant toute la durée de la campagne jusqu'où pouvait aller la plus savante stratégie servie par la hardiesse et la bravoure. Ses nombreux et brillants exploits en Allemagne, le succès de ses campagnes contre les Impériaux et les Bavaïrois n'ont pas seulement ajouté à sa gloire, ils ont amené la signature du

traité de Westphalie (1648), qui changeait la face de l'Europe à l'avantage de la France. C'était le commencement de la grande politique de Richelieu.

Turenne compromit un instant le renom qu'il venait d'acquérir par ses talents militaires et sa bravoure, en se jetant dans le parti de la Fronde. Ce n'était pourtant pas un homme politique; il ne fut pas poussé par des raisons d'État. On peut plaider en sa faveur les circonstances atténuantes. Turenne fut entraîné dans cette coupable coalition par ses relations de famille et par le sentiment profond que lui avait inspiré Mme de Longueville, sœur du grand Condé. Dès qu'il vit les princes au pouvoir de Mazarin, il sortit de Paris, et se rendit à Stenay, où il convoqua tous les partisans de Condé.



La duchesse de Longueville.

Puis il vendit sa vaisselle d'argent et les pierreries que la duchesse de Longueville lui avait apportées et en employa le prix à lever des troupes pour soutenir la cause de la Fronde. Aidé des Espagnols et réuni à l'archiduc Léopold, il prend plusieurs villes et marche sur Vincennes pour délivrer Condé qui y est retenu prisonnier. Mais il arriva après que le prisonnier d'État eut été transféré à Marcoussis, et, entrant dans Paris, il fit afficher des placards dans lesquels il excitait le peuple autant par ses promesses que par ses menaces à se soulever contre les *faux tribuns* qui l'égarèrent aussi bien que contre Mazarin. L'erreur de Turenne ne pouvait être de longue durée. Il se réconcilia avec la cour et prit le commandement de l'armée royale pour combattre l'armée des frondeurs commandés par Condé.

Cette campagne de 1652 que Turenne fit contre des Français fut peut-être celle où il déploya le plus d'habileté. Cette fois, il avait à lutter avec des soldats que la passion politique rendait plus braves et plus tenaces et qui étaient animés et dirigés par Condé, le plus grand capitaine du temps. Il triompha partout. Il bat les frondeurs à Bléneau et leur livre un rude assaut au sanglant combat du faubourg Saint-Antoine. Les deux chefs d'armée y firent des prodiges de valeur, se mêlèrent à toutes les *charges*, furent partout au milieu du feu, se trouvèrent parfois à une portée de pistolet l'un de l'autre; tous deux étaient couverts de sang. Les Parisiens, s'étant déclarés pour Condé, lui ouvrirent leurs portes et le canon de la Bastille, que Mademoiselle fit tirer sur la cavalerie de Turenne, mit fin au combat. La Fronde n'en était pas moins vaincue. Le roi rentra dans Paris et Condé se retira à l'étranger. La dernière tentative de la féodalité avait échoué; la royauté était affermie, et la régente Anne d'Autriche pouvait, grâce à Mazarin, livrer à son fils Louis XIV la France puissante et pacifiée qu'il devait rendre glorieuse. Mazarin fut remplacé à la tête des affaires; le roi donna au vicomte de Turenne le gouvernement du Languedoc et le nomma ministre d'État, afin qu'il eût entrée au conseil pendant la durée de son séjour à la cour.

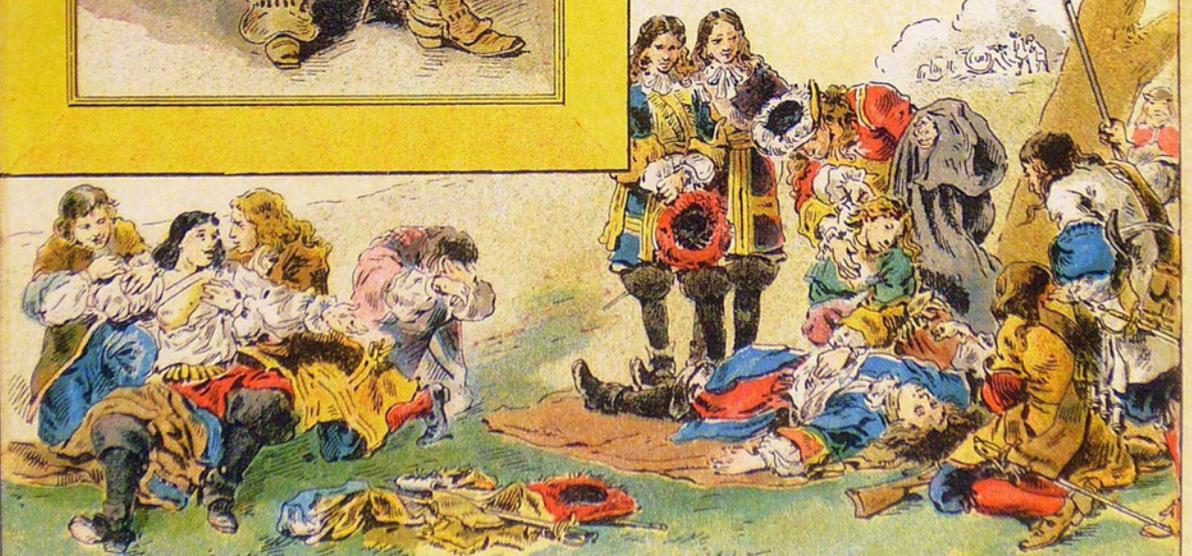
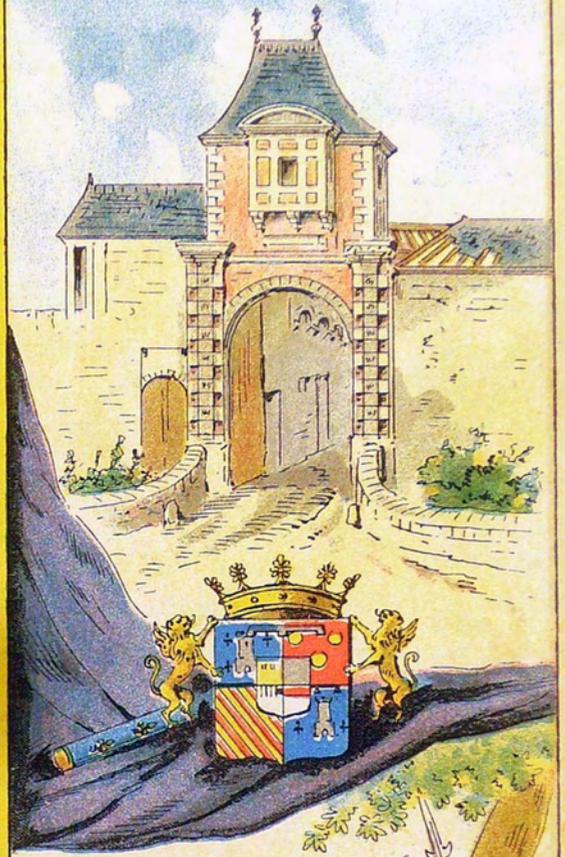
C'est à cette époque que se place le mariage de Turenne avec Mademoiselle de la Force, héritière du duc de la Force, chef d'une des plus illustres maisons protestantes de Guienne. La maréchale de Turenne était une femme supérieure, d'un esprit élevé, d'une âme noble, d'un caractère sérieux, digne en tous points d'être la compagne d'un tel homme.

La brillante campagne contre les Espagnols dans laquelle Turenne battit de nouveau Condé, à Arras en 1654, aux Dunes en 1658, et prit un grand nombre de places, eut encore d'heureux effets pour la France; elle fut couronnée par la *Paix des Pyrénées*. Turenne reçut en récompense de ses services le titre de maréchal général.

Il y avait trente ans que Turenne s'illustrait dans la guerre quand Bossuet, pour l'amener à étudier le catholicisme, composa son *Exposition de la Foi*. La conversion de Turenne est celle d'une conscience honnête et c'est à tort qu'on l'a accusé d'avoir obéi à des calculs ambitieux. Sa renommée était acquise, il avait reçu tous les honneurs que méritaient ses talents. Une preuve de sa bonne foi, c'est qu'il voulut, après son abjuration, — il était veuf alors et sans enfants, — se retirer chez les Pères de l'Oratoire pour y finir ses jours. Ce n'est que sur les instances pressantes de Louis XIV qu'il consentit à reprendre le commandement des armées.

En 1672, à la reprise des hostilités en Allemagne, Turenne envahit le pays, fait enlever ou consommer tous les vivres, toutes les provisions qui se trouvent dans le Palatinat, afin de priver l'ennemi de ses ressources. Il n'y a là rien

SEDAN
MAISON DE TURENNE



MORT DE TURENNE

CILBERT

TURENNE (HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE)

1611 - 1675

qui ne soit autorisé par les nécessités et les lois de la guerre. C'est pourtant ce fait qui a donné naissance à l'affreuse calomnie qui accuse Turenne des incendies, des ravages et des massacres du Palatinat. Il est aujourd'hui avéré que nos historiens nationaux ont accepté sans contrôle les récits inspirés par la rancune aux historiens allemands. Ce qui est vrai, c'est que les paysans du Palatinat, affamés par les mesures prises dans l'intérêt de l'armée française, ont, pour s'en venger, tué, brûlé, mutilé les soldats français tombés entre leurs mains et que, par de cruelles représailles, les soldats français ont commis des excès déplorables, que du reste Turenne n'a pas manqué de punir avec la plus grande sévérité.

Il n'y a rien de commun dans ces faits avec la dévastation du Palatinat qui eut lieu treize ans après la mort de Turenne. Cette infamie doit être attribuée au maréchal Duras et surtout au général Mélac.

En 1675, le génie de Turenne avait encore grandi et l'on pouvait croire que l'âge, loin d'affaiblir les facultés militaires, l'énergie et la bravoure de ce grand homme de guerre, renouvelait au contraire ses forces et sa puissance. C'est en triomphateur que, après de nouvelles victoires, il quitte l'Alsace et la Lorraine pour se rendre à la cour sur l'appel de Louis XIV. Ce ne furent sur son passage qu'ovations des populations françaises, des bords de la Meuse aux bords de la Seine. Il reçut les honneurs populaires, aussi bien que les hommages de la cour, avec sa modestie habituelle. On a pu dire, à cette occasion, qu'il avait « l'air un peu plus honteux qu'il n'était accoutumé ».

Cette modestie de Turenne était un des plus beaux traits de son beau caractère; elle rehaussait ses autres mérites et tout le monde lui en savait gré. « De toutes les qualités dont les grands hommes peuvent se parer, dit Arago, la modestie semble la moins obligatoire; aussi leur en tient-on le plus grand compte; aussi laisse-t-elle des souvenirs durables. Qui, par exemple, ne sait par cœur cette lettre que Turenne écrivit à sa femme le jour de la célèbre bataille des Dunes : « Les ennemis sont venus à nous; ils ont été battus; Dieu en soit loué. J'ai un peu fatigué dans la journée; je vous donne le bonsoir et je vais me coucher.

La simplicité de ce grand homme est proverbiale; tous ses biographes en ont cité des exemples qui sont trop connus pour qu'il soit utile de les répéter ici.

Turenne ne tarda pas à retrouver son armée d'Alsace, sur laquelle il comptait pour de nouveaux triomphes. Il avait contre lui un adversaire redoutable, renommé comme le plus fameux des tacticiens, le célèbre Montecuculli. Il éprouvait un certain sentiment d'orgueil intime en pensant qu'il avait affaire à un rival de cette valeur. Aussi, dans les apprêts d'une

pareille rencontre, il se surpassa en génie, il devina les moyens stratégiques qu'allait employer son ennemi et les déjoua si bien qu'il l'accula dans une position d'où Montecuculli, malgré son habileté, ne devait pas espérer sortir. Turenne en était si heureux que, malgré sa réserve habituelle et sa vraie modestie, il s'écria : « Je le tiens ! Il ne m'échappera pas ! »

Le 27 juillet 1675, Turenne alla reconnaître la tour de Salzbach, qu'il se disposait à attaquer. A midi, il s'assit sous un arbre en haut duquel il avait fait monter un soldat en vigie qui pouvait de là voir ce qui se passait dans le camp ennemi. C'est alors qu'il écrivit à Louis XIV qu'il allait tomber sur l'arrière-garde de Montecuculli et le défaire complètement.

Deux heures après, il arrivait sur une éminence d'où il suivait les mouvements de l'ennemi, quand il reçut, en pleine poitrine, un boulet qui venait d'enlever le bras du général d'artillerie Saint-Hilaire. C'était le cœur de l'armée que ce boulet venait de frapper.

Le fils de Saint-Hilaire se jetant tout en larmes sur son père mourant, celui-ci lui dit : « Ce n'est pas moi, c'est ce grand homme qu'il faut pleurer. Pauvre armée ! que va-t-elle devenir ? »

Tous les officiers de cette armée qu'il avait tant de fois fait triompher avaient été atteints du même coup. Les soldats pleuraient, gémissaient : « Notre père est mort ! Nous avons perdu notre père, nous sommes perdus ! »

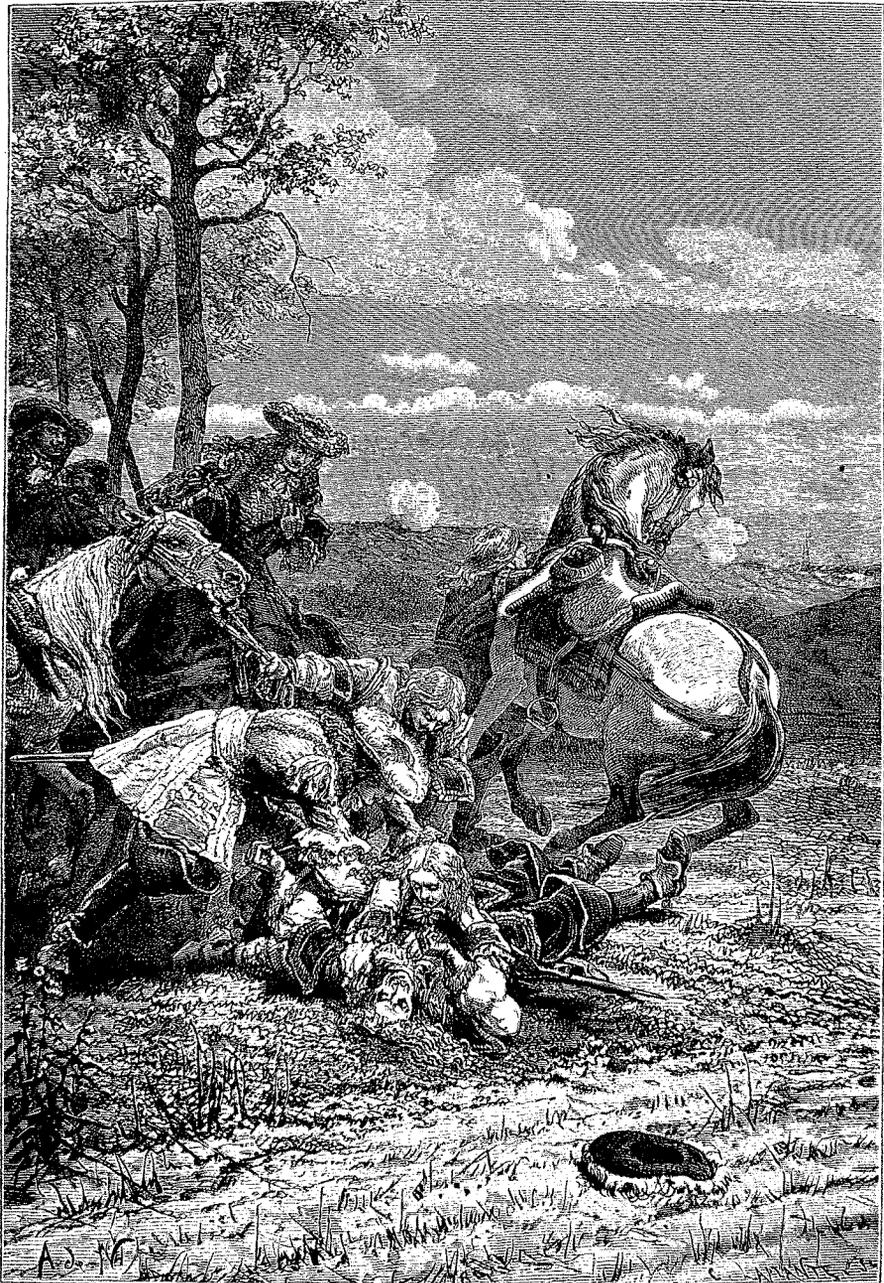
En apprenant la nouvelle de cette mort, Montecuculli eut un cri de joie ; puis, inspiré par un noble sentiment, il dit gravement : « Il vient de mourir un homme qui fait honneur à l'homme. »

Depuis le Rhin jusqu'à Paris, les restes de Turenne voyagèrent à travers les populations en larmes que ce grand homme avaient sauvées de l'invasion. Louis XIV décréta que les honneurs royaux lui seraient rendus. Son corps, inhumé à l'abbaye de Saint-Denis, fut ensuite transféré aux Invalides.

Cette mort eut des effets déplorables. Montecuculli, qui se voyait écrasé et qui battait en retraite, revint sur ses pas et reprit l'offensive. Il fallut que Condé, s'arrachant à sa retraite de Chantilly, vint prendre le commandement de l'armée pour rendre la confiance aux soldats de Turenne.

Ce n'est pas seulement en France que Turenne a été admiré et pleuré, c'est dans l'Europe entière. Ses ennemis mêmes se sont sentis émus en voyant disparaître si soudainement ce héros des batailles. Les habitants de Salzbach ont cessé de cultiver le terrain où il a été tué, et l'arbre sous lequel il s'était assis n'a péri que parce que les voyageurs l'ont détruit pièce à pièce pour emporter une relique, un témoignage d'admiration, un souvenir de deuil.

On a souvent cherché à comparer Turenne à Condé. Le général Lamarque



Mort de Turanne.

a dit à ce sujet : « Condé est né général, et Turenne l'était devenu. Le premier se dirigeait par ses inspirations, que Bossuet appelait ses *illuminations*; le second, par la réflexion et les leçons fécondes de l'expérience. Condé ne fit pas faire de progrès à l'art militaire, et Turenne, par une nouvelle formation des troupes, par l'emploi plus raisonné de l'infanterie, la porta à un haut



Portrait de Turenne.

degré de perfection. Ses batailles présentent des dispositions variées et toujours habilement appliquées au terrain. Ses plans de campagne, ses marches sont admirables. »

En effet, ce n'était point par l'élan, la fougue et l'enthousiasme que se révélait le génie de Turenne, c'était par la réflexion, par le sang-froid. Il avait de la mesure; il comptait rarement sur le hasard, bien qu'il sût en profiter; il avait pour maxime qu'il ne faut pas se hâter, pourvu qu'on arrive à temps.

DUQUESNE

Si Duquesne occupe un des premiers rangs parmi les héros de la mer, c'est autant par son mérite personnel, par son génie militaire, par sa grandeur d'âme, par l'élévation de son esprit, que par ses glorieuses conquêtes dont l'éclat a rejailli sur la France. Ce célèbre marin peut s'attribuer une grande part dans la haute renommée que notre pays a acquise à cette belle époque de notre histoire.

Abraham Duquesne naquit à Dieppe en 1610, et, quoi qu'en aient dit certains biographes qui le font descendre de parents nobles, il était fils de roturiers. Son père, vaillant cœur et marin expérimenté, ne dut sa réputation et son grade de capitaine de vaisseau qu'à ses talents et à ses exploits. Il avait servi avec honneur dans la marine de commerce et dans la marine royale, et il avait fait lui-même l'éducation navale de son fils en l'emmenant dans toutes ses expéditions. Il fut tué par les Espagnols dans une rencontre à bord de son vaisseau, et le jeune Abraham, douloureusement frappé de cette perte cruelle, voua aux Espagnols une haine que rien ne put calmer.

Son père avait toujours été tout pour lui. Il l'avait élevé, instruit; il ne lui avait pas seulement appris son métier, il lui avait fait partager ses croyances religieuses et lui avait inculqué les principes rigoureux de la religion réformée, à laquelle il resta fidèle jusqu'à son dernier jour.

Le souvenir de ce digne homme eut une grande action sur la vie de Duquesne. Il jura de venger la mort de son père bien-aimé, et il tint parole.

La vengeance ne se fit pas attendre; elle tourna au profit de la France.

Duquesne triompha coup sur coup des Espagnols : en 1657 aux îles Sainte-Marguerite, en 1658 devant Gattari, où leur flotte fut incendiée tout entière, en 1659 au port de Sainte-Ogue, en 1645 à Tarragone, à Barcelone et au cap de Gattes. Ces brillants exploits lui coûtèrent cher : il fut blessé grièvement à Gattari, à Sainte-Ogue, à Barcelone et au cap de Gattes.

Le traité de paix signé entre la France et l'Espagne vint interrompre le cours

des hauts faits de Duquesne. Ne trouvant plus dans sa patrie l'emploi de son courage et de son expérience, il alla les mettre au service de la Suède, alors en guerre avec le Danemark. Il fut reçu à bras ouverts par le gouvernement suédois, grâce à sa renommée, dont le retentissement l'avait précédé, et aussi à cause des souvenirs qu'avait laissés son père, engagé autrefois dans la marine de la reine Christine.

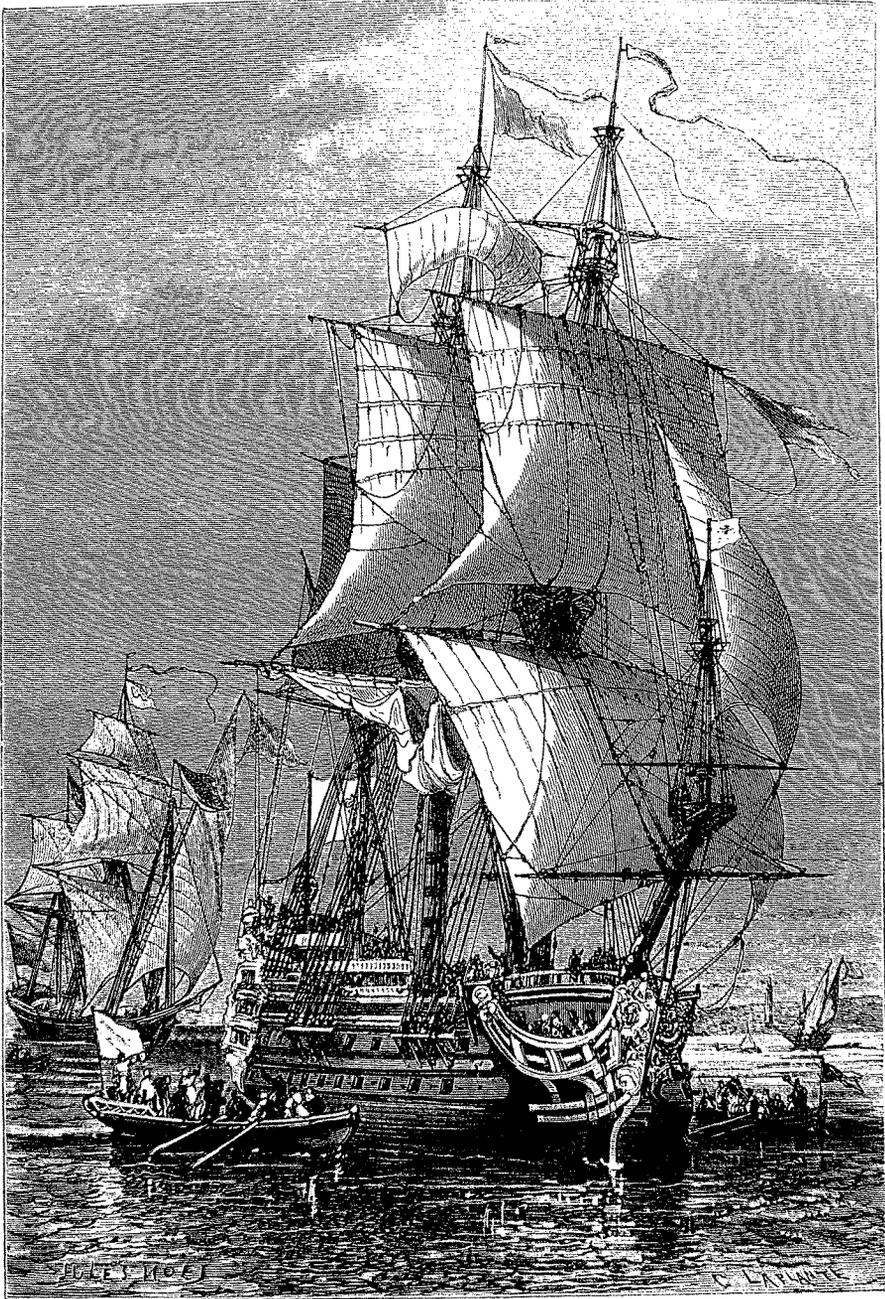
Pour son coup d'essai, Duquesne mit en déroute la flotte danoise et, plus heureux encore une seconde fois, il sépara les vaisseaux ennemis et les réduisit à l'impuissance. Dans cette affaire, il tua le général des troupes danoises et il allait s'emparer du roi Christian, qui commandait sa flotte en personne, lorsque ce souverain, blessé par un éclat de bois, se fit débarquer pour panser sa blessure. Enfin les succès de Duquesne furent tels, que les Danois se virent réduits à demander la paix.

Rentré en France à la conclusion de la paix entre les deux États, Duquesne, élevé au grade de vice-amiral, reprit du service dans la flotte du marquis de Brézé et fut blessé à la bataille de Télémoné, dans laquelle périt son chef. La mort du jeune amiral devint fatale à la marine française, que Richelieu avait relevée un moment; elle retomba en désarroi à la suite des troubles de la Fronde, et se trouva ruinée par l'incurie des ministres qui administrèrent la France pendant la minorité de Louis XIV.

Dans son patriotisme, Duquesne arma à ses frais une flottille, qu'il dirigea vers la ville de Bordeaux révoltée contre l'autorité royale et dont l'Angleterre et la Hollande soutenaient la rébellion. À la première rencontre, le commandant de l'escadre anglaise intima à Duquesne l'ordre de baisser pavillon. « Jamais, répondit-il, le pavillon ne sera déshonoré tant qu'il restera sous ma garde. Le canon décidera entre nous, et peut-être qu'aujourd'hui la fierté britannique cédera à la vaillance française. » Le résultat du combat justifia cette digne et ferme réponse; mais Duquesne avait encore payé cher son audace: il était dangereusement blessé et ses vaisseaux avaient subi de graves avaries.

Il se rendit à Brest pour soigner ses blessures et remettre sa flottille en état. Cela fait, il revient vers Bordeaux, et cette fois il rencontre la flotte espagnole qui veut s'opposer à son passage. Il la bat complètement et la contraint à la fuite. C'est alors que, malgré la résistance opiniâtre de la ville de Bordeaux, il l'oblige à se rendre et la fait rentrer sous la domination du roi.

En récompense de cet important triomphe, Anne d'Autriche, régente pendant la minorité de son fils, éleva Duquesne au grade de chef d'escadre et, ne pouvant encore le rembourser des frais qu'il avait faits pour équiper cette flottille avec laquelle il avait remporté de si grands avantages, elle lui fit don du château d'Indret, situé dans une île de la Loire, près de Nantes, qui appartenait au domaine royal.



Duquesne vainqueur de Ruyter.

En 1675, Duquesne, nommé lieutenant général des armées de mer depuis 1667, n'avait pas encore commandé en chef une flotte française quand il fut enfin élevé à un commandement digne de son génie. Il allait se mesurer avec l'amiral hollandais Ruyter, le plus grand homme de mer de cette époque qui compte tant de marins illustres.

Il partit de Toulon, le 17 décembre 1675, avec vingt vaisseaux, et les deux rivaux, adversaires dignes l'un de l'autre, se rencontrèrent sur les côtes de Sicile, non loin de Stromboli, le 7 janvier. C'est là qu'eut lieu le premier engagement, qui resta indécis et dont le résultat fut une admiration réciproque des combattants pour la bravoure déployée de chaque côté.

Le 20 avril, les deux flottes ennemies revinrent aux prises avec plus d'acharnement, en vue de Syracuse. C'était un duel à mort; de part et d'autre on ne tira qu'à portée de mousquet : jamais lutte ne fut plus furieuse.

Le commandant des troupes françaises et les deux capitaines des premiers vaisseaux venaient d'être tués, quand Ruyter, atteint par un boulet qui lui enleva la partie antérieure du pied gauche et lui fracassa la jambe droite, tomba de la dunette sur le pont de son navire. Il se fit dans sa chute une affreuse blessure à la tête; on le releva sanglant, mutilé. De son lit, où on le transporta, il ne cessa de commander les manœuvres, ranimant le courage de ses hommes, dirigeant la retraite de sa flotte, veillant au salut de ses équipages.

La nuit sépara les deux flottes; les Hollandais et les Espagnols se retirèrent dans le port de Syracuse, où Duquesne vint les relancer.

Le 21 avril, silence et recueillement dans la flotte hollandaise : le grand Ruyter venait d'expirer à bord du vaisseau amiral.

Le cœur du grand marin fut enfermé dans une boîte et placé à bord d'une frégate qui devait le transporter en Hollande pour y recevoir les honneurs que la reconnaissance de son pays lui a glorieusement rendus.

La frégate qui portait les restes du héros hollandais, peinte en noir et couverte de crêpes funèbres, fut capturée par un vaisseau français. Le capitaine fut amené à Duquesne, qui refusa de prendre l'épée que lui présentait l'officier prisonnier. Il voulut passer à bord du bâtiment ennemi pour rendre hommage à ce cœur vaillant qui avait cessé de battre. En présence de cette relique, il éleva les mains en s'écriant : « Voilà les restes d'un grand homme! Il a trouvé la mort au milieu des hasards qu'il a tant de fois bravés! » Puis, se tournant vers le capitaine, il lui dit noblement : « Votre mission est trop sacrée pour n'être pas inviolable. Allez, monsieur, vous êtes libre! » et il lui présenta un sauf-conduit.

La frégate repartit sous la sauvegarde de la France et, chaque fois qu'elle passa en vue d'un port français, elle reçut les honneurs militaires par respect pour la glorieuse dépouille qu'elle portait.

INDRET



DÉLIVRANCE DES CHRÉTIENS

ABRAHAM DUQUESNE, MARQUIS DU BOUCHET

Cette campagne de Sicile ne porta pas les fruits qu'en attendait Duquesne. La flotte française n'ayant pas assez de troupes à débarquer pour enlever Palerme par un coup de main, le vice-roi Vivonne envoya Duquesne chercher du renfort à Toulon. Il ne revint qu'au mois d'août, découragé de n'avoir pu vaincre le mauvais vouloir de Louvois. On en fut réduit à faire des descentes sur les côtes, sans résultats bien importants.

Un des beaux titres de gloire de Duquesne et qui a rendu sa mémoire populaire, c'est sa conduite dans son expédition contre les Barbaresques.

En 1681, il poursuivit les pirates tripolitains, qui avaient osé étendre leurs ravages jusque sur nos côtes. Il les attaqua dans la rade de Cbio, où ils avaient cru trouver un refuge, et où ils reçurent un rude châtement, qui atteignit le grand sultan, possesseur de cette île.

Louis XIV envoya ensuite Duquesne sur les côtes d'Afrique pour châtier les Algériens qui avaient insulté et maltraité des bâtiments français. Il s'adressa directement à la ville d'Alger, repaire de brigands, véritable aire de pirates, et la bombarde d'une façon terrible à l'aide de l'invention de Petit-Renau, qui fut mise à l'épreuve pour la première fois.

Ce jeune ingénieur, qui avait non seulement amélioré les constructions navales d'après les avis de Duquesne et de Vauban, en avait assuré le progrès continu en engageant Colbert à fonder une école de constructions navales et un corps d'ingénieurs de la marine. Le premier il comprit que le vaisseau de guerre devait être le résultat des connaissances physiques et mathématiques d'un savant, et non le résumé de la routine et de l'empirisme. Aidé des conseils de Duquesne, il construisit cinq galiotes, établies de façon à supporter des mortiers : ce qui parut une témérité sans exemple, car on ne croyait pas alors qu'un vaisseau pût lancer des bombes sans s'exposer aux résultats les plus désastreux.

Il faut avouer que les essais ne furent point heureux. Quelques mortiers en éclatant répandirent l'effroi et le désordre dans la flotte et le nouveau procédé fut condamné dans un conseil de guerre aussitôt assemblé. Mais Duquesne n'était pas homme à céder sur une première épreuve; il prit sur lui d'en autoriser une seconde, et cette fois l'événement lui donna raison.

Les dégâts furent tels, que le dey demanda immédiatement la paix. Duquesne exigea que, avant d'entrer en pourparlers, il lui fût remis quatre cents esclaves français enlevés par les Algériens.

Le traité allait être conclu, quand une sédition vint tout arrêter. La populace révoltée se livra aux plus épouvantables horreurs; elle mit, vivant, dans un mortier, le missionnaire Le Vacher, consul de France, qui avait entamé les négociations, et le lança contre la flotte ennemie comme un projectile. Puis les misérables attachèrent des prisonniers français à la gueule des canons

dirigés contre les vaisseaux qui avaient bombardé la ville. Une tempête survenue subitement contraignit la flotte d'abandonner ces parages et d'ajourner la vengeance.

L'année suivante, Duquesne revint devant Alger, qu'il bombardait de nouveau. Cette fois, la population, pour éviter une ruine plus complète de la ville livrée aux flammes, imposa au dey l'obligation de traiter. La paix fut enfin signée à Versailles, où s'était rendu un ambassadeur algérien, et tous les captifs français furent rendus.

Ce n'est qu'un siècle et demi plus tard que la France put tirer une vengeance exemplaire des brigandages dont elle avait été victime, en faisant la conquête définitive de l'Algérie et en purgeant à jamais la Méditerranée de la piraterie barbaresque. Alger est aujourd'hui la capitale de la France africaine, et cette nouvelle patrie, dit Reclus, a été plutôt conquise par la charrue que par l'épée.

Il est à remarquer que Tourville, qui servait sous Duquesne pendant cette expédition contre les Barbaresques, avait ordre d'adresser secrètement des rapports à Seignelay sur les opérations de son chef. Était-ce, demande un biographe, par méfiance à l'égard de cet illustre marin qui se faisait vieux, et qui ne ployait pas toujours devant les ministres? En tout cas il n'en sera pas moins intéressant de citer la lettre suivante de Tourville, adressée au fils du grand Colbert :

« Monseigneur,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Versailles, le 24 mai, par laquelle vous me marquez que Sa Majesté désire que je continue de vous informer de ce qui se passera pendant cette campagne. Je me serais donné l'honneur de le faire aux Fromentières, si M. Duquesne avait voulu souffrir qu'on écrivit en France. Il ne s'est rien passé de considérable jusqu'à notre arrivée dans la rade d'Alger....

« Vous n'avez point été trompé lorsque vous avez cru que nos bombes mettraient à la raison les Algériens, puisque, n'en ayant senti les effets que médiocrement pendant deux nuits, ils envoyèrent, le jour qui suivit la dernière, trois fois consécutivement à M. Duquesne, quoiqu'il fit fort mauvais temps, pour lui demander la paix et lui dire qu'ils étaient prêts de donner satisfaction au roi. Il leur répondit qu'avant d'entrer dans aucun traité il fallait qu'ils rendissent tous les esclaves qu'ils avaient pris sous pavillon français, ce qu'ils lui ont accordé. Ils commencèrent le jour suivant, qui fut le 29 juin, à les lui renvoyer, dans lesquels s'est trouvé M. de Beaujeu; c'est une démarche qu'ils n'ont faite pour aucune nation. Nous n'avons tiré pendant les deux nuits que nous nous sommes approchés de la ville que cent quatre-vingts bombes, le temps ne nous ayant pas permis d'y rester, à chaque fois,

plus de deux heures.... Je ne vous ferai point une relation plus étendue, je laisse ce soin à M. Duquesne. »

En 1684, Duquesne fut envoyé pour bombarder la ville de Gènes, qui, en dépit des traités et du droit des gens, avait prêté secours aux ennemis de la France. Mais le fils de Colbert, le même marquis de Seignelay, ministre de la marine, voulant recueillir la facile gloire d'avoir *foudroyé la superbe Gènes*, alla s'embarquer sur la flotte destinée à cette expédition.

Duquesne, qui ne comptait pas la patience parmi ses vertus, blessé de voir le jeune ministre lui enlever la conduite des opérations, se retira sous sa tente, c'est-à-dire dans sa cabine, et refusa de donner aucun ordre. Force fut donc à Seignelay de bombarder la ville et de contraindre le doge de la république génoise de venir à Versailles, accompagné de quatre sénateurs, se prosterner aux pieds de Louis XIV.

Cet incident fâcheux eut une influence funeste sur Duquesne. A partir de ce moment, il ne voulut plus servir, bien qu'il fût encore plein de santé et de vigueur, à l'âge de soixante-quinze ans. « Votre exemple, lui dit le roi, continuera de guider vos successeurs et ainsi vous ne cesserez point de commander mes flottes. » Il le récompensa en lui donnant la terre du Bouchet, près d'Étampes, qu'il érigea en marquisat. Ce château a fait place aujourd'hui à une poudrerie nationale.

Duquesne est le seul protestant à qui Louis XIV consentit à rendre justice, le seul qu'il ait exempté de l'application rigoureuse de l'ordonnance de révocation de l'édit de Nantes.

Malgré toute la gloire qu'il avait acquise, Duquesne resta toujours lieutenant général. L'intolérance religieuse du roi l'empêcha d'élever cet illustre marin à la haute dignité militaire à laquelle il avait droit plus qu'aucun autre.

Dans une réception à la cour, Louis XIV, après avoir complimenté Duquesne en rappelant ses glorieuses campagnes, lui dit : « Je voudrais, monsieur, que vous ne m'empêchassiez pas de récompenser les services que vous m'avez rendus comme ils méritent de l'être, mais vous êtes protestant, et vous savez mes intentions là-dessus. » On prétend qu'à son retour de Versailles il raconta à sa famille que le roi l'aurait fait maréchal de France, s'il n'eût pas été protestant. « Eh! cent diables! s'écria sa femme, il fallait lui répondre : « Oui, sire, je suis protestant, mais mes services sont catholiques. »

Duquesne obtint donc la faveur de mourir tranquille dans sa religion, mais il n'obtint pas la satisfaction d'aller mourir sur une terre protestante. Il mourut à Paris, loin de sa famille, en 1688, âgé de soixante-dix-huit ans. On refusa de rendre sa dépouille mortelle à ses enfants émigrés. Ils lui

élevèrent un monument commémoratif dans le temple d'Eaubonne, en Suisse, dont la baronnie appartenait à leur mère.

Sur le sépulcre vide on grava l'inscription suivante :

« Ce tombeau attend les restes de Duquesne.

« Passant, si tu demandes pourquoi les Hollandais ont érigé un superbe monument à Ruyter vaincu, et pourquoi les Français ont refusé un tombeau au vainqueur de Ruyter, la crainte et le respect qu'inspire un monarque dont la puissance s'étend au loin ne me permettent pas de répondre (1688). »

Duquesne eut quatre fils, qui tous, chassant de race, se signalèrent par leurs vertus, par leurs talents, par leur courage. L'histoire a enregistré le nom des deux aînés, qui marchèrent sur les traces de leur père en s'illustrant dans la marine.

Le premier, Henri Duquesne, combattit glorieusement contre Ruyter. Chassé de France par l'édit de Nantes, ce vaillant patriote refusa de porter les armes contre sa patrie. Il se retira de la vie active et se consacra tout entier aux études théologiques.

Le second, nommé Abraham comme son illustre père, avec lequel il ne doit pas être confondu, assista au bombardement de Gênes, et s'illustra dans une expédition aux Indes Orientales, dont il eut le commandement, avec le titre de chef d'escadre.

COLBERT

Le génie de Colbert le mit à la hauteur des plus grands desseins; son ardent et opiniâtre amour du travail, qui s'appliquait aux moindres détails, en fit l'administrateur le plus consciencieux. Ce fut le serviteur le plus fidèle et le plus utile de la grande politique et du pouvoir absolu de Louis XIV.

Jean-Baptiste Colbert, né à Reims, le 29 août 1619, était fils de Nicolas Colbert et de Marie Pussort. Quoique la famille ait affiché des prétentions à la noblesse, il est démontré, par le dire de Colbert lui-même, que ses ascendants étaient d'origine plébéienne. Son grand-père avait été marchand de laine à l'enseigne du *Long-Vêtu* et son père faisait le commerce de la draperie. Ce négociant, préoccupé avant tout de l'éducation commerciale de son fils, l'envoya d'abord à Paris, puis à Lyon, *pour y apprendre la marchandise*.

Revenu à Paris, le fils de Nicolas Colbert entra successivement chez un notaire, chez un procureur, chez un trésorier des parties casuelles, chez le ministre Le Tellier en qualité de secrétaire et enfin chez le cardinal de Mazarin, dont il devint bientôt le confident et le conseiller. Il profita de cette situation pour obtenir les faveurs de son maître et sa correspondance prouve qu'il a su participer largement aux libéralités de l'habile ministre.

Bientôt la carrière politique de Colbert se dessine. En 1649, il est nommé conseiller d'État et ce poste lui permet d'épouser la fille d'un riche parvenu qui, après avoir été tonnelier et commissionnaire en vins, était devenu trésorier de l'extraordinaire des guerres.

On voit, par une lettre curieuse et quelque peu humiliante de Colbert, en date du 9 avril 1655, et qui semble dictée à l'obligé par le protecteur, jusqu'à quel point les faveurs et les générosités de Mazarin se sont répandues sur son serviteur et sur sa famille.

L'intendant de la maison du cardinal prit de plus en plus d'importance et ce fut lui qui fut envoyé près du pape Alexandre VII pour obtenir des secours en faveur des Vénitiens. Il échoua dans cette mission; la diplomatie n'était pas son fait.

A son retour d'Italie, il trouva heureusement l'occasion de mettre en œuvre son véritable génie, qui devait bien vite le placer au premier rang. Mazarin, malade, se préparait à la mort. Colbert lui dicta pour ainsi dire son testament en faveur du roi, en lui garantissant le refus de Louis XIV. Le souverain, en effet, tira le cardinal d'inquiétude en l'autorisant à disposer de tous ses biens.

Aussitôt après la mort de Mazarin, Colbert se mit en rapport direct avec le roi, et c'est à partir de ce moment que date sa haute fortune.

Colbert avait assisté de près à l'administration des finances et en avait constaté le désordre. Il put donc rendre compte au roi des dilapidations, qui s'étendaient ailleurs qu'à la surintendance des finances.

Il serait difficile de condamner à cet égard la conduite de Colbert et de renouveler sévèrement le reproche qu'il encourut en travaillant à la perte de Fouquet, qu'il devait remplacer. Toujours est-il que les confidences de Colbert à Louis XIV n'ont pas eu seulement pour résultat de révéler l'improbité des grands fonctionnaires de l'État, elles ont surtout servi à révéler les hautes capacités du clairvoyant révélateur.

Louis XIV, qui avait mal supporté l'autorité du cardinal Mazarin, et qui voulait gouverner aussi bien que régner, prémédita de faire de Colbert, non pas un premier ministre, mais un premier commis dont le génie administratif ferait honneur au maître qui en accepterait la responsabilité. Il le nomma coup sur coup : surintendant des finances, surintendant des bâtiments, contrôleur général, secrétaire d'État aux départements de la marine, du commerce et des manufactures.

Nous ne pouvons suivre pas à pas cet infatigable travailleur dans sa longue et laborieuse carrière. Il faudra nous contenter d'indiquer brièvement l'importance de son action administrative sous le règne de Louis XIV. C'est avant tout comme financier qu'il faut le considérer.

A son entrée au pouvoir, le désordre était inouï; les abus invétérés dont profitaient les grands étaient le comble du scandale, on les avait consacrés par un simulacre de comptabilité. Point de justification de dépenses, et partout les *pots-de-vin* admis comme un droit. Colbert ne pouvait donc tenter que des réformes partielles.

Avant de mettre de l'ordre dans le présent, il voulut liquider le passé. En 1661, il fit rendre un édit qui instituait une chambre de justice ayant pour but de s'enquérir des moyens par lesquels les financiers avaient acquis

leurs immenses fortunes et de juger comme dilapidateurs et concussionnaires ceux qui ne pouvaient fournir la preuve que leurs richesses avaient été acquises légitimement.

Cet édit rigoureux, qui autorisait la délation, fut appliqué impitoyablement. Des personnages importants n'échappèrent à la condamnation capitale qu'en fuyant à l'étranger; un grand nombre prirent les devants et s'expatrièrent pour éviter l'enquête. Des fermiers généraux, des receveurs de tailles, furent pendus à Paris et à Orléans. Par amendes et restitutions,



Colbert.

la chambre de justice fit rendre gorge à une foule d'exacteurs. Dans les seules années 1662 et 1663, plus de soixante-dix millions de livres rentrèrent ainsi dans les coffres de l'État.

En matière de finances et de comptabilité, les mesures de Colbert, plus ou moins efficaces, étaient du moins toujours sagement inspirées. Il en était tout autrement dans les questions concernant le commerce et l'industrie. La science de la production, et celle de la répartition des richesses qui naissait à peine, s'étaient peu répandues et Colbert s'inspirait plutôt des préjugés de son temps que des lois économiques. Témoin tel édit qui, attendant à la liberté du commerce des grains, aggrava la disette et amena la famine de 1662.

Colbert ne fut pas mieux avisé dans l'application de ses théories industrielles : il a abusivement reconstitué les corporations, qui restreignaient le champ du travail et paralysaient les travailleurs. Ce système livrait le consommateur à la merci d'une espèce d'aristocratie ouvrière et manufacturière, la plus tyrannique et la plus funeste de toutes, puisqu'elle arrêtait tout progrès sans profit pour personne.

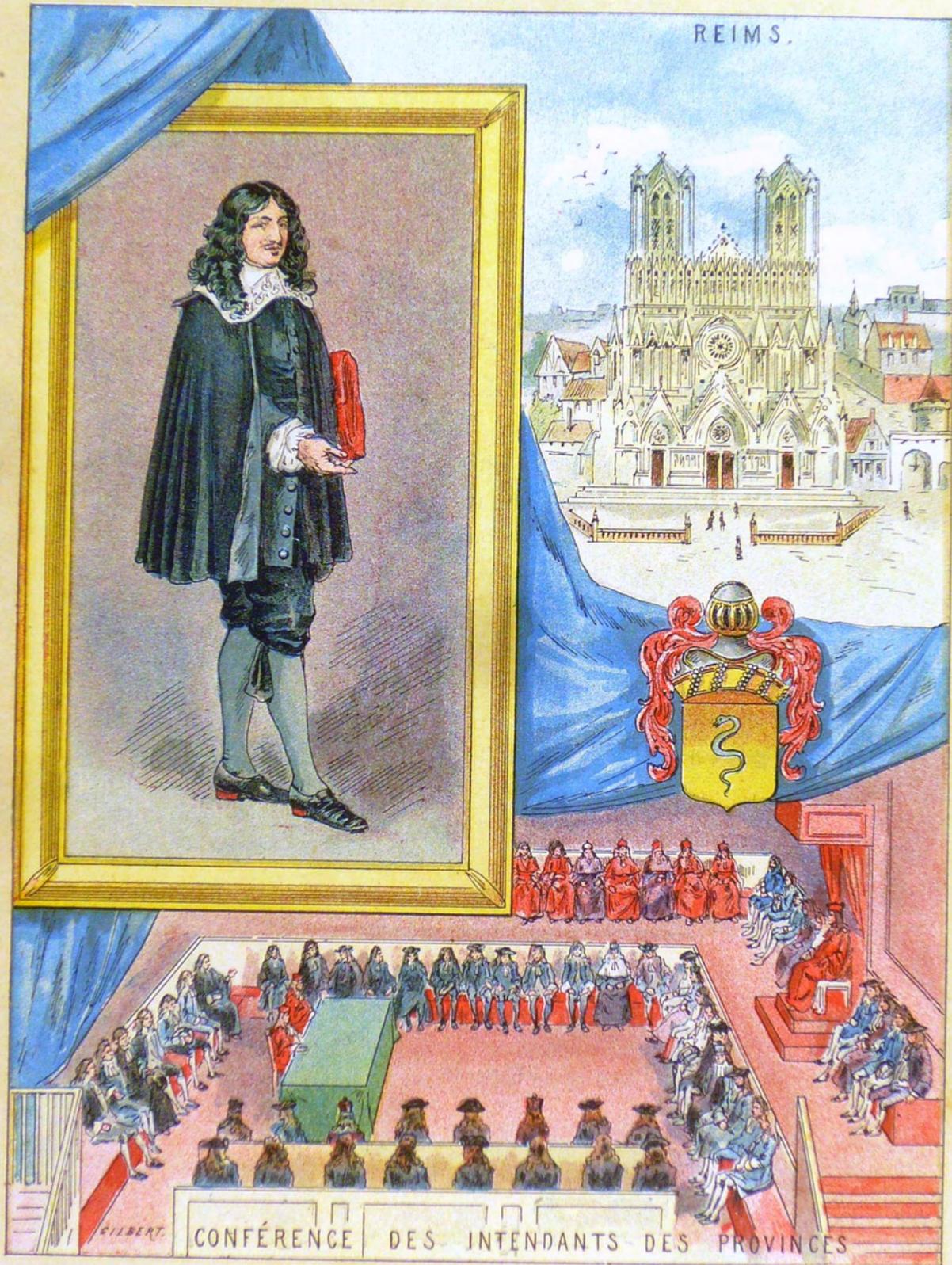
Colbert contraignit par les répressions les plus cruelles tous les fabricants à se conformer au règlement qui déterminait la largeur des étoffes et leur qualité. On alla jusqu'à mettre au carcan les industriels qui n'avaient pas donné à leurs tissus la largeur réglementaire.

Par mesure complémentaire, Colbert établit un tarif de douanes qui interdisait absolument et sans discernement l'entrée des produits étrangers. Jamais le système protectionniste n'avait été poussé à une telle outrance. Ces doctrines économiques, bien que discutées encore, sont aujourd'hui plus sagement entendues. Pour juger impartialement Colbert dans les affaires commerciales et industrielles, il faut tenir compte des temps et du milieu dans lesquels il a vécu et surtout considérer que c'est son ardent patriotisme qui l'inspirait.

En dépit des erreurs dans lesquelles il est fatalement tombé, Colbert a pris une grande part dans le crédit de notre industrie nationale. Les villes d'Elbeuf, de Louviers, d'Abbeville, de Sedan, de Lyon, lui doivent leur prospérité. Les draps, les soieries, les dentelles, les bas, les cuirs maroquinés, la faïence de luxe, tout se fabriqua en France. On fit d'aussi belles glaces au faubourg Saint-Antoine qu'à Venise, de plus belles tapisseries aux Gobelins qu'en Flandre.

Ce n'était pas tout de créer des centres d'industrie, il fallait ouvrir des débouchés aux produits manufacturés. Colbert construisit des routes, unit la Méditerranée à l'Océan par le canal de Languedoc, qui évitait à nos bâtiments marchands de tourner autour de l'Espagne et de braver le dangereux passage de Gibraltar. Cette voie de navigation ouverte entre les deux mers fait autant d'honneur à Colbert, qui en a assuré la réussite en trouvant les fonds nécessaires, qu'à Riquet qui en conçut le projet et le fit exécuter. Le canal, commencé en 1667; fut entièrement terminé en 1681, six mois après la mort de Riquet. Sa longueur était de cinquante-quatre lieues; il n'avait pas fallu moins de soixante-quinze écluses pour remédier aux inégalités du terrain. Douze mille hommes y travaillèrent à la fois et la dépense totale s'éleva à dix-sept millions de livres.

Pendant ce temps, s'achevait au centre de la France une autre grande œuvre d'utilité publique, quoique de moindre importance. C'était le canal d'Orléans, qu'un édit avait concédé au frère du roi, en lui accordant la



JEAN-BAPTISTE COLBERT

1619 - 1683



Louis XIV congédie Fouquet.

jouissance perpétuelle du droit de navigation, ainsi que la justice et seigneurie. Cette voie navigable devait compléter l'œuvre que Sully avait commencée par le canal de Briare.

On doit encore à Colbert des innovations importantes et de grandes améliorations, toutes dans l'intérêt du commerce. Il créa un conseil du commerce et des entrepôts ; il facilita le transit des marchandises étrangères à travers la France et fit décréter par un édit royal que *le commerce de mer ne fait pas déroger la noblesse*. Enfin, il a saisi toutes les occasions de favoriser les rapports commerciaux en établissant l'uniformité des poids et mesures et en accomplissant les réformes réclamées sur les monnaies.

Incessamment et ardemment préoccupé de la prospérité de l'industrie manufacturière, il n'est pas resté pour cela indifférent à l'agriculture. S'il ne l'a pas exclusivement protégée comme Sully, il s'est toutefois intéressé aux progrès agricoles. Il encouragea le dessèchement des marais, arrêta le déboisement de la France en faisant rendre l'*Ordonnance des Eaux et Forêts*, qui sert encore de règle en cette matière.

L'œuvre capitale de Colbert, c'est la création d'une marine française. La marine, relevée un instant par Richelieu, avait dé péri pendant les troubles de la Fronde. Elle se trouvait dans le plus déplorable état, alors qu'il fallait lutter contre l'Angleterre et la Hollande, puissances maritimes de premier ordre. Tout était à régénérer, c'est-à-dire à créer. Colbert commença par favoriser la marine marchande, qui devait donner à l'État, sans bourse délier, des marins et du matériel. Il remplaça le recrutement brutal de la *presse*, encore en honneur aujourd'hui en Angleterre, par le régime des *classes*, qui fournit des matelots expérimentés et qui a survécu jusque dans les temps modernes.

Tandis que l'*inscription maritime* créait un personnel, il approvisionnait les arsenaux. Un seul fait suffira pour rappeler le miracle que son génie administratif a opéré pendant son ministère à la marine. En moins de vingt ans, la flotte française, réduite à trente-deux bâtiments, s'est élevée à deux cent soixante-seize ! Et cette flotte, bien munie et bien armée, était commandée par les Duquesne, les Tourville, les Château-Renaud ; et cette flotte, improvisée, remportait des avantages sur la flotte hollandaise.

Il faut savoir gré à Colbert des tentatives opiniâtres qu'il a faites pour créer des colonies et organiser sur de nouvelles bases les *Compagnies des Indes orientales et occidentales*. Il y apporta les soins et la conscience qu'il mettait à tout. Malheureusement ces *compagnies* avaient pour rivales les compagnies hollandaises, qui bénéficiaient de l'expérience du passé et de la considération du temps ; elles ne purent supporter la concurrence.

On ne saurait faire un mérite à Colbert d'avoir encouragé les littérateurs et les savants ; il ne fit en cela que suivre l'exemple de ses prédécesseurs : Riche-

lieu, Mazarin et Fouquet. Des raisons politiques le guidaient plus que l'amour des lettres. On a remarqué que La Fontaine n'a jamais figuré sur les listes des pensions dressées par lui. Il vaut mieux lui rendre justice à propos de la création des Académies des Inscriptions et Belles-lettres, des Sciences, de Peinture et de Sculpture.

Les admirateurs quand même des fastueuses constructions du règne de Louis XIV ne peuvent manquer d'applaudir aux folles largesses avec les-



Le surintendant Fouquet.

quelles il y a pourvu en qualité de surintendant des bâtimens. Paris devint par ses soins la plus belle capitale du monde.

Les dernières années de Colbert ont été éprouvées par la maladie et aussi par le chagrin que lui causait la rivalité de Louvois, qui lui disputait la faveur du roi. Pourquoi faut-il, hélas! qu'il y ait eu dans le cœur de ce grand ministre les faiblesses d'un courtisan?

Un reproche injuste de Louis XIV adressé à Colbert aurait, croit-on, abrégé l'existence de cet homme de génie. Le roi, trompé par les faux calculs de Louvois, oubliant que les travaux démesurés de Versailles avaient été ordonnés par lui-même, reprocha durement à Colbert les dépenses *effroyables* de ce somptueux palais où l'on ne voyait rien d'acheté. Blessé de l'ingratitude

du maître qu'il avait servi avec fidélité et dévouement, le ministre s'alita pour ne plus se relever.

Quand Louis XIV le sut à toute extrémité, il fut pris de remords et lui écrivit « de prendre soin de lui et de se rétablir ». Colbert, repoussant la lettre royale, dit avec amertume : « Je ne veux plus entendre parler du roi ; qu'au moins il m' laisse mourir tranquille ! C'est au Roi des rois que j'ai maintenant à répondre. Si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour cet homme-là, je serais sauvé dix fois, et maintenant je ne sais ce que je vais devenir. »

Il mourut de la pierre, le 6 septembre 1683, à l'âge de soixante-quatre ans, assisté par Bourdaloue.

Le peuple ne fut pas moins ingrat envers lui que le roi et paya par une haine implacable les bienfaits dont il n'avait cessé de l'accabler. Cette haine fut portée à ce point que, pour éviter une manifestation scandaleuse, on fut obligé de l'enterrer nuitamment.

C'est le cas de remarquer que tous les grands ministres qui ont travaillé au bien et à la gloire de la France ont eu le même sort. Sully, Richelieu, Mazarin, Colbert, et après lui Turgot, ont été également impopulaires.

Et pourtant quel homme appelé au gouvernement de l'État a eu plus que Colbert l'amour du bien public, un plus vif désir de soulager les misères du peuple ? Quel ministre joignit à une plus grande probité un plus grand génie, employé tout entier à la prospérité et à la gloire de la France ?

CONDÉ

Celui à qui ses contemporains ont décerné le nom de *Grand Condé*, que la postérité lui conserve, a bien mérité cet hommage glorieux : il fut le plus grand homme de guerre du dix-septième siècle, et c'est à ce titre qu'il compte au premier rang de nos hommes illustres ; mais c'est à ce titre seulement. Sa vie n'a pas été exempte de reproches et son caractère a manqué de grandeur. En racontant son histoire, nous n'imiterons pas la plupart des biographes qui se font les avocats complaisants de leurs clients, dont ils ne représentent, dans leur plaidoyer flatteur, que les bons côtés. Ne peut-on, en admirant le héros, s'intéresser à l'homme, quelles que soient ses faiblesses et ses imperfections ?

Louis II de Bourbon, prince de Condé, né à Paris, le 8 septembre 1621, appartenait à la famille royale. Il descendait de Louis de Bourbon, premier du nom, prince de Condé, cinquième et dernier fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, et frère cadet d'Antoine de Bourbon, père de Henri IV.

Louis de Condé porta le nom de duc d'Enghien jusqu'à la mort de son père. Élevé dans une école où l'on préparait les jeunes gentilshommes à la carrière militaire, il y reçut une instruction solide et brillante et s'y fit remarquer dans l'étude des fortifications. Il fit ses débuts dans l'armée à dix-neuf ans, au siège d'Arras, où il se distingua. A vingt ans, pour obéir aux ordres de son père dont la servilité servait l'avarice, il épousa une nièce du cardinal de Richelieu, Claire-Clémence de Maillé-Brézé, qu'il n'aimait pas. La même année, il alla assister au siège de la ville d'Aire.

D'une laideur originale, qui prenait le caractère d'une beauté exceptionnelle sous l'influence de la passion, d'Enghien était, comme Du Guesclin, né pour les plus grands commandements. Nommé général à vingt-deux ans, il révéla soudain son génie militaire à la bataille de Rocroi.

Le cardinal de Richelieu et Louis XIII venaient de mourir. L'armée espagnole, comptant sur l'affaiblissement du gouvernement sous une

régence, reprenait courage, s'avancait en Champagne, et assiégeait Rocroi. Le commandement de l'armée française avait été confié au duc d'Enghien, qui, contre l'opinion des vieux officiers expérimentés qu'on lui avait adjoints pour le guider, fut d'avis de livrer bataille. Laissons ici parler Bossuet, qui d'une voix éloquente a raconté la bataille de Rocroi avec plus de fidélité qu'aucun historien :

« A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le jeune prince reposa le dernier, mais il ne reposa jamais plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et de la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants, trois fois il fut repoussé par ce vaillant comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme généreuse est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain que, à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés: le prince l'a prévenu. Ces bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie; on ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne peut voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. »

La prise de Thionville fut la conséquence de Rocroi. Le duc d'Enghien prouva qu'il était aussi habile à conduire un siège qu'à gagner une bataille.

La nouvelle de la victoire de Rocroi exalta l'enthousiasme de la France entière. A Paris, l'enivrement fut à son comble quand on vit, suspendus dans l'église Notre-Dame, les deux cents drapeaux pris à l'ennemi.

L'Allemagne allait offrir un champ plus vaste à l'activité et aux talents de Condé. Réuni à Turenne, il marcha contre le célèbre général Mercy

qui venait de prendre Fribourg et occupait une situation pour ainsi dire inexpugnable. La troupe française, lancée à l'escalade d'un mamelon qu'occupait le camp bavarois, est arrêtée par une ligne de redoutes. Le duc d'Enghien saute à bas de son cheval et, à la tête de la réserve, enlève, sous



Condé à la bataille de Fribourg.

le feu le plus meurtrier, les derniers retranchements. C'est à ce fait que se rapporte la légende populaire qui suppose que ce héros aurait jeté son bâton de commandement dans les rangs ennemis en invitant ses soldats à aller l'y reprendre. La vérité c'est que le duc d'Enghien se jeta lui-même dans la mêlée et que ses hommes l'y suivirent.

Après cette sanglante bataille de Fribourg, d'Enghien s'étendit par tout le Palatinat et il put écrire dans la relation de sa campagne : « Le Rhin

est retourné à ses anciens maîtres qui, depuis la seconde race de nos rois, l'avaient perdu par leurs dissensions et leurs guerres civiles. »

L'année suivante, malgré l'abandon du général suédois qu'avait indisposé son caractère violent et impétueux, le duc d'Enghien voulut, dans sa fougue ordinaire, attaquer Merey aux environs de Nordlingen, en août 1645. Rien ne l'arrêta, ni la crainte de répandre le sang à flots, ni l'éventualité d'une défaite. Il dut encore cette fois payer de sa personne et fut blessé après avoir eu deux chevaux tués et deux autres blessés sous lui. Fatigué et malade, il rentra momentanément en France. La victoire fut payée si cher, que Mazarin, en l'annonçant à Anne d'Autriche, lui dit « : Madame, tant de gens sont morts, qu'il ne faut quasi pas que Votre Majesté se réjouisse. »

A la fin de 1646, Henri de Bourbon mourut, laissant à son fils le duc d'Enghien, avec son titre de prince de Condé qui le mettait à la tête des gouvernements de Bourgogne, de Berri et de la Bresse, une fortune d'un million de revenu, le centuple de ce qu'il avait à la mort de Henri IV.

Le nouveau prince de Condé, déjà enivré de sa propre gloire, se vit une puissance et son ambition s'en accrut. Les courtisans ne lui manquèrent pas. Sa cour de petits-maîtres forma une coterie plus redoutable que ne l'avait été la cabale des *Importants*.

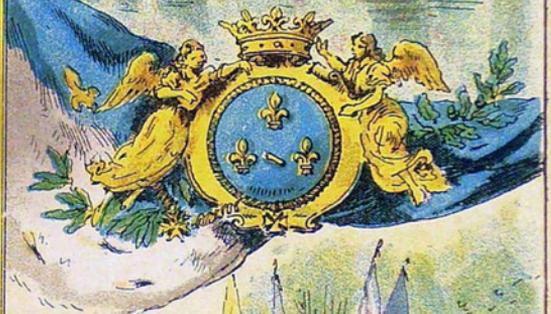
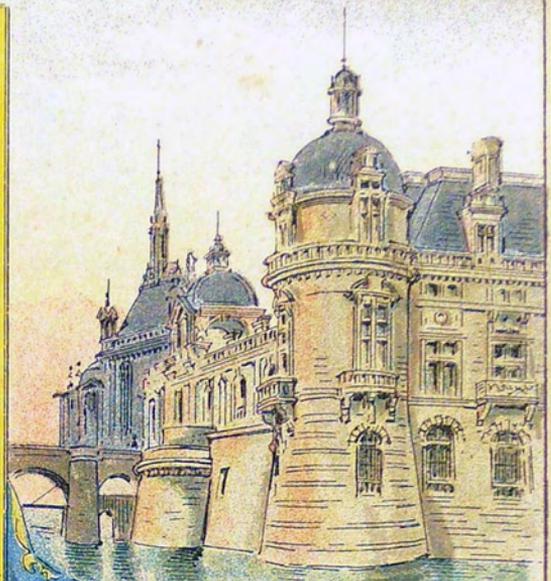
Remis des fatigues de Nordlingen, Condé mena son corps d'armée en Flandre, s'empara de toute la vallée de la Lys et reprit Dunkerque aux Espagnols. Mazarin, pour des motifs tout politiques, l'envoya en Catalogne commander une armée mal organisée qui ne le connaissait pas et qui n'était pas connue de lui. Il n'obtint aucun avantage et assiégea Lérida sans succès.

Rappelé en Flandre, il ne tarda pas à reprendre sa revanche et remporta sur l'archiduc Léopold, avec une armée bien inférieure en nombre, la victoire de Lens, le 20 août 1648. Dans une panique d'une partie de ses troupes, il faillit tomber aux mains de l'ennemi. Il courut aux fuyards en leur criant : « Amis, ayez bon courage ! Souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg et de Nordlingen ! » Aussitôt les courages se raffermirent, la victoire fut éclatante. Elle mit fin à la guerre de Trente Ans et amena la conclusion du traité de Westphalie, proclamé le plus grand monument de la diplomatie.

Parvenu à l'apogée de sa gloire, Condé sembla prendre à tâche de faire oublier ses grandes actions. Dans les combats, il voyait bien juste et son coup d'œil était au service de son génie ; mais, en dehors des choses de la guerre, il n'a jamais pu se proposer un noble but. Son ambition se bornait à la satisfaction de ses intérêts particuliers et de sa gloire personnelle.

Pendant les troubles de la Fronde, il se jeta dans l'un et l'autre des partis. Il se prononça d'abord en faveur de la Cour, en disant que lui, membre de la famille royale, il ne pouvait jouer le rôle du *Balafré*, comme au temps de la

CHANTILLY



BATAILLE DE ROCROI.

LE GRAND CONDÉ
(LOUIS DE BOURBON, DUC D'ENGHEN)

1621 - 1686

Ligue. Avec huit mille hommes de troupes, il fit la guerre à cent mille bourgeois de Paris; mais il voulut faire payer cher ses services et prétendit gouverner les gouvernants.

Condé n'était pas aussi habile en politique et en intrigues de cour qu'en tactique militaire. « Il savait mieux, dit la duchesse de Nemours, gagner des batailles que des cœurs. » Hautain et méprisant envers les bourgeois et les magistrats qui faisaient la force de la Fronde, audacieux et insolent envers la Cour, il s'aliéna les deux partis qui avaient recherché son appui. Mazarin le fit arrêter au Palais-Royal, en plein conseil, ainsi que le prince de Conti son frère, et le duc de Longueville son beau-frère. On les conduisit à Vincennes, puis à Marcoussis et enfin au Havre, pour dépister leurs affidés qui tenteraient de les délivrer. Ils furent retenus captifs plus d'un an.

A peine Condé fut-il rendu à la liberté, qu'il fit pressentir dans ses accès de colère que sa vengeance ne se ferait pas attendre. Il revint au milieu des fêtes et des réjouissances dans cette ville de Paris qui naguère avait allumé des feux de joie pour se réjouir de son arrestation. Ces fêtes, et l'exil de Mazarin, ne changèrent pas les dispositions de son esprit. Son humeur n'en fut que plus violente et plus acariâtre, il resta mécontent de tout et de tout le monde.

S'irritant lui-même dans l'isolement qu'il s'était fait, il résolut de recourir aux armes pour satisfaire sa vengeance et surtout pour conquérir le pouvoir. Il entra dans la voie funeste où il devait se perdre en faisant honteusement alliance avec les Espagnols. Dès lors Condé ne fut plus seulement un révolté contre l'État, ce fut un traître à son pays!

Une armée royale fut placée sous le commandement de Turenne, qui, égaré un instant, n'avait pas tardé à reconnaître sa faute et allait la réparer.

Condé eut l'avantage dans une première affaire contre un corps de l'armée royale, mais Turenne se releva vite de cet échec. Les deux armées marchèrent sur Paris, qui leur ferma ses portes. Elles se trouvèrent en présence au faubourg Saint-Antoine, où la bataille fut terrible et sanglante; ni l'une ni l'autre ne triompha. Cependant l'armée de Condé entra dans la ville par la porte qu'avait fait ouvrir Mademoiselle de Montpensier.

Condé, dont la gloire s'était ternie et dont la popularité était perdue depuis longtemps, ne resta à Paris que peu de temps. Il se rendit en Flandre pour se jeter dans les bras des Espagnols. Turenne l'y poursuivit, remporta sur lui une victoire éclatante à Arras, et le battit complètement à la bataille des Dunes. Les triomphes de Condé finirent le jour où il ne combattit plus pour sa patrie, à la tête d'une armée française.

La paix des Pyrénées, conclue en 1660, lui permit de rentrer en France et de reparaitre à la Cour, mais c'est à l'intervention de l'étranger qu'il dut

cette faveur. Mazarin n'y consentit que lorsque le cabinet de Madrid l'eut menacé d'établir le prince de Condé aux Pays-Bas, dans un État aux portes de la France. Entre deux dangers, Mazarin choisit le moindre et Condé trouva grâce devant le roi, à qui le cardinal le présenta lui-même. Le transfuge fit sa soumission complète et mit un genou en terre devant le roi et sa mère, en déclarant que, *entré en prison le plus innocent des hommes, il en était sorti le plus criminel et qu'il voudrait pouvoir racheter de son sang tout ce qu'il avait commis d'iniquités dedans et hors du royaume*. Le jeune roi le releva en disant : « Mon cousin, après les grands services que vous avez rendus à ma couronne, je n'ai garde de me souvenir d'un mal qui n'a causé de dommage qu'à vous-même. »

Cependant Condé n'obtint de commandement que grâce à un mouvement de jalousie de Louvois contre Turenne, qui le fit envoyer à l'armée chargée de faire la conquête de la Franche-Comté. Là, le héros répara glorieusement ses torts en marchant contre cette même armée espagnole qu'il avait commandée naguère. Il assiégea Dôle, Besançon, les força à capituler et, en moins de trois semaines, soumit toute la province.

En 1672 Condé s'illustra de nouveau en Hollande, ne comptant pour rien ni la vie des autres ni la sienne. Il retrouva alors mainte occasion de prouver qu'il n'avait rien perdu de ses éminentes qualités militaires. Au passage du Rhin, il eut le poignet fracassé par une balle. C'est la seule blessure vraiment grave qu'il reçut dans toutes ses campagnes et ses aventures.

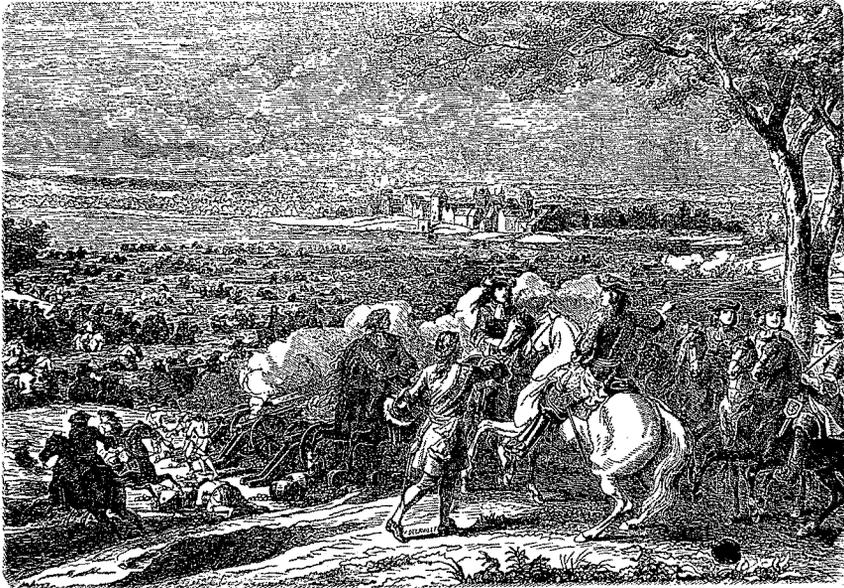
En 1674, Condé et Turenne refoulèrent les invasions qui menaçaient le Nord et l'Est. Condé arrêta 90 000 Espagnols et Hollandais, qu'il empêcha d'envahir la Champagne. Il avait établi ses retranchements près de Charleroi, où l'ennemi n'aurait pas osé l'attaquer; mais ce vieux guerrier, toujours aussi impétueux, aussi fougueux que dans sa jeunesse, ne savait pas rester longtemps sur la défensive. Bien que perclus de goutte, il alla au prince d'Orange qui battait en retraite et assaillit son arrière-garde à Senef en 1674. La victoire, bravement et cruellement disputée, coûta beaucoup de sang français.

A la mort de Turenne, Condé était le seul qu'on pût appeler pour le remplacer et rendre aux soldats la confiance qu'avait ébranlée la mort de leur grand général. Il fit lever les sièges de Saverne et de Haguenau, entrepris par les Impériaux, et força Montécuculli de repasser le Rhin. Ce fut son dernier triomphe.

Vieilli avant l'âge, usé par les travaux et les fatigues de la guerre, Condé se retira dans son beau château de Chantilly, dont il fit une résidence vraiment princière. Il l'embellit avec autant d'art que de magnificence et y tint une cour où brillèrent, au milieu des grands seigneurs et des grandes

dames, des gens de lettres, poètes et philosophes, qu'il savait entretenir. Ce prince avait l'amour des lettres; il y apportait un goût pur que n'avait pas altéré le précieux de l'hôtel de Rambouillet, qu'il avait fréquenté dans sa jeunesse. Il professait la plus grande admiration pour Corneille, ce qui ne l'empêchait pas d'apprécier le génie de Racine. Il protégea ce grand tragique dans les cabales dirigées contre lui et le soutint de son appui. Il fut également le protecteur de Boileau et de Molière.

Lorsque Condé s'éteignit à Fontainebleau, le 11 décembre 1686, âgé de soixante-cinq ans, il y avait déjà de longs mois que son corps survivait



Passage du Rhin.

à son intelligence, il ne faisait plus que végéter. La lame avait usé le fourreau. « Né plus agile que robuste, dit Voltaire, il éprouva la caducité avant le temps et, son esprit s'affaiblissant avec son corps, il ne resta rien du grand Condé les deux dernières années de sa vie. » Il avait depuis longtemps cherché à racheter les péchés politiques et autres de sa jeunesse en tournant à la dévotion. Quand on le pria d'écrire ses Mémoires, il répondait : « Tout ce que j'ai fait n'est bon qu'à être oublié. » Ce *tout* est plus humble que sincère.

Condé mourut non en héros, mais en courtisan. Pour complaire à Louis XIV, il se prêta au mariage de son petit-fils, le duc de Bourbon, avec une fille du roi et de Mme de Montespan. Cette jeune personne ayant été

atteinte de la petite vérole, Condé, très malade déjà, vint en toute hâte à la Cour pour témoigner de son zèle. Il en mourut. « C'était bien, dit Henri Martin, être courtisan jusqu'à la mort. »

Comme on l'a vu, le caractère emporté, violent, l'humeur inégale de ce prince en faisaient une personnalité qui n'attirait pas la sympathie autour de lui. Ses amis, ses serviteurs, lui ont reproché son ingratitude, son avarice, ses emportements à la moindre contradiction. Il fut d'une dureté révoltante envers sa femme, l'infortunée Clémence de Maillé-Brézé; il la rendit très malheureuse et la séquestra.

On a justement reproché à Condé de n'avoir jamais reculé devant les mesures les plus meurtrières pour renverser un obstacle ou pour obtenir plus promptement la victoire. Louis XIV ne put lui pardonner le carnage de Senef. Ce qu'il faut reconnaître, c'est qu'il n'était pas plus avare de son propre sang que de celui de ses soldats.

Ce qui surtout contribue à l'admiration dont le prince de Condé a été l'objet, c'est l'honneur d'avoir inspiré une oraison funèbre à Bossuet et à Bourdaloue. Ces deux panégyriques ont tenu une place importante dans l'éducation littéraire et historique des générations qui se sont succédé jusqu'à notre temps. Quoi qu'il en soit, toutes les taches, toutes les imperfections qui ont terni la renommée de ce héros disparaissent dans le lointain. Condé reste et restera toujours LE GRAND CONDÉ.

VAUBAN

La commune de Saint-Léger de Fougeret, en Morvan bourguignon, conserve, avec le respect dû à un monument historique, une chaumière composée d'une salle basse, d'une grange et d'une écurie. C'est là qu'est né, le 14 mai 1653, Sébastien Le Prestre, qui a illustré le nom de Vauban, petite seigneurie de la paroisse de Bazoches dans le Morvan nivernais, que ses ancêtres avaient possédée pendant plus de deux siècles. La famille Le Prestre, tombée dans la misère, s'était vue contrainte, toute noble qu'elle était, à vivre de la vie des paysans. L'enfance de Vauban s'écoula dans cette humble condition.

A la mort de ses parents, la chétive maison fut vendue pour payer leurs dettes et l'enfant se trouva sans asile. Le curé de Saint-Léger recueillit l'orphelin, alors âgé de dix ans, et commença son instruction. Le jeune Sébastien se rendit utile au presbytère en soignant le cheval, en aidant la servante à cultiver le jardinet. Il passait à courir les champs, en compagnie des petits paysans de son âge, les loisirs que lui laissaient ses leçons et ses occupations.

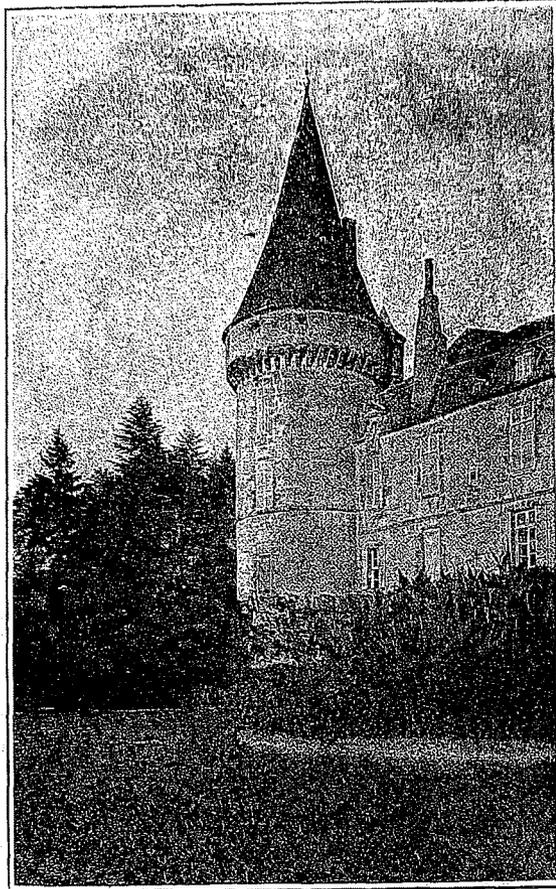
Cette vie rustique fortifia son corps et l'endurecit aux rigueurs des saisons ; ce milieu misérable lui apprit à souffrir. C'est le souvenir des misères qu'il avait vues de si près qui inspira à Vauban cet amour du bien, cette intelligente charité qui lui ont donné autant de lustre que ses talents militaires et son génie d'ingénieur.

Dans cet état de pauvreté, la carrière de notre paysan noble était tout indiquée.

En 1651, il s'engagea dans une compagnie que commandait un gentilhomme de sa paroisse à l'armée frondeuse de Condé, alors en Flandre. Le jeune volontaire possédait plus d'instruction que la plupart des gentilhommes de son âge. Il avait étudié l'arpentage, les fortifications ; il avait acquis « une bonne teinture des mathématiques », il dessinait assez bien. Ses connaissances, qu'il augmentait sans cesse par l'étude, et sa vive intelligence le firent vite

sortir du rang et il fut d'abord employé aux fortifications de Clermont-en-Argonne.

Une action d'éclat le signala glorieusement au siège de Sainte-Menehould et



Château de Bazoches. Tour de Vauban.

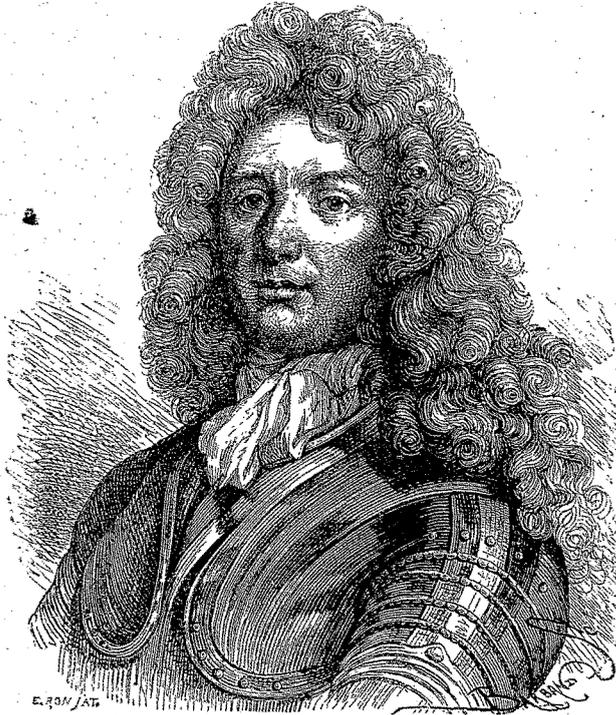
lui valut, au régiment de Condé, le grade d'enseigne, qu'il fut obligé de refuser faute d'argent pour payer son équipement.

Quelque temps après, son intrépidité le fit tomber aux mains d'une troupe de l'armée royale. Ce malheur lui fut bon à quelque chose. Mazarin, qui traitait ses ennemis mieux encore que ses amis quand il y trouvait son intérêt, se fit présenter le jeune prisonnier dont la conduite héroïque lui avait été signalée. Il l'endoctrina si bien qu'il lui fit abandonner le parti de la Fronde et l'attacha au chevalier de Cherville, contrôleur général des fortifications.

Presque immédiatement Vauban alla aider à reprendre, pour le compte du roi, cette même ville de Sainte-Menchould qu'il avait contribué à lui faire perdre.

Sous les ordres de Cherville, Vauban assista aux sièges de Stenay et de Clermont-en-Argonne, où il révéla les brillantes et solides qualités d'ingénieur et de soldat qu'il a portées si haut dans la suite. C'est à cette occasion qu'il reçut, en mai 1655, à l'âge de vingt-deux ans, le brevet d'ingénieur du roi.

De 1655 à 1659 Vauban se distingua particulièrement aux sièges de Lan-



Vauban.

dreies, de Condé, de Valenciennes, de Gravelines, d'Ypres, dont il dirigea les attaques avec tant de succès, que le maréchal de la Ferté lui fit don d'une compagnie dans son régiment.

À la conclusion de la paix, Vauban obtint un congé qu'il alla passer dans son pays natal, où, après une absence de huit années, il reçut de la part de sa noble famille un accueil enthousiaste qui contrastait avec l'abandon dans lequel il avait été laissé à la mort de ses parents. On s'occupa même de marier l'ingénieur du roi avec une de ses cousines, Jeanne d'Aunay d'Épiry, qu'il épousa en grande pompe au château paternel.

Rappelé à Nancy, Vauban y fut informé que le roi lui donnait, à titre gratuit, une compagnie avec une belle gratification. Cette bonne fortune fut suivie d'un malheureux incident qui lui laissa au cœur une amertume qu'il garda le reste de sa vie.

Vauban avait été chargé de terminer les travaux de fortification de la place de Brisach, qui languissaient depuis longtemps. Le gouverneur de la province, Charles Colbert, cousin du ministre de ce nom, de complicité avec l'entrepreneur, faisait payer des travaux inexécutés et n'employait que des matériaux défectueux. Ces fraudes étaient facilitées par les absences fréquentes de Vauban, envoyé en mission en Hollande et en Allemagne. Quand elles furent dévoilées, le gouverneur accusa l'ingénieur pour essayer de se justifier, et le ministre Colbert, trompé par son indigne parent, conçut un instant des doutes sur la probité de Vauban. Éclairé enfin, à la suite d'une longue et difficile enquête, il rendit justice à qui de droit, mais Vauban ne put jamais pardonner à Colbert d'avoir suspecté son intégrité. ▲

Louvois, à son tour, lui fit plus tard le même outrage, et, comme son prédécesseur, il dut avouer avoir été dupe de la calomnie.

Vauban a pu être un excellent chef d'armée, mais sa célébrité, ou mieux sa gloire, est consacrée par ses travaux d'ingénieur militaire. C'est lui qui a, pour ainsi dire, créé la science des fortifications; c'est lui qui a le mieux entendu la défense et l'attaque des places fortes. Il y avait deux dictons dans l'armée pour célébrer ses capacités d'ingénieur et de militaire : *Ville assiégée par Vauban, ville prise; ville fortifiée par Vauban, ville imprenable.*

La place de Lille, construite sur des plans tout à fait neufs, inaugura le système de défense qui fut longtemps un objet d'admiration universelle et qui amena la transformation des anciennes places fortes d'après les nouveaux plans.

Il est peu d'officiers qui aient servi plus longtemps sans prendre de repos et qui aient employé plus efficacement ce temps au profit des armées. Aucun n'a plus payé de sa personne dans les combats, aucun n'a fait faire plus de progrès à l'art militaire. On a justement remarqué qu'il est resté plus des trois quarts de sa vie sous le harnais et le plus souvent dans les tranchées. Rien n'abattait son courage, rien n'affaiblissait son ardeur; il était inaccessible à la fatigue et les difficultés ne laissaient jamais sa patience. On le voyait coup sur coup, du côté des Alpes, à Grenoble, à Gap, à Embrun, à Sisteron; au nord et à l'ouest, parcourant en toutes saisons la France dans tous les sens.

Pour se faire une idée de sa prodigieuse activité, il suffit d'embrasser d'un coup d'œil les travaux auxquels il a pris part pendant plus de quarante ans. Il a assisté, avec un rôle plus ou moins prépondérant, à plus de trente sièges en règle, c'est-à-dire qui ont entraîné l'ouverture de la tranchée, et à un nombre



BELFORT

SIEGE DE GRAVELINES

SÉBASTIEN LE PRESTRE DE VAUBAN

1633 - 1707

plus considérable de sièges moins importants ; il s'est trouvé à cent quarante-trois engagements, il a construit ou transformé cent cinquante places fortes, et entre autres Belfort, qui ferme aujourd'hui la porte militaire des Vosges.

Il n'est pas nécessaire d'être du métier pour s'imaginer l'importance des études préliminaires que comportent de tels travaux et quel temps il fallut y consacrer. Aussi peut-on croire que c'est cette constante dépense de forces physiques, cette tension d'esprit, cet accaparement de tout son être par l'œuvre colossale que son patriotisme lui avait fait entreprendre, qui ont ébranlé sa rustique constitution et altéré sa santé. En 1690, il fut obligé d'aller se reposer dans son pays natal, où il avait racheté et fait reconstruire le château de Bazoches, ancienne résidence de ses ancêtres.

C'est là que Vauban comptait achever les années qui lui restaient à vivre. Il rêvait une vieillesse douce, paisible et calme, dans ce pays aimé où il avait passé une enfance plus heureuse encore que modeste. Ce rêve ne devait pas se réaliser. La guerre éclata de nouveau et la victoire attendait Vauban.

Il assiste au siège de Mons en 1691, se couvre de gloire au siège de Namur en 1692, conduit le siège de Charleroi en 1695 et est nommé lieutenant général. Il défend Brest contre une flotte anglaise dont il a raison, en 1694, et s'empare d'Ath en 1697. Pendant treize années encore il reste à l'armée, pour la plus grande gloire de nos armes.

En 1703, Vauban était à Lille, quand une lettre du roi l'informa qu'il venait de le nommer maréchal de France. Vauban reçut cette haute dignité, qui n'avait jamais été accordée à un ingénieur, avec la plus rare modestie. Sa renommée en recevait néanmoins un plus grand éclat et les ovations lui arrivèrent de toutes parts. Il y répondit avec une réserve et une simplicité touchantes et, quand les envoyés de sa province vinrent le féliciter, il ne dit pas un mot de lui, mais les entretint tout le temps des questions locales qui les intéressaient.

Vauban, âgé de soixante-douze ans, affaibli de corps et fatigué d'esprit, se trouvait à bout de forces ; sa vue baissait, son oreille devenait dure, bien qu'il eût encore, comme il l'écrivait lui-même, *la tête bonne*. Il prit néanmoins part au siège de Brisach et à la défense des places du nord menacées par l'armée de Marlborough. Enfin, en 1706, son état de santé le contraignit à la retraite et il vint habiter son hôtel à Paris.

Vauban pouvait bien affirmer que sa tête était toujours bonne, car, s'il ne pouvait plus faire ses tournées d'inspection sans en revenir avec des accès de fièvre, s'il ne pouvait plus chevaucher par toutes les routes de France et promener sa valeur sur les champs de bataille, il pouvait toujours penser et sentir, consacrer le reste de ses jours à l'étude des grandes questions humanitaires et sociales.

La grandeur de l'ingénieur du roi, du maréchal de France, ne résidait pas seulement dans son génie et sa gloire militaires, Vauban était aussi un homme de bien : il était possédé par un amour profond de l'humanité qu'on ne rencontre jamais chez les héros guerriers. Il professait le respect de la vie humaine et, en obéissant aux nécessités de la guerre, il a toujours épargné le sang de ses soldats. Il s'opposait aux attaques de vive force des places qui pouvaient être enlevées avec moins de périls et il a, dans ces circonstances, bravé plus d'une fois la disgrâce de Louis XIV et le mécontentement de Louvois. Il ne craignait pas de dire au roi : « La précipitation ne hâte point la prise des places, elle la recule souvent et ensanglante toujours la victoire. Il vaut mieux brûler plus de poudre et verser moins de sang.... J'aime mieux conserver cent soldats à Votre Majesté que d'en tuer trois mille aux ennemis.... Vous gagnerez un jour, mais vous perdrez mille hommes; ne le faites pas.... Vous prendrez le fort, mais vous perdrez tel homme qui vaut mieux que le fort; n'attaquez pas. »

Sa pitié s'étendait aux ennemis et la plus belle victoire pour lui était celle où il y avait eu le moins de sang répandu de part et d'autre.

Cette sollicitude qui le portait à ménager ses soldats ne l'empêchait pas de s'exposer lui-même. Sa bonté de cœur, l'élévation de son esprit qui le portaient au bien, en faisant l'ami des infortunés, le soutien des faibles et des opprimés.

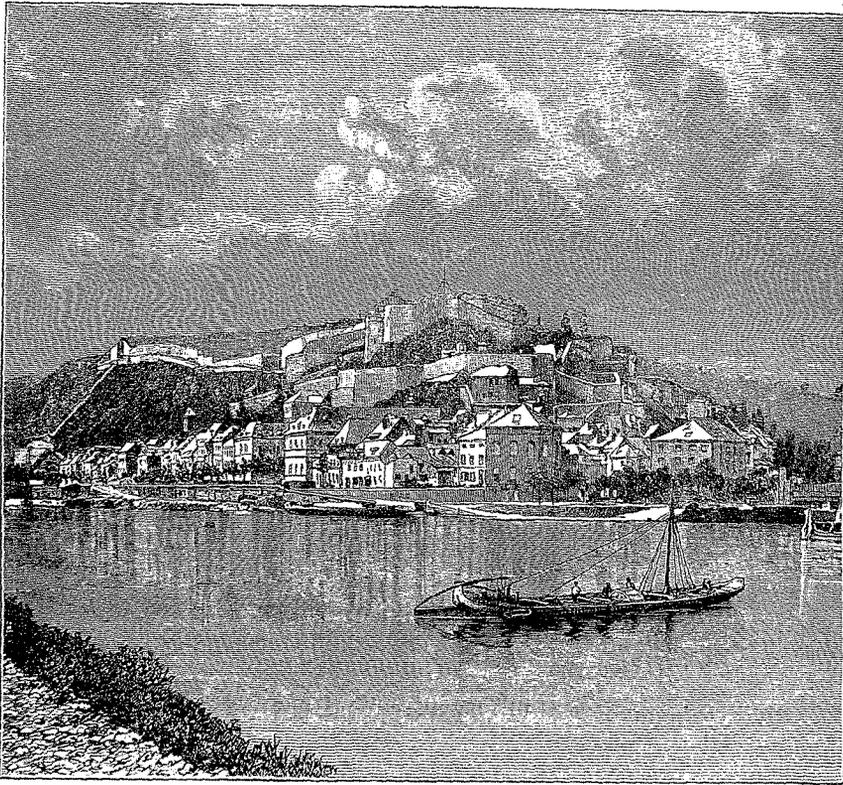
A la révocation de l'édit de Nantes, il adressa à Louvois un *Mémoire* dans lequel il prenait éloquemment la défense des protestants. Louvois lui renvoya le mémoire avec une lettre de menaces. Vauban ne s'en tint pas là : il recopia son mémoire et le fit remettre à Mme de Maintenon, qui ne dut pas en tenir compte.

Auparavant, lors de son séjour à Brest, il avait cherché à soulager les malheureux condamnés aux galères pour crime de religion en intercédant en leur faveur, la seule chose qui fût en son pouvoir.

Au milieu du siècle de gloire et de misère qu'on a appelé le siècle de Louis XIV, parmi les illustrations de la guerre, des lettres et des arts, la grande et belle figure de Vauban resplendit de tout l'éclat de ses vertus : elles ressortent plus éclatantes à cette époque d'égoïsme et d'individualisme.

Sous la domination de la souveraineté absolue qu'une haute aristocratie soutenait et servait, Vauban seul comptait le peuple pour quelque chose. Dans son amour des humbles, dans sa sollicitude pour les malheureux, il n'avait jamais cessé de s'apitoyer sur le sort du peuple; il avait incessamment cherché les moyens de soulager les maux qui affligeaient ceux que leur condition condamnait à un labeur ne payant pas leur peine et qui les laissait affamés.

Ayant toute sa vie parcouru la France, il avait frayé avec les populations de toutes les provinces et avait pu constater que la misère n'avait jamais été plus grande. Une des causes de cette misère l'avait surtout frappé : c'était l'inégalité des charges publiques, qui pesaient exclusivement sur le peuple, c'est-à-dire sur ceux qui étaient le moins en état de les supporter. Les gens qui appartenaient à la noblesse, les gens d'épée, les membres du clergé, étaient exempts d'impôts. C'est là que Vauban voulut d'abord appeler les réformes.



Vue de la citadelle de Namur.

Dès 1690 il avait exposé un plan de réforme de l'impôt, en se contentant de conseiller l'établissement d'une redevance sur le clergé, sur les officiers civils et militaires. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce premier projet, c'est le principe admis que tous les sujets, à quelque condition qu'ils appartiennent, doivent, dans une certaine proportion, contribuer aux charges de l'État.

Plus tard, vers la fin de ses jours, Vauban rédigea son fameux livre *la Dîme royale*, dans lequel il expose ses vues, ses principes sur les contri-

butions dues à l'État par tous les citoyens, sur leur répartition et leur prélèvement. La pensée dominante de son système, c'est la création d'un impôt unique, diversement appliqué, mais supporté par tous, sans distinction de classes, dans la proportion des ressources de chacun. Ce système est loin d'être sans défauts.

Comment Vauban aurait-il pu résoudre, il y a deux siècles, un problème dont la solution est encore aujourd'hui vainement recherchée?

Ce qui est admirable dans le livre de Vauban et qui lui mérite autant de gloire que son génie militaire, c'est d'avoir le premier proclamé la nécessité de répartir les charges publiques équitablement sur tous les citoyens sans aucune exception. C'était une révolution.

A partir de la publication, d'ailleurs fort restreinte, de *la Dîme royale*, Louis XIV ne vit plus dans cet homme illustre qu'un insensé et un criminel. La postérité a bien vengé Vauban des mépris du grand roi.

Vauban mourut le 30 mars 1707, âgé de soixante-quatorze ans, presque dans l'oubli. Il fut inhumé dans l'église de Bazoches, sans aucun appareil.

Ce fut l'homme le plus honnête et le plus vertueux de son siècle. C'est pour ce grand citoyen que Saint-Simon a inventé le nom de *patriote*, qui a fait fortune depuis et que nul n'a jamais mieux mérité.

JEAN BART

Les corsaires, qu'on peut, à la rigueur, considérer comme des pirates patentés, formaient sous Louis XIV une marine libre, quelque peu indisciplinée, qui a rendu dans les guerres contre les Anglais et les Hollandais de plus grands services que la marine régulière ou marine royale. Le plus grand, le plus noble, le plus audacieux, le plus populaire de ces héros de la mer, c'est sans conteste Jean Bart. Aucun autre n'a plus travaillé à la gloire et à la prospérité de la France dans le siècle de Louis XIV; aucun autre n'a plus contribué à faire tolérer ce mode barbare de guerre maritime, que la civilisation moderne condamne universellement aujourd'hui, car il a accompli son œuvre pour obéir au sentiment patriotique et pour coopérer à la défense de son pays.

Jean Bart naquit le 21 octobre 1650, à Dunkerque, la ville qui, avec Saint-Malo et Cherbourg, a mis en honneur avec le plus d'audace et le plus de bonheur la *guerre de course*.

Les capitaines de bâtiments *armés en course*, à qui l'on donnait le nom de *corsaires*, ne pouvaient être assimilés aux *pirates*, puisqu'ils recevaient du gouvernement une *commission* ou *lettre de marque* qui les autorisait à s'emparer de tous les bâtiments appartenant aux nations en guerre avec la France et leur donnant les droits et les privilèges les plus étendus, entre autres le droit d'avoir plusieurs pavillons, afin de déguiser leur nationalité jusqu'au moment où, tirant le premier coup de canon, ils devaient arborer le drapeau français.

Les corsaires armaient leurs bâtiments à leurs frais et faisaient à leurs risques et périls la guerre en faveur de l'État. Les *prises* étaient vendues, au profit du propriétaire du navire armé en course, des fournisseurs des vivres et des munitions, du capitaine et de l'équipage, suivant une proportion déterminée, après le prélèvement des droits de l'État.

Jean Bart obéit de bonne heure à une vocation développée dans un milieu

favorable et inspirée par l'exemple donné dans sa famille : son père, Cornil Bart, avait fait la *course*.

A douze ans, il s'embarqua sur un petit bâtiment contrebandier dont le patron, rude marin, colère et brutal, l'endureit à la mer et à l'existence hasardeuse. Pendant quatre ans il suivit cet homme dans ses expéditions et ne le quitta qu'à la suite d'un acte de cruauté qu'il commit contre un de ses matelots. Il s'engagea comme simple matelot dans l'escadre hollandaise commandée par Ruyter et vit le feu pour la première fois aux combats fameux du mois d'août 1666, qui ont le plus contribué à la gloire du célèbre amiral.

Jean Bart était second à bord d'un brigantin du port de Flessingue, le *Canard doré*, quand, le 7 avril 1672, la France déclara la guerre à la Hollande. Il se hâta de revenir à Dunkerque, après avoir refusé le grade de lieutenant de brûlot. Là il trouva les armateurs armant leurs bâtiments en course et fut nommé capitaine du *Roi David*, galiote de 2 canons ayant 56 hommes d'équipage. Il appareilla à la fin de mars 1674, en même temps que son ami Keyser, qui commandait une autre galiote, l'*Alexandre*. Peu de jours après, ils rentrèrent à Dunkerque, traînant à la remorque un petit bâtiment hollandais qu'ils avaient enlevé dans la mer du Nord, sans résistance.

Le lendemain de ce début modeste, Bart repartait seul et du coup donnait sa mesure : le surlendemain, il revenait, remorquant un bâtiment marchand armé de 10 canons et chargé de vins d'Espagne.

Nous aurions fort à faire si nous devons suivre Jean Bart de prouesses en prouesses, de prises en prises, dans chacune de ses mémorables campagnes. Il nous suffira de les résumer, en nous arrêtant sur les faits qui honorent le plus notre héros.

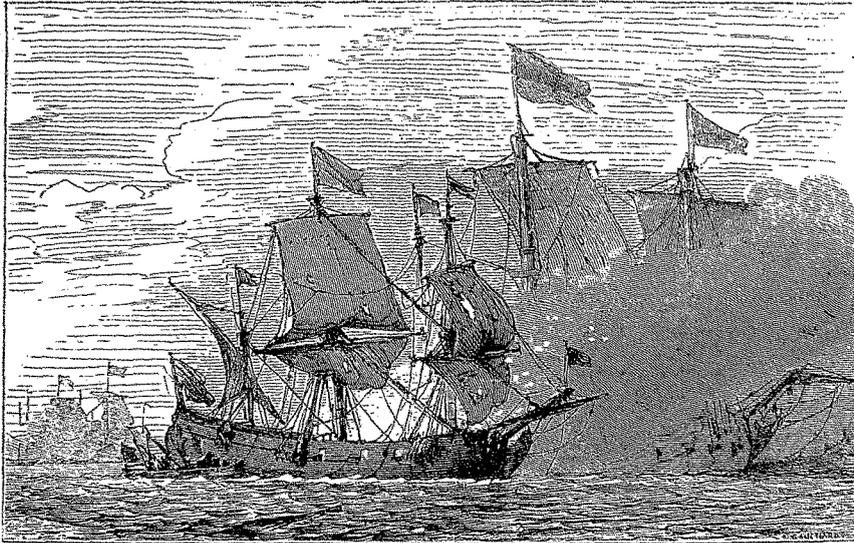
Dans sa première campagne de 1674, le jeune capitaine corsaire peut, avec une galiote de 2 canons et un faible équipage, prendre six bâtiments hollandais. Ce succès lui fait confier le commandement de la frégate la *Royale*, avec laquelle il fait sa seconde campagne de 1675. Il débute par trois succès considérables et, le 21 janvier, il rentre à Dunkerque au milieu des cris d'admiration, ramenant une frégate hollandaise de 10 canons, l'*Espérance*. Ce fut le cadeau de nocces qu'il offrit à Nicole Gontier, jeune Dunkerquoise âgée de seize ans, qu'il épousa le 15 février.

Jean Bart, alors âgé de vingt-cinq ans, « avait le corps bien fait, robuste, les traits bien formés, les yeux bleus, le teint éclatant, les cheveux blonds, la physionomie heureuse ».

Le nouveau marié se laissa prendre aux charmes d'un paisible bonheur : pendant six mois il resta près de sa jeune femme. C'est le 30 juillet 1675 qu'il reprit la mer sur la *Royale*.

Seul, ou de conserve avec ses amis Keyser et Jacobsen, capitaines du *Grand-Louis* et de la *Dauphine*, il prit, ou rançonna, vingt bâtiments et fit deux cent quatre-vingts prisonniers, qui reprirent le chemin de la Hollande sur quatre des bateaux capturés.

Cette campagne avait été aussi fructueuse pour les armateurs que glorieuse pour Jean Bart. On mit alors à son service une bonne frégate de 24 canons et de cent cinquante hommes d'équipage, nommée la *Palme*, avec laquelle il commanda une petite escadre de quatre frégates qui, à chaque sortie, ramenait à Dunkerque des navires chargés des marchandises les plus



Brûlot français du dix-huitième siècle.

diverses : chevaux, ballots de laine, de coton, de soie; draps, cuirs, tabac, sucre, épices, fruits exotiques; métaux, huile, cire, etc.

Le 7 septembre, Jean Bart, croisant seul cette fois, rencontra la frégate de guerre hollandaise le *Neptune*, forte de 52 canons, qui protégeait un convoi de bateaux de pêche; il n'hésita pas à l'attaquer malgré l'infériorité de ses forces. Le *Neptune*, habilement gouverné, évitait l'abordage en profitant de la supériorité de ses batteries. Mais plusieurs officiers et un grand nombre de matelots ayant été mis hors de combat, le grappin de la *Palme* put être jeté dans les haubans du *Neptune*. La mêlée fut sanglante, terrible, et la victoire resta aux Français. Jean Bart rentra à Dunkerque, remorquant le

Neptune et plusieurs bateaux de pêche, aux acclamations enthousiastes de ses compatriotes. Il reçut une chaîne d'or du roi Louis XIV en récompense de sa belle action.

Dans les campagnes de 1677 et 1678, Jean Bart eut toujours la même activité, la même audace, le même bonheur. Malheur aux navires qui résistent au corsaire ! Quand la canonnade et la mousqueterie n'en ont pas raison, le grappin est jeté et l'abordage entraîne d'affreux massacres.

La paix entre la France et la Hollande vint interrompre les fructueux exploits de la *course*. Le ministre Colbert, à qui Vauban avait signalé Jean Bart, le fit entrer dans la marine royale avec le grade de lieutenant de vaisseau, bien qu'il n'appartînt pas à la noblesse. Il fut envoyé avec deux petites frégates sur les côtes du Maroc, pour châtier les pirates qui s'attaquaient aux navires marchands français.

L'année 1682 fut une année de cruelles épreuves pour le brave marin ; il perdit coup sur coup sa mère Catherine Janssen, sa petite fille Jeanne-Nicole et sa chère femme Nicole elle-même, à peine âgée de vingt-trois ans.

La reprise de la guerre vint l'arracher à ses chagrins. En 1683, il alla croiser dans la Méditerranée, où il combattit les Espagnols avec succès. Ses biographes le laissent ici dans l'ombre jusqu'en 1687. Il dut pourtant rendre d'éminents services pendant sa croisière, puisqu'il rentra à Dunkerque avec le grade de capitaine de frégate.

En 1688, Jean Bart redevint corsaire pour le compte des ministres Seignelay et Louvois, qui armèrent à leur frais, en espérant de bons profits, la *Railleuse* et la *Serpente*, bâtiments de 24 et de 16 canons. Jean Bart montait la *Railleuse* et le comte Forbin de Janson avait le commandement de la *Serpente*. Ce gentilhomme, très brave mais très hautain, se trouvait humilié d'être placé sous les ordres d'un capitaine de fortune qu'il croyait pouvoir traiter cavalièrement. Un jour, à la suite d'une plaisanterie équivoque, Jean Bart se posta en face du comte de Janson et lui dit d'une voix ferme dans son langage familier : « Je n'ai pas le temps, moi, de chercher des puces à vos paroles, mais sachez que je ne suis pas homme à souffrir plus longtemps vos sarcasmes. »

C'est dans une sanglante affaire de cette campagne que le fils aîné de Jean Bart, âgé de douze ans, reçut le baptême du feu. En voyant tomber à bord les premiers boulets, l'enfant pâlit et chancela. Son père le fit attacher au grand mât, en criant : « Il faut qu'il s'accoutume à cette musique ! » Le jeune François Cornil Bart s'y habitua si bien, qu'à dix-huit ans il était lieutenant de vaisseau et qu'il mourut vice-amiral.

En mai 1689, Jean Bart et Forbin, partis du Havre pour escorter un convoi considérable de bâtiments marchands, sont attaqués par deux vaisseaux de

DUNKERQUE



JEAN BART A VERSAILLES

GILBERT

JEAN-BART

1650 - 1702

guerre anglais. Après un combat acharné, ils sont faits prisonniers et emmenés à Plymouth. On leur donne pour prison une chambre d'auberge dont l'unique fenêtre est grillée et l'on place une sentinelle à la porte. Un pêcheur d'Ostende qui connaissait Jean Bart, relâchant par hasard à Plymouth, peut s'entendre avec les prisonniers. Il leur procure une lime, avec laquelle ils scièrent un barreau; le chirurgien qui vient panser leurs blessures favorise leur évasion, les deux mousses mis à leur service se laissent acheter et s'emparent d'un canot gardé par un matelot ivre mort. Au milieu de la nuit, une pierre jetée contre la fenêtre de la prison avertit Jean Bart et Forbin de Janson que tout est prêt. Ils enlèvent le barreau scié, sautent par la fenêtre et réussissent à s'embarquer; ils osent tenter le passage sur ce frêle esquif. Non loin de la côte, ils sont hélés par un croiseur auquel Jean Bart peut répondre en anglais. On les prend pour des pêcheurs et on les laisse passer. Par bonheur la mer était calme, mais il fallait ramer sans cesse! Enfin les fugitifs épuisés arrivent en vue des côtes de Bretagne, au moment où les forces allaient leur manquer.

Après sept années de veuvage, Jean Bart s'était remarié, le 13 octobre 1689, avec Marie Tugge, fille d'un avocat au parlement. C'est alors qu'il fut mis à la tête d'une petite escadre, à bord du *Jason*, belle frégate de 48 canons, avec laquelle il fit la course bravement et fructueusement contre les Anglais et les Hollandais. Il prend ensuite part à l'expédition de Tourville dans la Manche; puis il reçoit le commandement d'une escadre de corsaires, dont il va diriger lui-même l'armement à Dunkerque.

Bloqué dans ce port, il réussit à en sortir avec son escadre entière et passe à travers les trente-sept bâtiments de guerre anglais et hollandais qui essayent de lui donner la chasse. Il leur échappe, s'empare des navires marchands richement chargés qu'il rencontre, brûle quatre-vingts bâtiments après avoir fait passer sur ses frégates les équipages, dont il se débarrasse en les débarquant sur les côtes d'Angleterre. Après quoi, il rentre à Dunkerque en rapportant deux millions, produit de ses prises.

Après une longue suite d'exploits qui le rendent la terreur des mers, Jean Bart, âgé de quarante ans, n'avait encore commandé que des corsaires. Appelé à Versailles, il est reçu par Louis XIV, qui, en le félicitant, ajoute : « Jean Bart, je voudrais bien avoir dix mille hommes comme vous. — Je le crois bien, sire! » répond simplement le marin, en homme qui connaît sa valeur.

Sa rude franchise, son allure sans gêne, défrayent la curiosité insolente des courtisans, qui disent en riant : « Allons voir Forbin de Janson mener son ours. » Mais Jean Bart bravait aussi vaillamment les propos ironiques que les boulets; il eut bientôt les rieurs pour lui.

« Comment avez-vous fait pour traverser les trente-sept bâtiments de guerre qui bloquaient Dunkerque? » lui demandent d'un ton narquois les gentilshommes qui font cercle autour de lui. « Voici comment j'ai fait! » dit le héros, et, jouant des coudes et des poings, il fond sur les mauvais plaisants, les bouscule et passe fièrement au milieu d'eux.

Au printemps de 1695, Jean Bart reprit la mer sur le *Glorieux*, frégate de 62 canons, alla se joindre à la flotte de Tourville et prit part à la bataille de Lagos.

Mais son plus beau fait d'armes, c'est l'immortel combat du 29 juin 1694, où il reprit aux Hollandais un convoi considérable de blé, au moment où la famine désolait la France. Avec une modeste escadre de sept frégates, dont la plus forte, le *Mauve*, qu'il montait, n'avait que 52 canons, il eut l'audace de s'attaquer à la flotte hollandaise, composée de huit gros vaisseaux de guerre. Pour égaliser les chances, il renonça à combattre de loin. « Camarades, dit-il à ses hommes, avec ces gens-là, point de canons! point de mousqueterie! seulement des coups de pistolet et des coups de sabre! » Et, sans laisser à l'ennemi le temps de se ranger en ordre de combat, il s'élança à l'abordage du vaisseau amiral. Après une mêlée furieuse, la victoire resta aux Français, qui rentrèrent au port avec le convoi de blé et trois vaisseaux de guerre hollandais, aux acclamations de la ville entière.

Le jeune Cornil Bart alla lui-même annoncer au roi ce glorieux triomphe qui faisait succéder l'abondance à la disette. Jean Bart reçut pour ce fait des lettres de noblesse, et son digne fils, qui avait pris part à l'abordage du vaisseau amiral hollandais, fut fait enseigne de vaisseau.

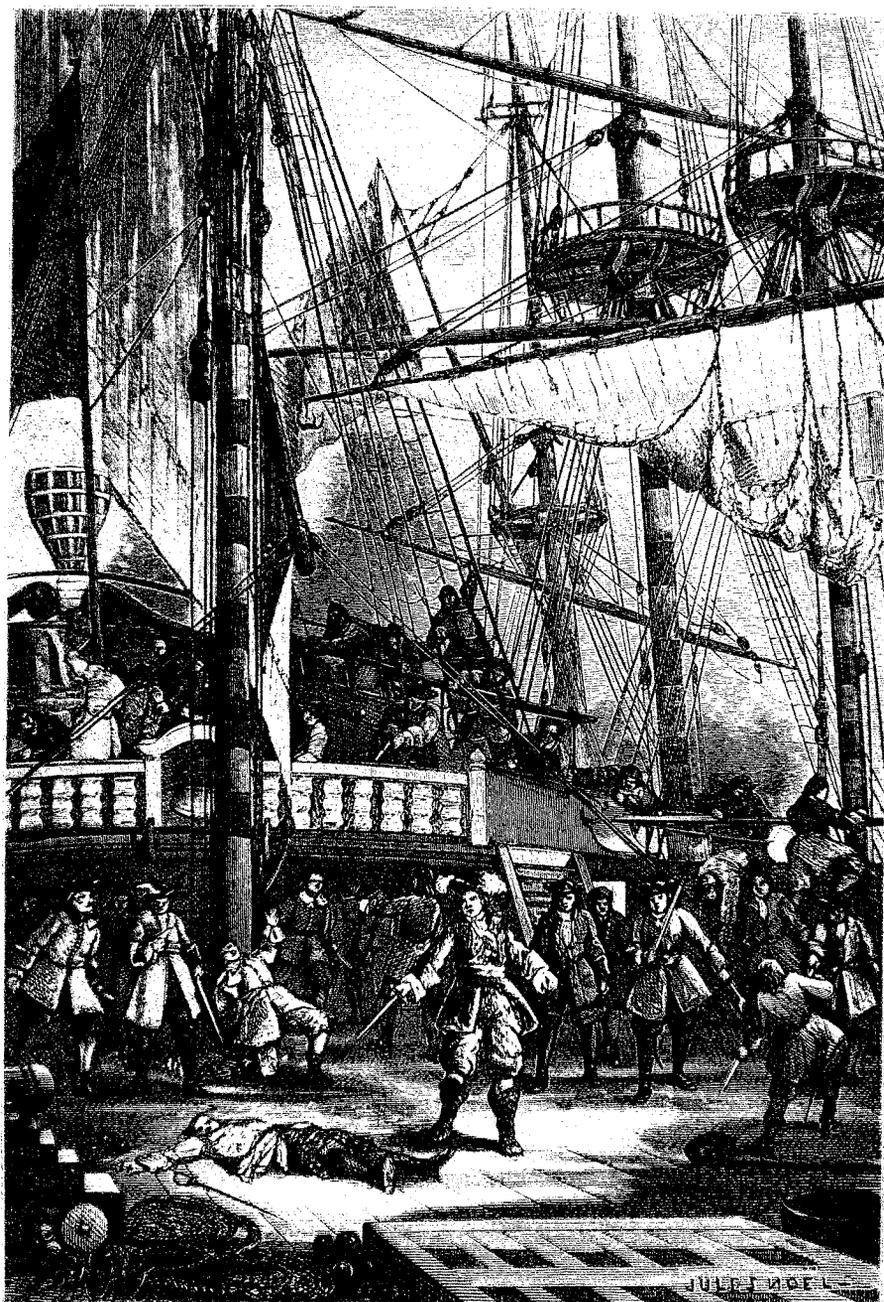
Dans la campagne de 1696, Jean Bart renouvela sa belle prouesse de 1694, en traversant une ligne de quatorze vaisseaux anglais qui bloquaient encore Dunkerque.

A la suite de cette mémorable campagne, il se rendit à Versailles, où le roi l'accueillit par ces mots : « Jean Bart, je viens de vous nommer chef d'escadre. — Sire, vous avez bien fait! » répondit-il laconiquement.

Lors de la paix de Ryswick, Jean Bart put enfin goûter le repos et les joies de la famille. Il était, dans la vie privée, le plus doux et le plus simple des hommes. Quand on lui parlait avec admiration de ses glorieuses campagnes, il répondait modestement : « La fortune m'a favorisé. Ceux qui m'ont secondé méritent autant que moi. »

Le héros qui avait vu tant de fois de près la mort, au milieu des scènes de carnage et au sein des tempêtes, devait la recevoir dans son lit.

Il allait reprendre du service lorsqu'il mourut d'une pleurésie, le 27 avril 1702, à l'âge de cinquante-deux ans. Il fut enseveli dans le chœur



Jean Bart tue le capitaine hollandais du *Neptune*.

de l'église Saint-Éloi, sa paroisse, avec le service solennel de la cloche Jésus, et les honneurs dus, du côté de la marine, à son caractère de chef d'escadre.

Le corsaire qui fit tant de prises, qui rapporta d'une seule campagne plus de 500 000 écus de rançons, qui fit la fortune d'un ministre, mourut dans la gêne. Généreux et désintéressé, il abandonnait à ses matelots la plus grosse



Sa ville natale a élevé plusieurs monuments à sa gloire.

part du butin et avait toujours sa bourse ouverte pour toutes les infortunes. Le roi dut accorder une pension à sa veuve.

Jean Bart, qui eut treize enfants de ses deux mariages, n'a plus aujourd'hui un seul descendant direct de son nom.

Aucun héros de nos armées de terre et de mer ne jouit d'une popularité égale à la sienne. Sa ville natale a élevé plusieurs monuments à sa gloire; l'histoire de sa vie est devenue légendaire.

VILLARS

On trouverait difficilement une vie plus active et mieux remplie que celle du duc de Villars. Nul homme n'a occupé plus de fonctions élevées, possédé plus de dignités et surtout rendu plus de services. Tour à tour, il s'est illustré à la guerre, dans la politique, les finances, la diplomatie et la législation. Sa carrière n'a donc pas été exclusivement militaire, comme semblerait l'indiquer la qualification de maréchal de France, par laquelle il est toujours désigné.

Claude-Louis-Hector de Villars était fils de Pierre de Villars, ambassadeur à Turin, et de Marie de Bellefonds; il naquit, selon toute probabilité, à Moulins, et non à Turin, en mai 1655.

Élevé parmi les *Pages de la Grande Écurie*, école que Louis XIV avait fondée pour les fils de la haute noblesse, il ne tarda pas à se distinguer par les qualités les plus brillantes. Sa vocation militaire se dessina de bonne heure; il entra au service dès l'année 1671, à peine âgé de dix-huit ans. Deux ans après, nous le voyons aide de camp du maréchal de Bellefonds, son parent. L'année suivante, il obtint la cornette des cheveu-légers et se signala au passage du Rhin en repoussant une charge de cavalerie à la tête de quelques gendarmes. « Qui donc commandait ces gendarmes? demanda Louis XIV. — C'est le jeune Villars, lui fut-il répondu. — Dès qu'on tire en quelque endroit, il semble que ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver reprit le roi. »

De 1671 à 1677, Villars prit part à plusieurs sièges; il reçut sa première blessure à la bataille de Senef, où il fut remarqué du grand Condé. En 1677, il passa sous les ordres du maréchal de Créquy. Ce brave officier général, devenu presque invalide par suite d'une ancienne blessure, le prit vite en amitié, lui accorda toute sa confiance et n'hésitait pas à l'envoyer aux postes les plus périlleux. Il admirait la fougue, l'ardeur, la vaillante insouciance de ce beau jeune homme qu'il voyait toujours le premier sur la brèche. « Si Dieu te prête vie, lui disait-il, tu auras ma place plutôt que personne. »

Villars était en effet d'une bravoure sans égale : les combats étaient ses véritables fêtes, il se parait pour s'y rendre et montait à l'assaut en habit de gala tout brodé d'or. Dans une action où il venait d'avoir deux chevaux tués sous lui, on lui apporta sa cuirasse, qu'il repoussa en disant à ceux qui le suppliaient de l'endosser : « Je ne tiens pas ma vie pour plus précieuse que celle de mes braves cavaliers. » Cette louable ostentation de bravoure le faisait adorer du soldat.

La paix de Nimègue suspendit l'intervention militaire du marquis de Villars. Il fut envoyé à Vienne porter les doléances du roi de France à l'empereur à propos de la mort de sa mère. Il en profita pour pénétrer les intrigues de la cour d'Autriche et s'insinuer dans les bonnes grâces de l'électeur de Bavière, qu'il gagna à la France. De retour à Paris, il obtint la charge de commissaire général de la cavalerie.

Il servit ensuite en qualité de maréchal de camp sous le maréchal de Boufflers et, ayant été fait lieutenant général en 1655, il retourna en Allemagne jusqu'à la paix de Ryswick.

Pendant la guerre de la Succession d'Espagne, Villars n'a pas seulement donné des preuves de son intrépidité : c'est autant à son habileté qu'à son courage qu'il a dû de remporter la victoire de Friedlingen, le 14 octobre 1702. Il était prompt à l'exécution, connaissait mieux qu'aucun autre la manœuvre des troupes. Nommé maréchal de France après ce beau succès, il repassa le Rhin au printemps de l'année suivante et s'empara du fort de Kehl. Il rejoignit ensuite l'électeur de Bavière à Dutlingen et gagna avec lui la première bataille d'Hochstedt. A la suite de cette sanglante affaire, les cours et les jardins du château d'Hochstedt se trouvèrent encombrés par sept ou huit mille prisonniers. Un officier général vint trouver Villars et lui proposa de faire passer tous ces malheureux au fil de l'épée, pour ne pas être obligé de les garder et de les nourrir. Sans chercher à dissimuler l'horreur que lui causait une telle proposition, le maréchal répondit : « Si dans l'action j'ai ordonné qu'on ne se chargeât pas de prisonniers, je trouverais inhumain et barbare de faire périr de sang-froid, sur un ordre du général, ceux qui ont échappé à la fureur du soldat. » C'est grâce à la générosité du vainqueur que cette foule de généraux, colonels, capitaines et soldats prisonniers ont échappé à une vieille coutume barbare, qu'à cette époque certaines gens considéraient encore comme un droit et une nécessité de la guerre.

A une bonté réelle Villars joignait une fermeté et une lucidité d'esprit qui le rendaient capable de grandes choses. Quand il fut envoyé dans les Cévennes, en remplacement du maréchal de Montrevel, qui, au lieu de pacifier le pays, l'avait poussé à l'exaspération, Villars calma les esprits par sa bienveillance. Il montra, dans cette guerre contre les *Camisards*, des sentiments



Villars blessé à Malplaquet.

d'humanité qui n'étaient guère dans les mœurs militaires du temps. Loin de recourir à la violence, il n'employa que la persuasion et consentit à négocier avec Jean Cavalier, chef des révoltés.

A la suite de cette campagne qu'il eût voulu rendre tout à fait pacifique, Villars fut créé duc et reçut le commandement de l'armée de la Moselle, où il déconcerta les plans du prince de Bade et du duc de Marlborough.

En 1706, il prit le commandement de l'armée d'Allemagne, contraignit les Impériaux à fuir devant lui, répandit partout la terreur sur son passage, soumit le Palatinat et la Souabe, puis il courut à l'armée du Dauphiné et arriva à temps pour empêcher le duc de Savoie de pénétrer dans cette province.

Au milieu de la vie active des camps, Villars trouvait encore moyen d'écrire chaque soir son *Journal*, d'adresser au roi, à Mme de Maintenon, aux princes, aux ministres, des lettres pleines de faits, où il justifiait les mouvements de son armée, expliquait les mobiles de ses opérations, semant partout dans ses récits des réflexions judicieuses sur l'économie, la discipline, l'entretien des troupes, les embarras, les fatigues et les responsabilités du commandement en chef.

Ce n'est pas dans la brillante période des campagnes victorieuses, ni au milieu de la prospérité du règne de Louis XIV, que Villars paraît le plus grand. C'est bien plus pendant les jours néfastes où la gloire du grand roi est menacée, où les malheurs et les revers semblent irrémédiables, alors que la France était ruinée, que le peuple mourait de faim, que l'ennemi s'emparait de nos frontières.

Envoyé en Flandre en 1709, Villars y trouva une armée sans vivres, qu'il était obligé de faire jeûner périodiquement. « Dans ces occasions, écrivait-il au ministre Chamillard, je passe dans les rangs, je caresse le soldat, je lui parle de manière à lui faire prendre patience, et j'ai la consolation d'en entendre plusieurs se dire les uns aux autres : « Monsieur le Maréchal a raison, il faut savoir souffrir. » Parfois, lorsqu'ils n'avaient eu que quart ou demiration, ces braves gens murmuraient sur le passage du maréchal : « *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*; » il les encourageait, leur faisait des promesses, en leur défendant de vendre leurs armes pour avoir du pain. Ils se contentaient de baisser la tête, le regardant d'un air de résignation touchante.

A Malplaquet, ce sont ces mêmes soldats affamés qui jettent le pain qu'on venait de leur distribuer pour courir plus légèrement au combat ! Ils sont vaincus, mais réussissent si bien à intimider l'ennemi, que la défaite équivaut presque à une victoire : les vaincus avaient perdu 7000 hommes, mais les vainqueurs en perdirent 20 000 ! Dans l'action, le maréchal avait eu le genou fracassé et il fut question de lui amputer la cuisse. Transporté à

MOULINS



LE JEUNE DE VILLARS AU PASSAGE DU RHIN

CLAUDE-LOUIS-HECTOR DE VILLARS

1653 - 1734

Paris sur un brancard, il fut soigné par les chirurgiens du roi, qui lui conservèrent la jambe; mais il souffrit toute sa vie de cette blessure. Pendant longtemps il ne put marcher qu'avec des béquilles; on le hissait sur son cheval, et, quand il essayait de mettre pied à terre, les douleurs étaient telles, qu'il tombait en pâmoison. C'est dans cet état de souffrances qu'il se remit en route pour la Flandre.

Le 24 juillet 1712, Villars força le camp des ennemis près de Denain et s'immortalisa en sauvant la patrie. Cette victoire éclatante lui livra successivement les places de Landrecies, Marchiennes, Douai, Le Quesnoy et Bouchain, dont les garnisons furent faites prisonnières.

Envoyé l'année suivante en Allemagne, il prit Landau et Fribourg, dont il fut nommé gouverneur.

Ces conquêtes amenèrent la conclusion des traités d'Utrecht et de Rastadt. C'est dans cette dernière ville que le prince Eugène dut entrer en négociation avec l'adversaire heureux qui lui avait fait perdre son titre d'*Invincible*. Il eut assez d'empire sur lui-même pour dissimuler son dépit et assez de courtoisie pour traiter Villars en ancien ami.

Le vainqueur de Denain fut récompensé par le don du gouvernement de Provence, que la mort du duc de Vendôme venait de laisser vacant; il obtint pour son fils la survivance de ce gouvernement et reçut l'ordre de la Toison d'or. Tous les honneurs ne lui vinrent pas seulement du roi : il fut reçu au Parlement et nommé membre de l'Académie française. Son discours de réception, qui rompait avec la tradition banale, est un petit chef-d'œuvre d'esprit et de bon sens.

Villars eut encore l'honneur d'être envoyé à Bade en qualité de plénipotentiaire pour y signer le traité de la paix générale.

Délivré du souci des affaires de la guerre, il s'appliqua à celles de son gouvernement. Il s'y montra sage administrateur et s'occupa surtout à rétablir les finances, qui étaient dans le plus grand désordre. La province était accablée de dettes et la marine de Marseille était dans le plus déplorable état, aussi bien que celle de Toulon. Villars trouva dans ces deux ports plus de soixante vaisseaux de guerre, véritables citadelles flottantes, entièrement abandonnées et incapables de prendre la mer.

Toujours fidèle à son habitude de mêler les plaisirs aux affaires sérieuses, il menait grand train et joyeuse vie à Marseille. Soir et matin, une table de quarante couverts était mise chez lui et l'on y dansait toutes les nuits. Il avait même autorisé des bals populaires sur les places publiques, car en ce pays, disait-il, « il ne faut qu'une flûte ou un tambourin pour faire danser tout le peuple. »

A la mort de Louis XIV, le maréchal de Villars entra au Conseil de

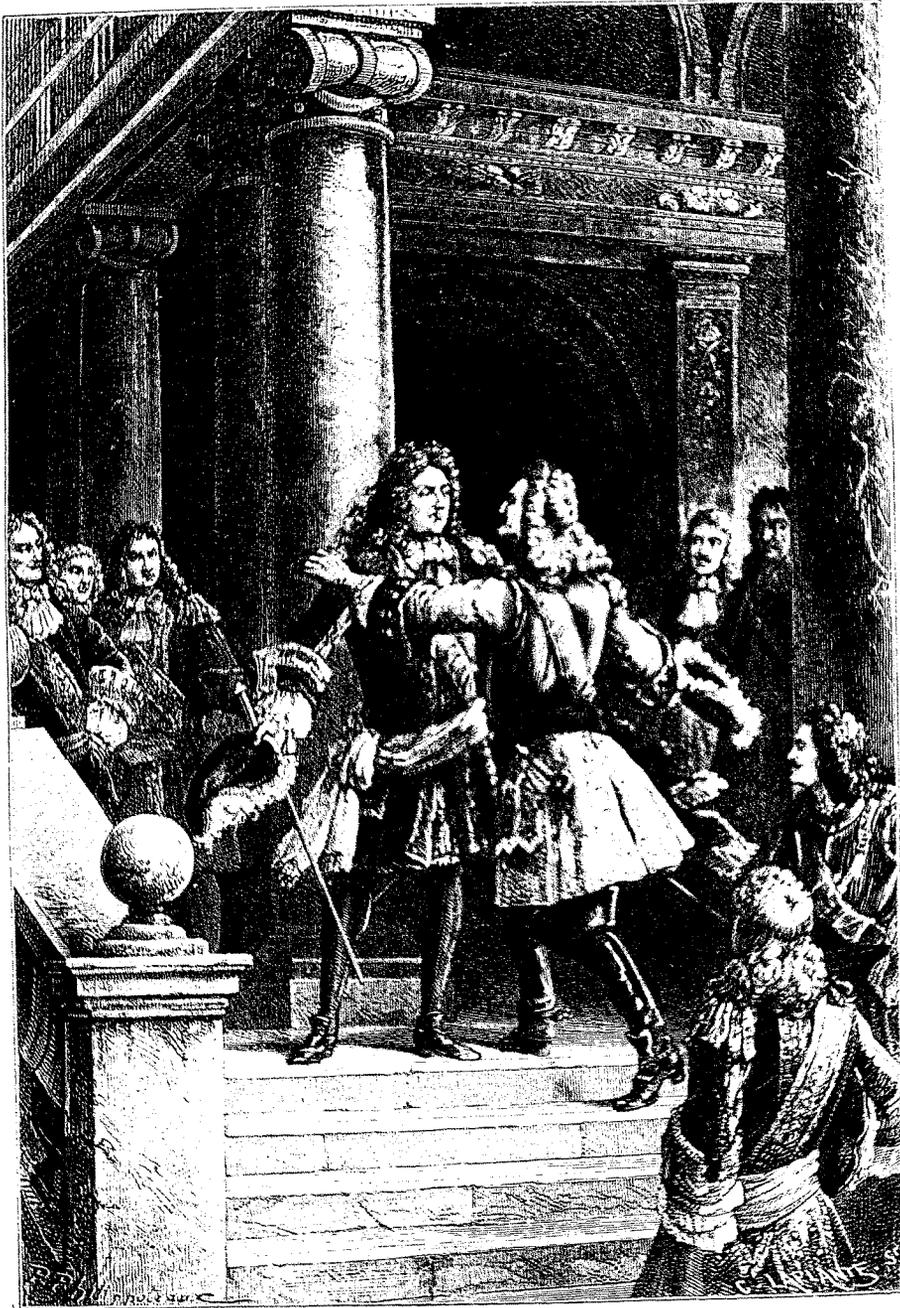
régence. Ce fut un grand crève-cœur pour lui de voir un tel changement de régime dans le gouvernement de la France, d'assister au bouleversement des plans du feu roi, à la rupture des alliances si laborieusement préparées. La grande politique était abandonnée. Villars ne se laissa pas arrêter par la crainte d'une disgrâce et conserva son franc parler avec le Régent, que sa franchise frappait de respect. Il fit tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher le système financier de Law de s'accréditer et il s'appliqua à en corriger les pernicious effets.

En qualité de doyen du tribunal des maréchaux de France, Villars punit sévèrement les querelles de jeu, qui donnaient lieu à de nombreux duels entre les gentilshommes. Il obtint même un règlement qui défendait les jeux dans trois *maisons royales*, qui rapportaient à l'État plus de 50 000 écus par an. Le Régent en montra du déplaisir, mais le maréchal tint bon en lui répliquant qu'il fallait avant tout se préoccuper du bien public.

Il convient pourtant d'avouer que ce grand homme avait plus d'orgueil et d'ambition qu'il ne convenait à une nature si bien douée. Il aima trop le faste et les richesses. Il était insatiable d'honneurs et ne put jamais se consoler de n'avoir pas obtenu l'épée de connétable; il ambitionnait de voir rétablie pour lui cette dignité, abolie de fait depuis 1627. Aussi fut-il extrêmement glorieux, à la cérémonie du sacre, qui eut lieu à Reims avec la plus grande magnificence, de représenter le connétable de France; il eut la vaniteuse satisfaction de recevoir les félicitations des courtisans, qui lui souhaitaient de posséder en réalité la charge qu'il ne remplissait qu'occasionnellement. Quelques jours plus tard, Louis XV reçut à Paris les harangues de toutes les cours souveraines, de l'Université et de l'Académie française, dont Villars était en ce moment-là le chancelier, ce qui lui fit dire : « Sire, me voilà donc devenu en quinze jours connétable de France et chancelier d'Académie. Il est fâcheux que la dernière charge soit la plus solide. »

L'année suivante, il fut fait grand d'Espagne de première classe, dignité à laquelle il fut fort sensible, attendu qu'elle lui octroyait *le droit de faire deux branches dans sa Maison avec titres*. Dans la suite, Louis XV le nomma ministre d'État et lui conféra le titre de maréchal général de ses camps et armées; puis il l'envoya à titre d'ambassadeur extraordinaire auprès du roi de Sardaigne.

Le maréchal de Villars, chargé d'ans et de gloire, n'hésita pas à sacrifier à son pays les dernières années d'une vie employée tout entière à son service. Le 25 octobre 1733, il partit de Fontainebleau pour aller prendre le commandement de l'armée du roi en Italie. Son voyage à travers la France ne fut qu'une longue ovation. Le 6 novembre il rejoignait à Turin le roi de



Entrevue du maréchal de Villars et du prince Eugène, à Fribourg.

Sardaigne, et le vieux guerrier ne fut pas le moins ardent des deux chefs. C'était toujours lui qui voulait marcher en avant, persuadé qu'il n'y a pas de meilleure manière de protéger un pays conquis que de conquérir encore plus loin. « La vraie valeur, dit-il au roi de Sardaigne, ne trouve rien d'impossible. Il faut, par notre exemple, donner du courage à ceux qui en pourraient manquer. — Monsieur le maréchal, reprit le roi, je ne suis pas surpris de votre valeur, mais de votre vigueur et de votre activité. — Sire, répliqua-t-il, ce sont les dernières étincelles de ma vie, car je crois que c'est ici la dernière opération de guerre où je me trouverai. » Il ne se trompait pas.

Frappé au cœur par l'ingratitude du roi de Sardaigne, qui, le voyant malade, l'engageait à retourner en France en lui souhaitant pour tout remerciement : Bon voyage! le maréchal quitta le camp de Bozolo le 27 mai et ne put aller plus loin que Turin. C'est là qu'il mourut, le 17 juin 1734, à quatre-vingts ans passés, montrant à ses derniers moments une fermeté d'âme égale au courage qu'il avait toujours déployé sur les champs de bataille.

Si l'on a pu dire que la gloire de Villars avait des taches comme le soleil, il faut reconnaître qu'il ne dut les grands emplois et les hautes dignités qu'à sa capacité et à sa bravoure. Sa noble franchise l'empêcha d'être courtisan dans l'acception humiliante de ce mot. Son plus vif désir, le but qu'il se proposait, c'était de n'arriver à la gloire que par la probité et la vertu. Simple officier, il s'était fait remarquer par son intrépidité, son intelligence, sa soumission à la discipline. Devenu chef d'armée, il révéla un véritable génie militaire. Comme diplomate, gouverneur de province, membre du conseil de régence, aussi bien que comme conseiller du conseil de guerre, il fit preuve de sagacité; comme ambassadeur et plénipotentiaire, il fit par sa prudence et sa dignité respecter à l'étranger la grande nation qu'il représentait; comme ministre, son habileté, son zèle pour le bien public, l'ont fait hautement apprécier. Son aménité, sa bonté, l'ont fait aimer dans la vie privée.

Villars eut le mérite d'aimer sa patrie, de bien servir sans les flatter les deux rois qui, pour lui, la représentaient. Ce qui surtout lui vaut la gloire que lui garde la postérité, c'est d'avoir sauvé la France des périls de l'invasion à une époque où ses frontières de terre étaient menacées de toutes parts.

DUGUAY-TROUIN

Pour considérer les corsaires comme des héros dignes d'admiration, il faut se transporter par l'imagination à l'époque où ils s'illustraient; il faut partager les passions du moment, les tendances politiques et l'esprit de conquête qui animaient Louis XIV et la France. Si le roi avait dit : « L'État c'est moi, » les Français semblaient croire que la France, c'était le roi. Cela admis, la guerre était nationale et il fallait en accepter les affreuses conséquences, se faire une gloire d'abaisser les autres peuples en décimant leur population, en ruinant leur commerce. Comment atteindre ce but avec le plus de succès que par l'impitoyable guerre que livraient les corsaires aux Anglais, aux Hollandais et aux Espagnols?

Au moment où Jean Bart, jeune encore, emplissait la scène navale du bruit de sa renommée, surgissait un nouveau héros, un rival de gloire, qui pouvait prétendre à lui succéder un jour. C'était un jeune homme de vingt ans, le Malouin Duguay-Trouin, qui donnait déjà des preuves d'une grande valeur guerrière et d'un véritable génie maritime.

René Trouin était né le 10 juin 1675 à Saint-Malo, dans ce nid de corsaires tant redoutés de la Hollande et de l'Angleterre. Il était le cinquième des sept enfants de Luc Trouin, sieur de la Barbinais, capitaine de vaisseau-armateur et de Marguerite Boscher.

Élevé au village du Guay où ses parents possédaient une habitation, il resta toujours attaché au pays de son enfance et prit plus tard, pour se distinguer de ses frères, le nom de Trouin, sieur du Guay, puis enfin celui de Duguay-Trouin, plaçant, suivant la mode de Bretagne, le nom de terre avant le nom patronymique.

Le sieur de la Barbinais, chargé d'une nombreuse famille difficile à établir, voulut faire entrer son fils René dans les ordres. Il l'envoya dans ce but au collège de Rennes, où il fut tonsuré et revêtu de la soutane. Le caractère fougueux du jeune séminariste le jeta bientôt dans une autre voie.

A quinze ans, René perdit son père et fut envoyé, pour faire sa philosophie, à l'université de Caen. Là, de mauvaises fréquentations l'entraînèrent dans le désordre et il se lança à corps perdu dans le jeu et la débauche. Ce moment d'égarement eut une influence décisive et fâcheuse sur son caractère : même lorsqu'il fut entré dans la vie sérieuse et qu'il eut l'intention de s'amender et de réformer ses mœurs, il garda toujours un goût ardent pour le plaisir et pour le jeu.

Le frère aîné de René, Luc Trouin, sieur de la Barbinais, devenu le chef de la famille depuis la mort du père, eut connaissance des déportements de son cadet. Il le rappela à Saint-Malo, où le jeune étudiant dissipé fut embarqué comme volontaire à bord de la *Trinité*, bâtiment de 18 canons armé en course.

René Trouin fut mis là à une rude école. Pendant toute la durée de cette campagne, la tempête ne cessa de faire rage, il fut constamment éprouvé par le mal de mer et il assista à plus d'un sanglant abordage. N'importe ! loin de le dégoûter du métier, ces luttes et ces périls trempèrent, enflammèrent son imagination. L'année suivante, il s'embarqua de son propre gré sur le *Grenedan*, armé en course par la maison Trouin.

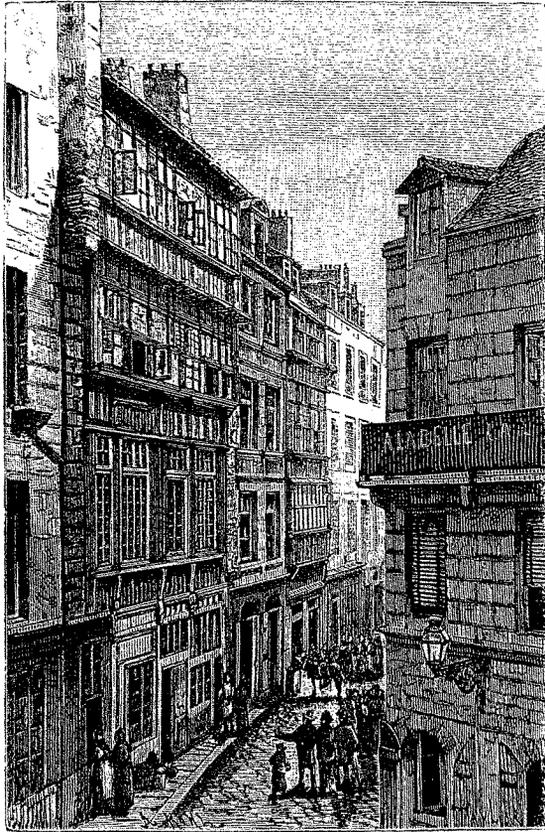
Ce bâtiment de 18 canons rencontra une flottille de quinze navires marchands anglais, que le capitaine cherchait à éviter. Le jeune volontaire l'engagea à l'attaque avec un tel entrain, que tous les matelots partagèrent son avis et voulurent risquer une lutte d'apparence si inégale. La fortune prouva une fois de plus qu'elle favorise les audacieux.

Pendant l'abordage, René Trouin, tombé à la mer, put heureusement saisir une amarre qu'on lui jeta et deux matelots le hissèrent à bord du *Grenedan*. Les Malouins victorieux rentrèrent au port en ramenant trois prises. Après cet exploit, la famille de René Trouin lui confia successivement le commandement de bâtiments plus importants.

Notre capitaine de corsaires, alors âgé de dix-huit ans, montra d'une façon éclatante dans ces diverses croisières que sa capacité égalait sa valeur : ce qui lui fit obtenir, en 1692, du ministre de la marine, le commandement d'une petite flûte de l'État. De 1693 à 1695, il passa de l'*Hercule* sur la *Diligente*, étonnant le plus déterminés par son intrépidité dans les combats et sa force d'âme dans les épreuves.

Par une brume épaisse, la *Diligente* se trouva, un matin de printemps, fourvoyée au milieu d'une escadre anglaise. Duguay-Trouin résolut de mourir plutôt que de se rendre. Mais, blessé à la hanche, il fut emmené prisonnier à Plymouth. C'est là qu'il eut une aventure qui rappelle celle de Jean Bart et de Forbin de Janson. Il parvient à s'évader et s'embarque sur une chaloupe en compagnie de son lieutenant, de son maître d'équipage, de son chirurgien et de son valet de chambre. Les cinq fugitifs, hélés par

deux vaisseaux de guerre anglais, réussissent à tromper leur vigilance en prenant la qualité de pêcheurs anglais. A peine échappés à ces deux croiseurs, ils sont assaillis par la tempête. Leur chaloupe fait eau, et menace de sombrer, leur biscuit est détrem pé par l'eau de mer, ils sont torturés par la faim et la soif. Enfin, après quarante-six heures d'une lutte incessante contre les éléments déchainés, ils arrivent sains et saufs sur les côtes de



Maison natale de Duguay-Trouin.

Bretagne. Leur première pensée est une prière d'actions de grâces, ils se jettent à genoux en baisant le sol de la patrie qu'ils avaient cru ne plus revoir.

Duguay-Trouin avait une revanche à prendre contre les Anglais, il ne la leur fit pas longtemps attendre. Dans les premiers jours d'octobre 1695, il s'embarque à la Rochelle et va croiser sur les côtes d'Irlande et d'Angleterre, où il a la joie de s'emparer du *Nonsuch*, le vaisseau qui, le 22 mai 1689, avait capturé Jean Bart et Forbin après une héroïque résistance. Il trouva les brevets de capitaine des deux illustres marins français parmi les archives

du bord. C'est avec un légitime orgueil qu'il reprit possession de ces glorieux trophées. Le ministre Pontchartrain lui écrivit une lettre de félicitations et le roi lui envoya une épée d'honneur.

Duguay-Trouin, ayant rejoint l'escadre du marquis de Nesmond en rade de la Rochelle, fit avec lui une campagne des plus fructueuses, qui se termina par la prise de trois gros bâtiments anglais revenant des Indes Orientales et chargés de richesses si considérables, qu'elles donnèrent plus de vingt pour cent de profit aux armateurs, en dépit du pillage qu'on ne put empêcher.

Duguay-Trouin, présenté à la cour, y reçut l'accueil le plus flatteur. Moins rude que Jean Bart, mais aussi peu fait que lui pour le métier de courtisan, il quitta Versailles pour se rendre à Port-Louis, où il prit possession du fameux *Nonsuch*, qui, radoubé et remis en état, était devenu français sous le nom de *Sans-pareil*. Cette campagne fut assombrie par la mort d'Étienne Trouin, jeune héros de grande espérance, qui fut blessé dans une reconnaissance et mourut dix jours après entre les bras de son illustre frère.

Pendant les années 1696 et 1697, Duguay-Trouin, toujours en activité, se montra le digne émule de Jean Bart. Avec cinq frégates, il attaqua et prit trois gros vaisseaux de guerre hollandais, ainsi que les douze navires marchands portant une riche cargaison qu'ils escortaient. Il remporta une victoire complète sur le vaillant contre-amiral Wassenaer et le fit prisonnier.

Tant de prodiges de valeur, tant de succès remportés contre les ennemis de la France, reçurent enfin leur récompense : Duguay-Trouin fut admis dans la marine de l'État avec le grade de capitaine de frégate. Alors commença pour lui une carrière aussi active que brillante. En 1705, à peine âgé de trente-deux ans, il devenait capitaine de vaisseau à la suite de quatre glorieuses campagnes, pendant lesquelles il avait pris, rançonné, brûlé ou coulé bas : neuf vaisseaux hollandais, une soixantaine de baleiniers, vingt-cinq navires anglais, gros vaisseaux de guerre ou riches bâtiments marchands.

On s'étonnera de voir des hommes d'un caractère aussi noble et aussi généreux que Jean Bart et Duguay-Trouin s'acharner ainsi à des œuvres de destruction ; mais ce n'étaient là que des représailles. La mer, devenue le théâtre de la guerre, changeait le caractère des batailles, qui devenaient plus terribles. Il faut s'en prendre au temps et aux cruelles nécessités amenées par l'antagonisme des nationalités. La France était, à cette époque, trop menacée par la puissance maritime de la Hollande et de l'Angleterre, et le gouvernement était entraîné à tolérer, à encourager, à louer même la guerre de course. Les ordonnances qui autorisaient et réglementaient cette barbarie avaient d'avance justifié les ruses et les fourberies en permettant aux corsaires de naviguer sous quelque drapeau que ce fût, à condition d'arborer le drapeau français avant le premier coup de canon. Les corsaires usaient de ces ordonnances

MAISON DUGUAY-TROUIN A S^T MALO



PRISE DE RIO JANEIRO

GILBERT

RENÉ DUGUAY-TROUIN

1673 - 1736

comme il leur convenait. Il ne manquait pas de vaillants capitaines aussi avides de gloire que leurs équipages étaient avides de butin, qui déguisaient leur nationalité en hissant de faux pavillons, afin de s'approcher de l'ennemi à portée de tir et d'abordage. Alors la bravoure sauvait tout, que les ennemis fussent ou non en nombre, qu'ils fussent ou non sur leurs gardes, peu importait ! Le patriotisme, la haine de l'étranger et, il faut le dire, de moins nobles



Duguay-Trouin, d'après une ancienne gravure.

mobiles, décuplaient les forces et assuraient la victoire. Ce mode de guerroyer était partout accepté. Aussi les nations étrangères accueillirent-elles comme partie essentielle du droit des gens le règlement maritime de Louis XIV, qui enleva à la guerre de course le caractère de piraterie.

L'alliance qui nous unissait alors à l'Espagne nous fit un devoir de protéger Cadix menacée d'un siège. Duguay-Trouin reçut l'ordre d'aller se mettre à la disposition du gouverneur de cette ville et il appareilla de Brest avec le *Jason* et le *Paon*, prenant en route l'*Hercule* qui l'attendait à Port-Louis.

Sur les côtes d'Espagne, il rencontra le convoi qui apportait à Lisbonne les riches tributs de la florissante colonie du Brésil. Cette belle proie lui échappa.

en dépit de son habileté, par suite de circonstances malheureuses qu'on ne pouvait prévoir. Il fut mal secondé et, à plusieurs reprises, il se trouva isolé, à la merci d'un ennemi beaucoup plus fort. Les éclats de mitraille criblèrent son chapeau et ses vêtements; trois boulets lui passèrent coup sur coup entre les jambes. « Il semblait, dit-il dans ses Mémoires, que les boulets et les balles vinssent me chercher partout où je portais mes pas. » Au retour de cette expédition, Duguay-Trouin, fait chevalier de Saint-Louis, alla recevoir l'accolade à Versailles, où le roi lui donna le commandement de six vaisseaux de la marine royale.

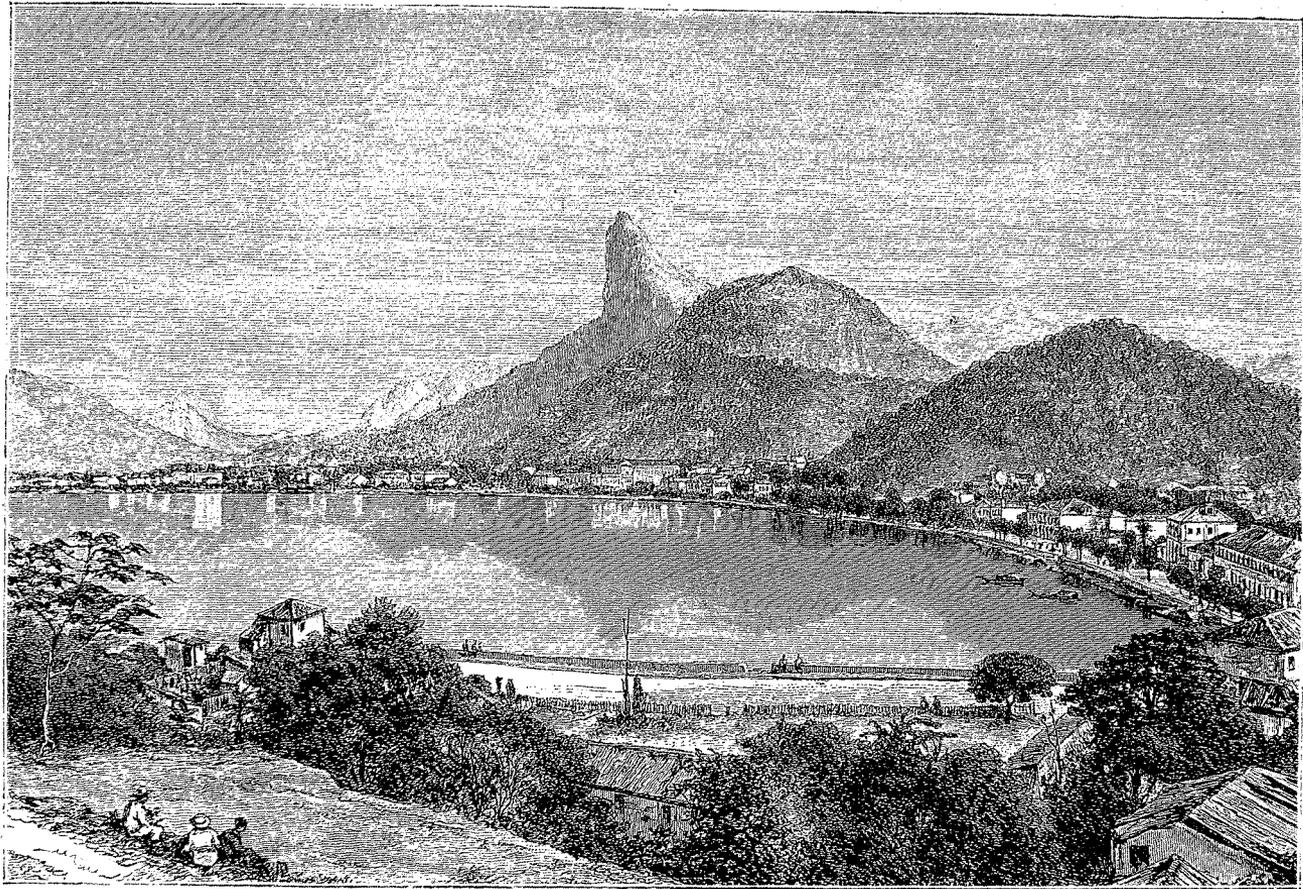
La campagne de 1707 fut des plus mémorables. Rallié à l'escadre de Forbin de Janson, Duguay-Trouin combat, à l'entrée de la Manche, une division de cinq vaisseaux anglais, qu'il incendie, capture ou met en fuite. Forbin de Janson, dont la mauvaise foi n'en était pas à ses débuts, tenta de lui ravir l'honneur du succès, mais il en fut pour sa honte.

Gratifié d'une pension de mille écus en récompense de cet exploit, Duguay-Trouin demanda au ministre de reporter cette faveur sur son capitaine en second, M. de Saint-Auban, officier sans fortune et du plus grand mérite, qui avait été blessé grièvement à l'abordage. Il ne réclama pour lui que des lettres de noblesse, mais elles ne lui furent octroyées que deux ans plus tard.

Depuis longtemps Duguay-Trouin guettait l'occasion de s'emparer des immenses richesses que le Portugal tirait de l'Amérique du Sud. Jusque-là il avait dû se borner à attendre au passage la flotte du Brésil, mais la proie ardemment convoitée lui avait toujours échappé. Il conçut le projet d'aller puiser à la source même les richesses qu'il avait en vain attendues sur sa route. En rançonnant Rio de Janeiro, il se flattait de venger le capitaine Duclerc, qui avait misérablement péri l'année précédente en tentant la même expédition.

Excités par Duguay-Trouin, les principaux négociants de Saint-Malo partagèrent son enthousiasme et fournirent aux frais de l'armement d'une flottille de 17 bâtiments de forces diverses, savoir : 7 vaisseaux de guerre, 2 frégates, 2 traversiers à bombes. L'escadre quitta la Rochelle le 9 juin 1711, emportant pour huit mois de vivres et un approvisionnement considérable de munitions, afin d'établir un siège en règle.

Le 12 septembre, trois mois et six jours après son départ, l'escadre française forçait l'entrée de la baie de Rio de Janeiro, ayant passé sous le feu de tous les forts. Le 21 du même mois, la capitale du Brésil était prise. Rio de Janeiro se racheta aux conditions les plus onéreuses et les plus humiliantes pour le Portugal. Le dommage subi par les Portugais, tant en contributions d'argent, qu'en marchandises livrées ou avariées, en vaisseaux pris, livrés, brûlés ou coulés, fut estimé à plus de trente millions. Le butin éleva à quatre-vingt-douze pour cent le bénéfice des intéressés. « Et cependant



Entrée de la baie de Rio de Janeiro.

dit un narrateur de l'expédition, les directeurs n'eurent pas la meilleure part au gâteau. Tous les officiers, soldats et matelots qui ont mis pied à terre en sont revenus très riches et la poudre d'or a été très commune entre eux, comme le prouvent le jeu et la bonne chère qu'ils firent. »

Cette expédition, conduite avec un merveilleux talent, est considérée comme la plus glorieuse des entreprises de l'illustre Malouin. Elle lui attira les plus grands honneurs de la cour et de sa ville natale. Aujourd'hui, Dieu merci! des exploits de ce genre seraient mis au ban des nations civilisées. Les temps ont changé : la moralité a fait des progrès et la solidarité s'est établie entre les intérêts commerciaux des peuples. Promu au rang de chef d'escadre, l'ancien corsaire profita de la paix pour se reposer de ses campagnes dans son pays natal en écrivant ses *Mémoires*. Sous le règne de Louis XV, il fut rappelé en activité et chargé de faire respecter le pavillon français par les nations barbaresques. Il purgea les mers du Levant et la Méditerranée des pirates qui les infestaient. Ce fut sa dernière campagne. A la fin de sa carrière, il fut nommé lieutenant-général, puis commandant de la marine à Brest.

Duguay-Trouin mourut à Paris, où il s'était fait transporter dans l'espoir que les célébrités médicales parviendraient à adoucir les cruelles souffrances qui le minaient depuis longtemps. Il s'éteignit le 27 septembre 1756, dans sa soixante-quatrième année. Le héros qui avait disposé de tant de richesses, qui avait tenu entre ses mains des trésors à enrichir son pays, mourut pauvre comme Jean Bart. Quelques jours avant ses derniers moments, il avait écrit au cardinal Fleury pour lui recommander ses neveux et nièces; car il ne s'était jamais marié, n'ayant jamais pu se fixer. Le cardinal ministre lui répondit :

« Si j'ai différé, monsieur, de répondre à votre lettre du 17, ce n'a été que pour la lire au roi, qui en a été attendri, et je n'ai pu moi-même m'empêcher de répandre des larmes : vous pouvez être assuré que Sa Majesté sera disposée, en cas que Dieu vous appelle à lui, à donner les marques de sa bonté à votre famille; et je n'aurai pas de peine à faire valoir auprès d'elle votre zèle et vos services. Dans le triste état où vous êtes, je n'ose vous écrire une plus longue lettre, et je vous prie d'être persuadé que je connais toute l'étendue de la perte que nous ferons et que personne au monde n'a pour vous des sentiments plus remplis d'estime et de considération que ceux avec lesquels je fais profession de vous honorer.

A défaut de fortune, Duguay-Trouin léguait à sa famille des trésors qu'aucun revers ne pouvait lui ravir : son nom et sa gloire.

TURGOT

Peu d'hommes d'État furent plus justement estimés pour la dignité de leur vie et l'élévation de leur caractère que Turgot, le ministre de Louis XVI. Ce célèbre économiste, qui le premier osa proclamer le droit au travail libre, à une époque où le travail n'était exercé qu'à titre de privilège *royal* et *domanial*, appartenait à une famille de très ancienne noblesse. Ses ancêtres n'avaient cessé de s'illustrer dans l'armée et dans la magistrature depuis le onzième siècle.

Anne-Robert-Jacques Turgot, baron de l'Aulne, né à Paris le 10 mai 1727, était fils de Michel-Étienne Turgot, prévôt des marchands de cette ville, et de dame Françoise Martineau. Dès l'adolescence il montra l'excellence de son cœur. Au temps où il faisait ses humanités au collège Louis-le-Grand, ses parents, inquiets de voir disparaître l'argent qu'ils lui prodiguaient, prièrent le principal de s'enquérir de l'emploi qu'il en pouvait faire. L'enquête révéla que l'argent de poche du jeune Turgot était distribué aux élèves externes qui n'avaient pas le moyen de s'acheter des livres.

Après avoir fait sa philosophie au collège du Plessis, Turgot entra au séminaire de Saint-Sulpice, pour obéir aux vœux de sa famille, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Il étudia la théologie avec le zèle d'un esprit inquisiteur qui cherche la vérité, et fut élu prieur de Sorbonne à vingt-deux ans. Il prononça à cette occasion deux discours qui lui valurent les plus grands éloges. Le premier traitait des *Avantages que le christianisme a promis au genre humain*; le second était un *Tableau des progrès successifs de l'esprit humain*.

La philosophie enleva Turgot à la théologie. A la fin de son année de priorat il quitta l'habit ecclésiastique pour entrer dans la magistrature. Promu à la charge de conseiller-substitut du procureur général en 1752, il fut reçu conseiller au Parlement à la fin de la même année et devint maître des requêtes en 1753.

Tout en se livrant aux devoirs de sa charge, il donnait des articles à l'*En-*

cyclopédie, étudiait les langues mortes et les langues vivantes et, par ses traductions, vulgarisait les auteurs anciens ou révélait les chefs-d'œuvre modernes des littératures étrangères. Son honnêteté se révélait jusque dans ses principes sur l'art de traduire; il condamnait les traductions libres, qu'il considérait comme des tricheries. « Si je veux, disait-il, vous montrer comment on s'habille en Turquie, il ne faut pas que j'envoie un dolman à mon tailleur pour m'en faire un habit à la française. Il faut que je mette l'habit ture sur mes épaules et que je marche devant vous. »

L'esprit curieux et insatiable de Turgot s'exerçait dans toutes les branches des connaissances humaines; il cultivait la poésie, il étudiait la métaphysique, l'astronomie, la géométrie, la chimie, l'histoire naturelle, l'agriculture, et surtout l'économie politique, science nouvelle, révélée en France par Quesnay.

Aussi désireux d'étendre ses connaissances pratiques que théoriques, il accompagna dans ses tournées en province l'intendant du commerce Gournay, qui avait, dans son expérience, condamné le principe d'autorité en matière d'économie politique et avait proclamé hardiment que *la liberté est l'âme du commerce*. Après la mort de cet ami vertueux, Turgot parcourut les Alpes, la Suisse, l'Alsace, et rapporta des documents précieux sur l'industrie manufacturière de ces pays.

Nommé intendant de la généralité de Limoges le 8 août 1761, il entra dans ces hautes fonctions avec le ferme propos de rechercher la vérité, d'être utile au genre humain et, par suite, de se faire aimer. Non seulement il se fit aimer, mais il se fit bénir.

Il trouva sa généralité dans un état de misère effrayant, et il ne perdit pas de temps pour se mettre à l'œuvre. Mais que de luttes à soutenir, que d'abus à combattre, que de préjugés à vaincre, que de réformes à tenter! Il se mit aussitôt en rapport avec les curés des paroisses, parvint à vaincre leur inertie ou leur mauvais vouloir et en fit de précieux auxiliaires de sa bienfaisante administration; ils lui servirent de traits d'union entre l'autorité et le peuple des campagnes.

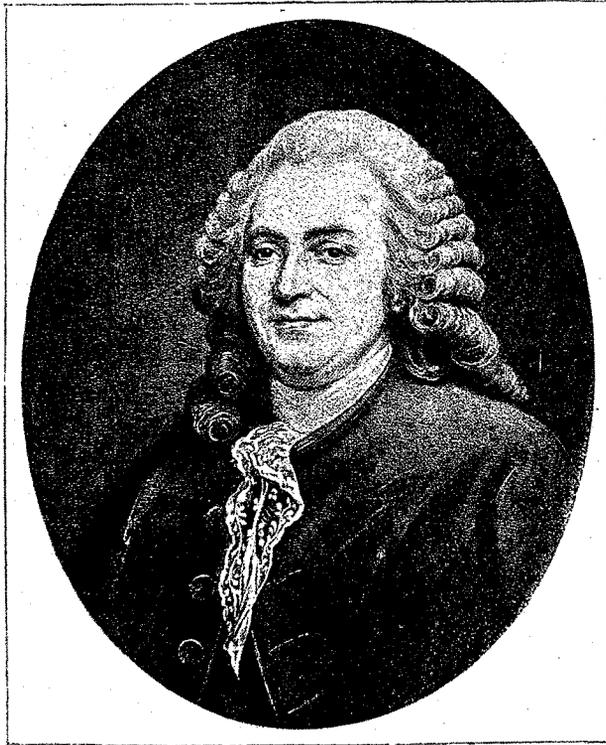
Turgot commença par abolir dans sa généralité les *corvées*, ce système arbitraire de réquisition qui arrachait le paysan à sa famille et le condamnait au travail forcé sans salaire. En treize années il fit construire, par des travailleurs salariés et de bonne volonté, plus de cent cinquante lieues de routes dans un pays accidenté, adoucit les pentes trop rapides, réduisit la largeur des routes royales, qui enlevaient des terrains plus profitables à l'agriculture, assumant à la fois les fonctions d'administrateur et d'ingénieur.

Il organisa des *ateliers de charité*, en proclamant que *le soulagement des hommes qui souffrent est le devoir de tous et l'affaire de tous*. Touchante maxime, qu'il mettait en pratique en distribuant ses revenus aux déshérités,

car il ne lui suffisait pas de décréter la bienfaisance, il prêchait d'exemple.

Pendant deux années de disette, il soulagea son peuple par la liberté du commerce des grains et par l'introduction de la pomme de terre. Émule de Parmentier, il en faisait servir tous les jours sur sa table et en donnait aux curés pour qu'ils en apprissent l'usage aux paysans, jusque-là exclusivement condamnés au seigle, aux raves, aux châtaignes, dont le rendement est incertain.

Un des beaux titres d'honneur de l'intendant du Limousin est d'avoir



Turgot.

réveillé le patriotisme dans les campagnes. Au moment du recrutement des milices, la moitié des garçons se sauvaient dans les bois, poursuivis à main armée par l'autre moitié, chargée de ramener les réfractaires. On se battait à coups de fusil, à coups de hache, entre parents et anciens amis, pour ne pas aller se battre contre les ennemis de la France. Turgot défendit aux paysans de poursuivre les fuyards et confia ce soin à la maréchaussée, qui évita l'effusion du sang. Par sa fermeté, sa tolérance, sa douceur, l'intendant réussit à rétablir la paix, fit comprendre aux rebelles que la fuite était leur

plus grand danger et parvint à régler le recrutement des miliciens et des volontaires sans occasionner de nouveaux troubles. Enfin, les paysans en arrivèrent à se glorifier de ce titre de *milicien* qui leur inspirait jadis tant d'horreur.

La protection intelligente de Turgot s'étendant à tous ses administrés, il fit instruire des sages-femmes pour soigner les femmes et les enfants malades, que l'ineurie laissait mourir faute de soins médicaux. Dans sa prévoyance, il se préoccupa encore de la conservation et de l'amélioration du bétail; il envoyait dans ce but des élèves à l'école vétérinaire de Lyon. Plus tard il fonda même à Limoges une école de ce genre.

Nommé ministre de la marine le 20 juillet 1774, Turgot n'occupa ce poste que trente-cinq jours, et pendant son court passage à ce ministère il étonna les marins de profession par l'étendue de ses connaissances nautiques, mécaniques et astronomiques.

Devenu contrôleur général des finances et ministre d'État le 24 août, il écrivit au roi une lettre célèbre, où ses vues économiques se résument en trois mots : *point de banqueroute, point d'augmentation d'impôts, point d'emprunts.*

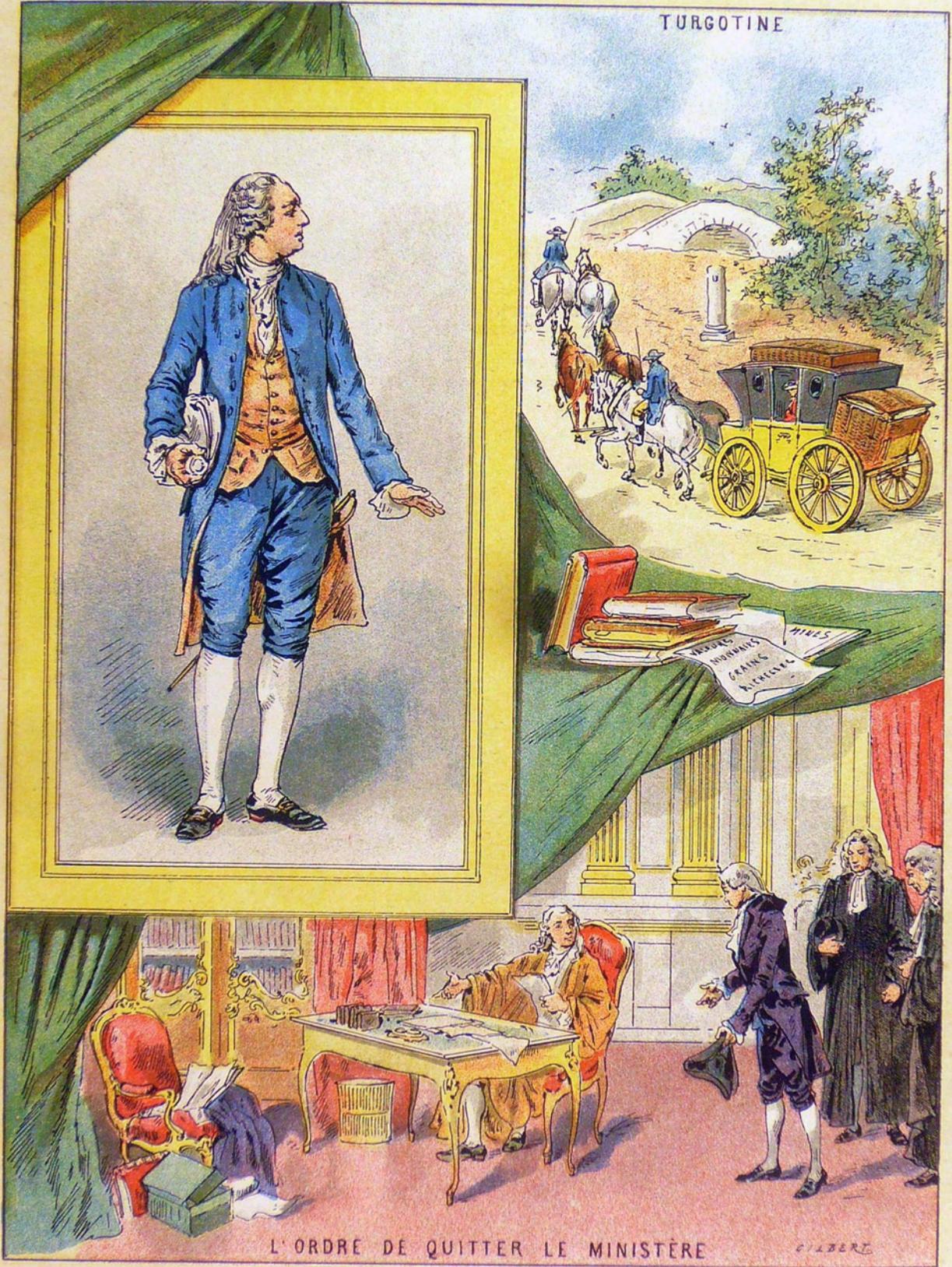
Le nouveau ministre tenta d'appliquer à la France entière les réformes qu'il avait si heureusement introduites dans sa province. Ne cherchant point à flatter le roi, il ne lui donnait jamais le conseil demandé en employant la formule consacrée : *Cela vous sera utile; cela fera votre gloire.* Non, il disait simplement : *Sire, cela est juste et ce sera un bienfait pour votre nation.*

Les finances étaient dans un état déplorable; on se trouvait en présence d'un déficit de vingt-deux millions trois cent vingt mille cent vingt-six livres! sans compter une dette exigible arriérée fort considérable. Turgot, dans le but de ramener la confiance, porta ses premiers efforts sur cette dernière dette, qui compromettait plus directement le crédit de la monarchie, sans améliorer la situation générale des finances.

Une autre mesure équitable fut de payer les pensions arriérées aux pensionnaires pauvres, qui n'avaient pas d'autre ressource pour vivre que le prix de leurs anciens services.

Turgot réduisit les droits onéreux qui portaient sur la consommation et l'industrie de la classe ouvrière et rendit moins sévère la perception des impôts. Par un arrêté en date du 17 septembre 1774, *il affranchit les droits de péage, halage, passage, pontonnage, travers, barrage, coutume, étalage, afforage, de poids, aunage, marques, chablage, gourmetage et les droits de bacs appartenant aux princes du sang, seigneurs et particuliers qui les possèdent à titre patrimonial ou autre équivalent, de la perception des huit sols pour livre.*

TURGOTINE



L'ORDRE DE QUITTER LE MINISTÈRE

GILBERT

ANNE-ROBERT-JACQUES TURGOT

1727 - 1781

Il proclama la liberté du commerce et de l'industrie, en attendant qu'il pût amener la France à la liberté politique, et fit supprimer par un édit royal les *corporations, jurandes et maîtrises*, qui enchaînaient la liberté du travail et entravaient les transactions commerciales. Le Parlement, en recevant communication de l'édit qui abolissait les *corvées*, blâma hautement cette réforme et eut l'impudence de dire dans ses remontrances : « Le peuple de France est *taillable et corvéable* à merci ; c'est une partie de la constitution que le roi ne peut changer ! »

Turgot redoubla de fermeté. Il abolit le droit dont abusait les convois militaires de réquisitionner les habitants, et établit des casernes et des lieux d'étape.

Il rendit plus facile la circulation sur les rivières et les canaux et fit adopter des mesures financières qui profitèrent au commerce sans nuire à l'État. Il abolit la vénalité des charges et donna l'exemple du désintéressement en refusant les 500 000 livres que les contrôleurs généraux recevaient au renouvellement du bail des fermes sous le nom de *pot-de-vin*, ne trouvant rien de noble ni dans le nom ni dans la chose.

Lorsque, à la suite d'une année de disette, Turgot fit décréter la liberté absolue du commerce des grains dans tout le royaume, ce décret excita une panique générale, qui fut accompagnée d'une cherté réelle ou factice causée par les monopoleurs. Une sédition générale s'ensuivit. A Paris, on pilla les boutiques des boulangers, on menaça la vie du ministre, qui maintint l'édit.

Un conseiller au Parlement raconte que pendant la bagarre, apercevant une femme plus animée que les autres, il l'avait engagée à se retirer de la mêlée en lui offrant un écu pour acheter du pain, mais que cette furie lui avait répondu ironiquement, en faisant sonner sa poche : « Va, va, nous n'avons pas besoin de ton argent, nous en avons plus que toi ! »

Faisant tête à l'émeute, il lui opposa la force armée, fit garder les halles par les troupes, et cette sédition, dite *guerre des farines*, finit d'une façon ridicule pour les agitateurs de haut rang qui l'avaient suscitée, espérant perdre ainsi un ministre réformateur, acharné à la destruction de leurs privilèges.

L'intervention de Turgot s'étendait à tout. Il fit remplacer les lourdes voitures publiques qui défonçaient les routes par d'autres plus légères et moins coûteuses, qu'on appela *turgotines*. Le *coche* de Bordeaux mettait quatorze jours pour arriver à Paris ! La *turgotine* ne mit plus que cinq jours et demi. Que penserions-nous aujourd'hui de ce progrès sur la locomotion ? Turgot créa des assemblées provinciales où les trois ordres étaient confondus, ce qui était le premier pas vers l'affranchissement politique.

Turgot projetait de grandes choses qui devaient porter les derniers coups à

l'ancien régime. Il méditait un ensemble de réformes jugées alors prématurées : la liberté de conscience, la liberté de la presse, l'unité des poids et mesures, l'extension de l'instruction publique, la rédaction d'un code civil commun à toute la France.

Toutes ces belles pensées, tous ces grands projets, tout ce bon vouloir et ce bon sens d'honnête homme échouèrent contre des intrigues de cour. Les préjugés de l'ignorance et de l'égoïsme prévalurent contre sa sagesse prévoyante.

« On insinua au contrôleur général de donner sa démission. Il ferma l'oreille. Il voulait tomber comme un soldat frappé à son poste. Le 12 mai 1776, il vint entretenir le roi d'un nouveau projet d'édit, précédé, comme à son ordinaire, d'un exposé des motifs. « Encore un mémoire ! » dit Louis avec humeur. Il écouta avec dégoût, et, à la fin, il lui demanda : « Est-ce tout ? — Oui, sire. — Tant mieux ! » répliqua-t-il. Et il tourna le dos.

Trahi par Maurepas, abandonné par Louis XVI qui lui avait dit quelques mois auparavant : « Il n'y a que vous et moi qui aimions le peuple », Turgot reçut sa lettre de renvoi deux heures après son entrevue avec le roi. Il y répondit par une lettre pleine de fermeté, qui se terminait ainsi : « J'ai fait, Sire, ce que j'ai cru de mon devoir en vous exposant, avec une franchise sans réserve et sans exemple, les difficultés de la position où j'étais et ce que je pensais de la vôtre. Tout mon désir est que vous puissiez toujours croire que j'avais mal vu, et que je vous montrais des dangers chimériques. Je souhaite que le temps ne me justifie pas. »

Versailles accueillit la chute de cet homme de bien avec l'explosion d'une joie indécente, mais Turgot se retira avec l'estime des honnêtes gens, qui voyaient clair dans le présent et dans l'avenir et pensaient qu'il était appelé à conjurer l'orage prévu.

« Ah ! s'écria le vieux Voltaire, dont la sensibilité devenait plus expansive et plus passionnée avec l'âge, ah ! quelle funeste nouvelle j'apprends ! La France aurait été trop heureuse.... Que deviendrons-nous?... Je suis atterré.... Nous ne nous consolerons jamais d'avoir vu naître et périr l'âge d'or.... Je ne vois plus que la mort devant moi, depuis que M. Turgot est hors de place.... Ce coup de foudre m'est tombé sur la cervelle et sur le cœur ! »

« Les actes du successeur de Turgot, dit Henri Martin, apprirent au peuple ce qu'il avait perdu. Maurepas, quittant l'apparence modeste dont il avait enveloppé son omnipotence, s'était attribué le titre de chef du conseil des finances, comme pour marquer nettement la dépendance où il entendait tenir le ministre. L'avènement du nouveau ministre fut signalé par la chute immédiate du crédit public. Les Hollandais ne voulurent pas réaliser l'emprunt de soixante millions à 4 pour 100 qu'ils avaient promis à Turgot ; le



Turgot recevant sa lettre de renvoi.

beau plan général d'emprunt à 4 pour 100 pour convertir la dette, qui en coûtait 5 à l'État, fut abandonné. Le contrôleur général ne sut trouver de ressources pour remédier au discrédit que dans l'institution d'une loterie royale, institution immorale, à laquelle le Parlement avait eu le mérite de s'opposer en diverses occasions, et qui faisait du roi le croupier d'une grande maison de jeu. Le faible Louis XVI souscrivit à cette ignominie de la même main qui avait signé, la veille, les nobles préambules de Turgot !

« Quelques semaines après, une déclaration royale rétablit l'*ancien usage pour les réparations des chemins*, c'est-à-dire la convée ! Turgot, qui avait supporté sa chute avec le calme des vrais philosophes, ne put, sans verser des larmes, voir remettre au cou des malheureux campagnards la chaîne qu'il avait brisée. »

Le grand mouvement de 1789 seul devait rendre possibles les réformes du ministre qui, suivant Malesherbes, avait *la tête de Bacon et le cœur de l'Hospital*.

Écrivain de mérite, intelligence universelle, Turgot mit à profit ses loisirs pour se consacrer aux lettres, aux sciences, aux arts. Il avait le pressentiment d'une fin prématurée et, quand on l'engageait à ménager ses forces, il répondait : « Le temps me presse ; je suis d'une famille où l'on ne passe pas cinquante ans. »

Il mourut de la goutte, le 18 mars 1781, cinq ans après sa retraite du ministère, âgé seulement de cinquante-deux ans.

Si les doctrines de Turgot sont parfois contestables, tous ses actes furent d'un citoyen vertueux, d'un administrateur dévoué. « Ce qu'il y a d'erroné dans ses plans, dit Henri Martin, vient des autres, de l'école à laquelle il s'est agrégé. Ce qu'il y a de beau, de vrai, de profond, lui appartient exclusivement, à l'exception de cette grande idée de l'instruction publique donnée comme base à la société, idée qu'il partage avec tout le dix-huitième siècle. C'est bien lui qui a conçu la nation animée d'un mouvement régulier dans toutes ses parties, la vie publique éveillée à tous les degrés de l'échelle territoriale, et cette belle théorie de l'assistance qui conserve dans le pauvre la dignité de l'homme et du citoyen en assimilant la pauvreté individuelle à la pauvreté collective ; c'est bien là la vraie solidarité, la vraie fraternité sociale. Chez lui l'individualisme ne veut dire que liberté, et non point égoïsme. »

BOUGAINVILLE

Ce fut un Portugais, Ferdinand Magellan, qui fit pour la première fois le tour du monde, en 1519. Des cinq vaisseaux qu'il avait emmenés, la *Victoire* fut le seul qui revint, et revint sans lui. N'importe ! la voie était ouverte et, quelque périlleuse qu'elle se montrât, elle fut suivie.

Cinquante-huit ans après, Drake, parti d'Angleterre également avec cinq vaisseaux, le 15 septembre 1577, y rentra avec un seul, le 3 novembre 1580, ayant mis trois ans pour faire le second voyage autour du monde. Son vaisseau, le *Pélican*, fut conservé dans un bassin, en souvenir glorieux d'une expédition qui enthousiasmait l'Europe.

Pendant les deux siècles suivants, onze explorateurs partagèrent la gloire de Magellan et de Drake ; mais parmi eux on ne comptait pas un seul Français. Enfin, en 1766, un Parisien, né et élevé loin de la mer, vint rivaliser avec les navigateurs des nations maritimes et leur disputer l'honneur des grandes découvertes dans le Nouveau Monde.

Louis-Antoine de Bougainville, né le 11 novembre 1729, était le fils d'un notaire. Il fit de fortes études dans les sciences exactes, sous la direction de d'Alembert et, jeune encore, alors qu'il était engagé dans les mousquetaires, il publia un *Traité du calcul intégral, pour servir de suite à l'analyse des infiniment petits du marquis de l'Hôpital*. Ce sont ses propres goûts et sa vocation naturelle qui le portaient à ce genre d'études, car ses parents eussent voulu le voir se préparer au barreau. Son esprit positif, son humeur quelque peu aventureuse, lui firent préférer la carrière des armes. Il devint vite aide de camp du général Chevert et fut immédiatement admis dans la diplomatie. En 1754 il était secrétaire d'ambassade à Londres. Deux ans après, il rentrait dans l'armée avec le grade de capitaine de dragons et, comme aide de camp du général Montcalm, il alla faire avec lui la campagne du Canada. La mort du général Montcalm entraîna la perte de notre colonie et Bougainville revint en France.

En 1761 nous le retrouvons aide de camp du duc de Choiseul-Stainville, qu'il suit sur les bords du Rhin. Là encore il se fait remarquer par des actions d'éclat si brillantes, qu'il reçoit du roi deux pièces de canon du calibre 4, récompense honorifique des plus estimées à cette époque.

La paix qui survint en 1763 laissa l'activité et le génie de Bougainville sans emploi. Plus de guerre, plus de champ de bataille où déployer ses facultés militaires, plus d'événements pour satisfaire à son goût pour les aventures.



Bougainville.

Mais ce n'est pas un homme de cette trempe qui va s'endormir ou s'atrophier dans l'inaction. Il a trente-quatre ans, il est en pleine maturité d'esprit, en pleine force physique; il va changer de voie et embrasser la carrière maritime. A-t-il reçu l'instruction préparatoire? A-t-il subi les longues épreuves qu'exige le métier de marin? Peu importe! Avec une ferme volonté, un courage indomptable, une intelligence supérieure, l'homme ne parvient-il pas jusqu'aux limites de l'impossible?

Donc, après un stage assez court, Bougainville échange son grade de colonel

de l'armée de terre contre celui de capitaine de vaisseau et, en dépit des gens qui prétendent qu'on ne devient marin qu'en étant élevé sur la mer, on peut bientôt inscrire son nom sur la liste des plus illustres navigateurs. Il conçoit le projet de fonder une colonie française aux îles Malouines, arme à ses frais la frégate l'*Aigle*, de 20 canons, la corvette le *Sphinx*, de 12 canons, et, le 15 septembre 1763, il appareille de Saint-Malo, emmenant vingt-sept colons, y compris cinq femmes et huit enfants. Il atterrit à la fin de janvier 1764.

Au mois de mars, l'emplacement de la colonie étant déterminé, on construit des cases, des magasins, un petit fort surmonté d'un obélisque, sur l'une des faces duquel on grava l'inscription suivante :

ÉTABLISSEMENT
DES ÎLES MALOUINES
SITUÉES AU 51 DEG. 50 MIN.
DE LAT. AUST. ET 60 DEG. 50 MIN.
DE LONG. OCCID. MÉRID. DE PARIS
PAR LA FRÉGATE L'AIGLE, CAPITAINE
P. DUGLOS GUYOT, CAPITAINE DE BRULOT,
ET LA CORVETTE LE SPHINX, CAPIT. F. CHÉNARD
DE LA GIRAUDAIS, LIEUT. DE FRÉGATE, ARMÉES PAR
LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE, COLONEL D'INFAN-
TERIE, CAPITAINE DE VAISSEAU, CHEF DE L'EXPÉDITION,
G. DE NERVILLE, CAPITAINE D'INFANTERIE, ET P. D'ARBOU-
LIN, ADMINISTRATEUR-GÉNÉRAL DES POSTES DE
FRANCE : CONSTRUCTION D'UN FORT ET D'UN
OBÉLISQUE DÉCORÉ D'UN MÉDAILLON DE SA
MAJESTÉ LOUIS XV SUR LES PLANS D'A.
L'HUILLIER, INGÉN. GÉOG. DES CAMPS
ET ARMÉES SERVANT DANS L'EX-
PÉDITION; SOUS LE MINISTÈRE
D'E. DE CHOISEUL DUC
DE STAINVILLE. EN
FÉVRIER 1764.

Cet établissement ne dura que trois ans, l'Espagne réclamant la propriété des terres sur lesquelles il était établi. La France céda sa colonie naissante à son alliée, qui s'engagea à rembourser au fondateur les frais d'installation. C'était une perte pour la France, non au point de vue agricole, mais au point de vue commercial et politique. Reprises plus tard par les Anglais, les Malouines ont été rebaptisées par eux du nom de *Falkland*.

Bougainville, chargé par le gouvernement français de procéder à la restitution convenue, partit de Nantes, au mois de novembre 1766, sur la frégate la *Boudeuse*, ayant comme conserve la flûte l'*Étoile*. Il devait ensuite se rendre aux Indes Orientales en traversant la mer du Sud entre les deux tropiques.

Aussitôt sa première mission accomplie, il touche à Montévidéo, traverse le détroit de Magellan, pénètre à travers le dédale justement nommé l'*archipel Dangereux*, signale pour la première fois les îles *Tehai*, *Lanciers*, *Heïou*, *Dawa-Hadi*, *Bird*, *Croker* et *Melville*. Enfin, en avril 1768, il mouille à Taïti, qu'il qualifie de *Nouvelle-Cythère*, moins à cause de la salubrité du climat que de la douceur des mœurs de ses habitants.

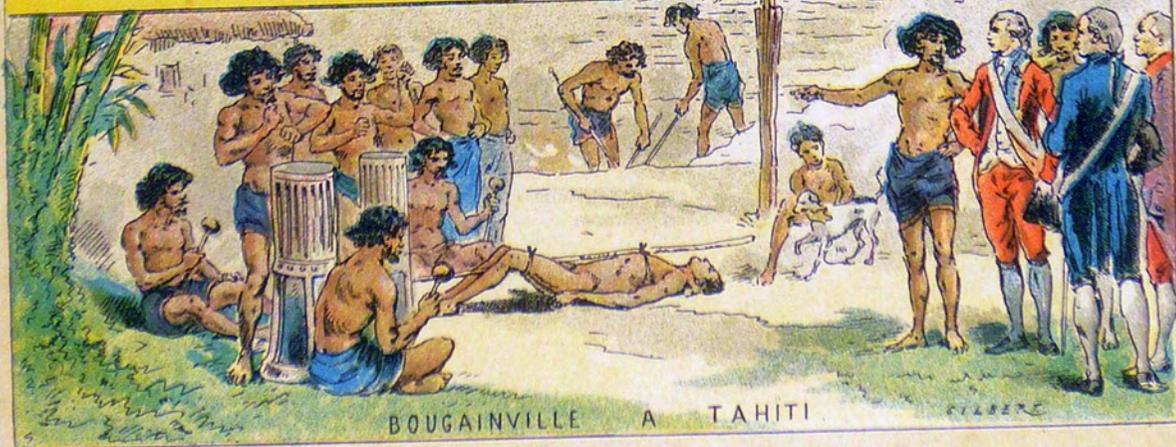
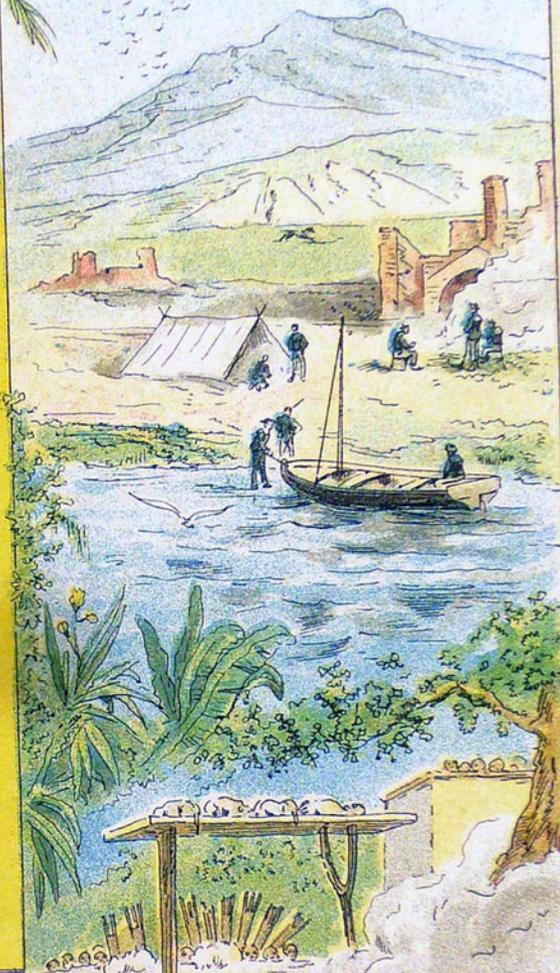
Cette île semble avoir été sa terre de prédilection et, bien qu'il n'y ait pas fait un long séjour, il en a décrit l'aspect, les productions, il est entré dans les plus grands détails sur la vie des insulaires, sur leurs coutumes et leur langue; il a parlé de leur beauté, de leur élégance, de tous leurs agréments avec une rare complaisance. « Je n'ai jamais, dit-il dans la relation de son Voyage autour du Monde, rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés; pour peindre Hercule et Mars, on ne trouverait nulle part d'aussi beaux modèles. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens, et, s'ils étaient vêtus, s'ils vivaient moins à l'air et au grand soleil, ils seraient aussi blancs que nous. En général, leurs cheveux sont noirs. Quelques-uns se coupent les cheveux très courts, d'autres les laissent croître et les portent attachés au sommet de la tête. Tous ont l'habitude de se les oindre, ainsi que la barbe, avec de l'huile de coco. Je n'ai rencontré qu'un seul homme estropié et qui paraissait l'avoir été par une chute.

« Le seul habillement des femmes est une grande pièce d'étoffe dans laquelle elles s'enveloppent, et elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie. Comme les Taïtiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, et qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. »

Bref, le navigateur enthousiaste a fait de ce pays et de ses habitants un tableau enchanteur plus rempli de charme que de vérité. C'est de sa relation que s'est inspirée la littérature de la fin du xviii^e siècle, qui a fait de la vie sauvage un âge d'or dans un paradis terrestre.

Bougainville était de bonne foi; mais il n'avait pas eu le temps d'observer *de visu*, et la plupart des renseignements qu'il nous a transmis proviennent de l'indigène qui avait voulu accompagner *ses amis* pour visiter leur pays. Ce Taïtien resta onze mois à Paris et y fut l'objet d'une vive curiosité. Il est fort probable qu'il a remporté de notre pays des idées aussi fausses que celles qu'il nous avait patriotiquement données du sien. Il fut rapatrié, aux frais

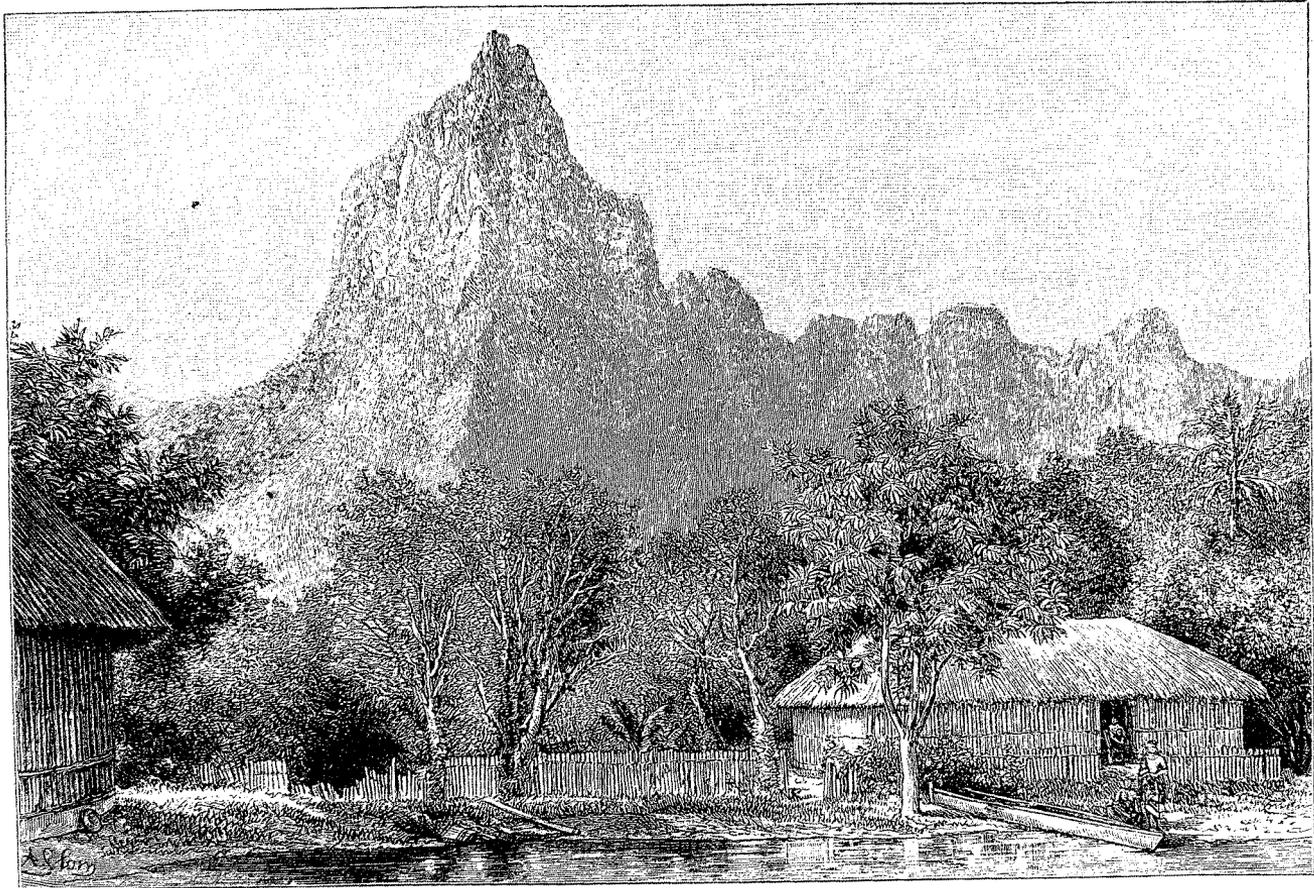
ILES MALOUINES



BOUGAINVILLE A TAHITI

LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE

1729 - 1811



Vue prise dans l'archipel taitien.

de Bougainville et de Mme de Choiseul, par un navire qui transportait à Taïti un grand nombre d'outils de première nécessité, des graines et du bétail.

En quittant Taïti, Bougainville découvrit des îles que les insulaires appellent *Hamoa* et qu'il désigna sous le nom d'*îles des Navigateurs*. Il a cru remarquer dans ce groupe, l'un des plus importants de l'Océanie, le type polynésien perfectionné sous le rapport physique, mais non sous le rapport intellectuel et moral. Le fait est que ces indigènes ont montré plus tard, dans leurs rapports avec les explorateurs, leur inepte férocité.

Bougainville visita ensuite le nord des terres du Saint-Esprit, qu'il rebaptisa du nom de *Cyclades* et qui sont connues aujourd'hui sous celui de *Nouvelles-Hébrides*, d'après la désignation de Cook.

Il ne put, comme il en avait l'intention, reconnaître les côtes de la Nouvelle-Hollande, dans la crainte de voir ses navires se briser sur les écueils qui en défendent les abords.

En longeant les côtes non moins périlleuses de la Louisiade, les équipages de la *Boudeuse* et de l'*Étoile* trouvèrent, à l'embouchure d'une rivière, les traces d'un campement anglais et les débris d'une inscription qui, clouée à un arbre, avait été arrachée et brisée par les sauvages. Le hasard qui, au milieu de tant de terres éparses dans l'Océan, amenait le pavillon français sur un point perdu du globe où celui d'une nation rivale venait de laisser un monument d'une entreprise semblable, émut singulièrement les voyageurs.

Un peu plus loin, ils aperçurent en passant les côtes nord de l'archipel *Salomon*, qui n'avaient pas été vues depuis leur découverte par Mendana et où les démonstrations hostiles des naturels empêchèrent d'aborder.

Nos navigateurs, commençant à manquer de vivres, en étaient réduits aux expédients pour tromper leur faim, quand ils entrèrent au port Praslin, sur les côtes de la Nouvelle-Irlande. Là, ils purent vivre de leur pêche et se ravitailler tant bien que mal, mais l'approvisionnement était impossible; les côtes ne fournirent à leurs besoins que du bois et de l'eau; les terres étaient absolument désertes, soit que les insulaires se fussent cachés, soit que la peur leur eût fait prendre la fuite vers l'intérieur à l'aspect des blancs.

Après une relâche de huit jours, on reprit la mer en suivant la côte, à environ trois lieues de distance. En côtoyant la Nouvelle-Bretagne, Bougainville découvrit encore : l'île des *Anachorètes*, l'archipel de l'*Échiquier*, les deux *Cyclopes*, la *Nymphé-Alié*, le *Géant-Moulineau*, vit de loin quelques parties de la *Nouvelle-Guinée* et vint mouiller à *Bourou*, l'une des Moluques. Il était temps.

Les équipages, épuisés par les fatigues exceptionnelles et les privations de toutes sortes, étaient à bout de forces. Enfin, ces malheureux et courageux

voyageurs trouvent la nourriture, les rafraîchissements et les soins que réclamait leur état de délabrement.

« Ce ne fut pas sans d'excessifs mouvements de joie, raconte Bougainville, que nous découvrîmes, à la pointe du jour, l'entrée du golfe de Cajéli. C'était le terme où devaient finir nos plus grandes misères. Le scorbut avait fait parmi nous de cruels ravages depuis notre départ de Praslin. Personne ne pouvait s'en dire entièrement exempt, et la moitié de nos équipages était hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus passés à la mer eussent assurément coûté la vie à un grand nombre. Les vivres qui nous restaient étaient si pourris et d'une odeur si cadavéreuse, que les moments les plus tristes de nos journées étaient ceux où la cloche avertissait de prendre ces aliments dégoûtants et malsains. Combien cette situation embellissait encore à nos yeux le charmant aspect des côtes de Bourou ! Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les *îles Moluques* sont couvertes, s'était fait sentir plusieurs lieues en mer et avait semblé l'avant-coureur qui nous annonçait la fin de nos maux. L'aspect d'un bourg assez grand, situé au fond du golfe, celui des vaisseaux à l'ancre, la vue des bestiaux errants dans les prairies qui environnent le bourg, causèrent des transports, que j'ai partagés sans doute, et que je ne saurais dépeindre. »

Le 16 octobre 1768, Bougainville appareilla de Batavia et, après une relâche à l'*île de France*, fit voile pour Saint-Malo, où il arriva le 16 mars 1769, n'ayant perdu que sept hommes pendant ce pénible voyage au long cours de deux ans et quatre mois.

La relation de son expédition, publiée sous le titre de *Voyage autour du Monde par la frégate du roi la Boudeuse et la flûte l'Étoile, en 1766, 1767, 1768 et 1769*, eut un succès prodigieux.

Pendant la guerre d'Amérique, Bougainville, devenu chef d'escadre, commanda une division de l'armée navale du comte de Grasse et, en 1781, il combattit avec honneur contre l'amiral anglais Hood, en vue de Port-Royal de la Martinique. Puis, revenu en France, il rentra dans l'armée de terre avec le titre de maréchal de camp, ce qui ne l'empêcha pas de former encore le projet de grandes découvertes maritimes. Il avait, cette fois, l'intention d'explorer les régions du pôle nord, mais il ne trouva aucun appui dans le ministre Brienne, qui, incapable de comprendre le but scientifique d'une telle expédition, n'y voyait qu'une fantaisie de coureur d'aventures.

Bougainville, découragé par cet inqualifiable dédain, abandonna définitivement la marine, pour se consacrer exclusivement à la science. On a prétendu que c'est d'après les plans préparés pour son voyage au pôle nord, et qu'il avait adressés à la Société royale de Londres, que le gouvernement anglais a dirigé l'expédition de Phipps.

Bougainville fut élu membre de l'Institut, fit partie du Bureau des Longitudes. Napoléon l'appela au Sénat et le créa comte de l'Empire. Il mourut à quatre-vingt-cinq ans, après une courte maladie, ayant conservé jusqu'au dernier jour, avec les heureuses facultés de son intelligence, l'humeur enjouée qui avait fait le charme de sa vie privée.

Bougainville a l'honneur d'être le premier navigateur français qui ait fait le tour du monde. C'est par là qu'il a acquis une renommée que le temps n'a fait qu'accroître. L'importance des progrès qu'il a fait faire à la géographie est considérable; il a découvert plusieurs terres absolument inconnues; il a confirmé et complété les découvertes de ses devanciers.

KLÉBER

Kléber est un de ces hommes illustres qui ne durent qu'à eux-mêmes, à leurs propres efforts et à leur ferme volonté le rang promis à leur génie. Il ne reçut pas dans la famille la préparation et l'aide qui rendent moins pénibles les premiers pas dans la vie.

Kléber est originaire de Strasbourg, où son père exerçait la profession de tailleur de pierre. Son acte de baptême, enregistré à la paroisse de Saint-Pierre-le-Vieux, lui donne les prénoms de Jean-Baptiste et le fait naître en 1755.

A cinq ans, il perdit son père et, après deux années de veuvage, sa mère, Reine Borgart, qui était remarquable par sa beauté, se remaria avec un homme veuf, d'un caractère dur, aux brutalités duquel elle fut obligée de soustraire son enfant; elle le plaça chez un curé de village, aux environs de Strasbourg. Ce curé n'eut pas de peine à développer les heureuses facultés de son jeune pensionnaire, dont l'application et le travail personnel hâtaient grandement les progrès. L'enfant montrait un penchant irrésistible pour les sciences, et surtout pour l'histoire profane; mais il n'en était pas de même pour l'histoire sacrée.

Le vénérable curé n'avait pas seulement à déplorer l'aversion de son élève pour le catéchisme, il avait encore à se plaindre des mauvais tours que lui jouait le méchant petit drôle. Ses espiègleries d'enfant de chœur allaient jusqu'au sacrilège : il buvait le vin des burettes qu'il devait porter à l'autel et se sauvait dans la forêt, d'où on le ramenait pour l'emprisonner dans la cave du presbytère. Enfin, ces escapades se renouvelant souvent, le vaurien fut renvoyé dans sa famille.

Livré à lui-même, sans maître, sans conseil, Jean-Baptiste n'en continua pas moins ses études. Son développement physique avait été encore plus prompt que son développement intellectuel : dans l'adolescence, il avait déjà une taille gigantesque, qui devait atteindre près de deux mètres. Il avait assez

de connaissances en mathématiques et en dessin pour être employé chez un architecte. Quand il eut n'avoir plus rien à apprendre de son art chez son premier patron, il alla à Paris pour s'y perfectionner. Malheureusement, son amour immodéré des plaisirs et son imprévoyance ne tardèrent pas à le jeter dans une société de jeunes étourdis et de débauchés, qui lui firent perdre plus de temps et d'argent qu'il n'avait acquis de savoir en architecture. Sa mère le rappela. Il était dans un trop grand embarras d'argent pour ne pas répondre à cet appel, qui lui faisait espérer le payement de ses dettes.

Comme on le voit, la jeunesse de Kléber n'a pas été fort édifiante. Son caractère turbulent, batailleur, l'entraînait souvent dans de mauvaises affaires. Ainsi, passant à Besançon pour retourner en Alsace, il se prit de querelle avec un jeune homme de son âge et le blessa dans un duel, ce qui le fit mettre en prison. C'est encore son humeur agressive qui le jeta dans une aventure d'où a dépendu son entrée dans la carrière où il s'est illustré.

Dans une brasserie qu'il fréquentait habituellement, il rencontra un jour deux Bavares élèves de l'école militaire de Munich, de passage à Strasbourg. Ces étudiants étaient l'objet des sarcasmes et des insultes des jeunes gens de la ville. Kléber, toujours disposé à batailler, prit fait et cause pour les étrangers et tint tête à ses compatriotes, qu'il réduisit au silence. De là naquit une liaison entre Kléber et les étudiants bavarois, qui engagèrent leur défenseur à les suivre en Bavière, lui garantissant son entrée à leur école. Kléber accepta et partit pour Munich. Là, il fut distingué par le prince de Kaunitz, puis par le prince de Wurtemberg et fut successivement nommé cadet, enseigne, sous-lieutenant. Mais il s'aperçut bientôt qu'il n'irait pas plus loin dans un service où l'avancement n'était accordé qu'à la naissance. Il donna sa démission et revint à Strasbourg reprendre son métier d'architecte.

Dès les premiers jours de la Révolution, Kléber en admit la légitimité et en adopta les principes. Agé alors de trente-six ans, il était dans la force de l'âge et dans la maturité de l'esprit, et comptait parmi les plus chauds patriotes. Lorsque, le 21 octobre 1790, la garnison de Belfort parcourut les rues de la ville aux cris de : « Vive le roi ! A bas la nation ! » on put craindre une conflagration au moment où le colonel allait faire tirer sur la foule qui manifestait en sens contraire. Tout à coup un géant surgit du rassemblement en brandissant un sabre et en appelant le colonel en combat singulier. C'était Kléber. Cette scène étrange frappa tout le monde et le calme se rétablit.

Avec son tempérament bouillant, son caractère hardi, Kléber ne pouvait manquer de mettre son ardeur, son intrépidité, ses facultés et ses talents militaires au service de son pays, menacé sur toutes les frontières. En 1792, il rejeta l'équerré et le compas pour reprendre l'épée et entra dans

l'armée en qualité d'adjutant-major, au 4^e bataillon des volontaires du Haut-Rhin, que son chef avait laissé dans le plus grand désordre. En peu de temps Kléber se fit craindre et aimer; il rétablit la discipline et fit partager à tous sa confiance et son ardeur.

A cette époque de transformation sociale, les hommes aptes au commandement avançaient vite dans les nouvelles armées improvisées. Kléber fut nommé presque immédiatement lieutenant-colonel, et envoyé devant Mayence à l'armée de Custine, où il ne tarda pas à se faire remarquer. Désigné par



Kléber.

le général en chef pour occuper avec neuf bataillons et un escadron de cavalerie un village aux alentours de la ville, il en profita pour s'emparer d'un convoi de provisions qui passait dans les environs de son camp retranché. C'était une bonne aubaine pour Mayence, dont les vivres s'épuisaient. Ce fait d'armes, si bravement accompli et si à propos, lui valut son élévation au grade de général de brigade.

Ce hardi coup de main, sa conduite dans un combat nocturne, où il sut ramener au feu la colonne d'attaque qu'il commandait et qu'une méprise funeste livrait à la panique, révélèrent la bravoure et le sang-froid de Kléber.

et quand, à la suite d'une capitulation honorable, la garnison de Mayence s'engagea à ne pas servir pendant un an contre les coalisés, elle fut envoyée pour éteindre l'insurrection de la Vendée.

Bien que Kléber n'y commandât pas en chef, il eut une grande part dans les succès obtenus. Son esprit insoumis, son caractère indépendant, ne pouvaient se plier aux volontés des représentants envoyés en mission aux armées, pour obéir à des ordres que condamnaient souvent la sagesse et l'expérience. On ne lui en doit pas moins une partie des avantages remportés par l'armée de la Loire, aussi bien qu'à Marceau, son collaborateur et son rival de gloire dans cette campagne.

Lorsque Marceau avait été mis à la tête de l'armée de la Loire, il n'avait accepté qu'à la condition d'être secondé par Kléber. « Je garde pour moi toute la responsabilité, lui avait-il dit, à toi je laisse le commandement. — Sois tranquille, mon ami, répondit Kléber, nous nous battons et nous irons nous faire guillotiner ensemble. »

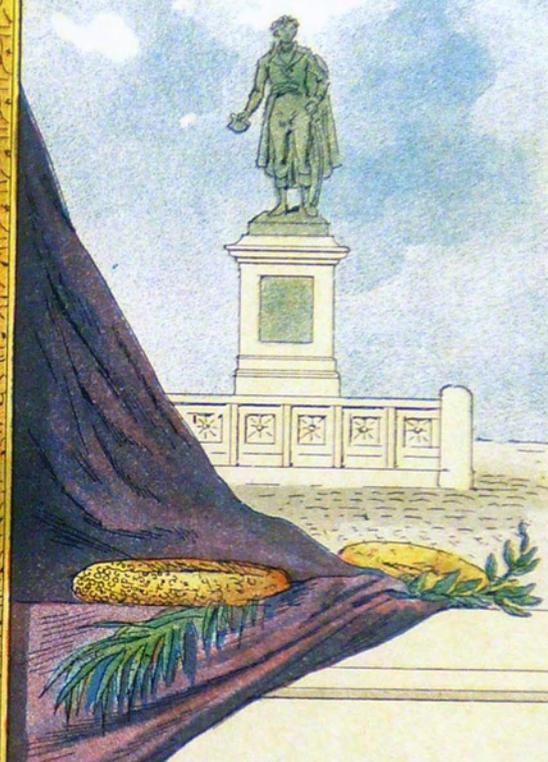
Cette union de deux esprits si bien faits pour s'entendre, qui se complétaient l'un l'autre, ne pouvait manquer de les faire réussir dans une tâche à laquelle ils étaient préparés. Après la prise de Savenay et la déroute qui la suivit, les Vendéens furent réduits à l'impuissance.

La Vendée soumise, Kléber fut envoyé à l'armée du Nord, qui, sous les ordres de Jourdan, venait de prendre le nom de Sambre-et-Meuse. Il fut appelé à commander l'aile gauche, qui, sur une étendue de dix lieues, allait livrer bataille à une armée de 500 000 coalisés : Anglais, Hollandais, Autrichiens et Prussiens. Il passa la Sambre en présence des alliés, contribua à la victoire de Fleurus, la plus glorieuse de la campagne, prit les villes de Mons, de Louvain, de Maestricht. Cette dernière opération, qui ne coûta que 500 hommes mis hors de combat, eut les plus heureux résultats : elle rendit les Français maîtres d'une position importante et leur livra 550 bouches à feu, 20 000 fusils, une quantité considérable de munitions.

En 1795, Kléber, mis par Jourdan à la tête de la moitié de son armée, est désigné pour diriger le passage du Rhin. Avec une activité, une fermeté, une persévérance infatigables, il surmonte tous les obstacles. Ayant tout préparé, tout prévu, il harangue les soldats dans une proclamation entraînante, et le passage s'effectue sous le feu des Autrichiens, qui doivent se replier. L'esprit d'organisation de Kléber et son habileté d'exécution ne se sont jamais mieux exercés que dans cette belle opération.

L'année suivante, Kléber, victorieux à Dusseldorf, à Altenkirchen, entre à Francfort, après avoir bousculé les Autrichiens, qui étaient trois contre un des nôtres.

TOMBEAU DE KLÉBER
à Strasbourg



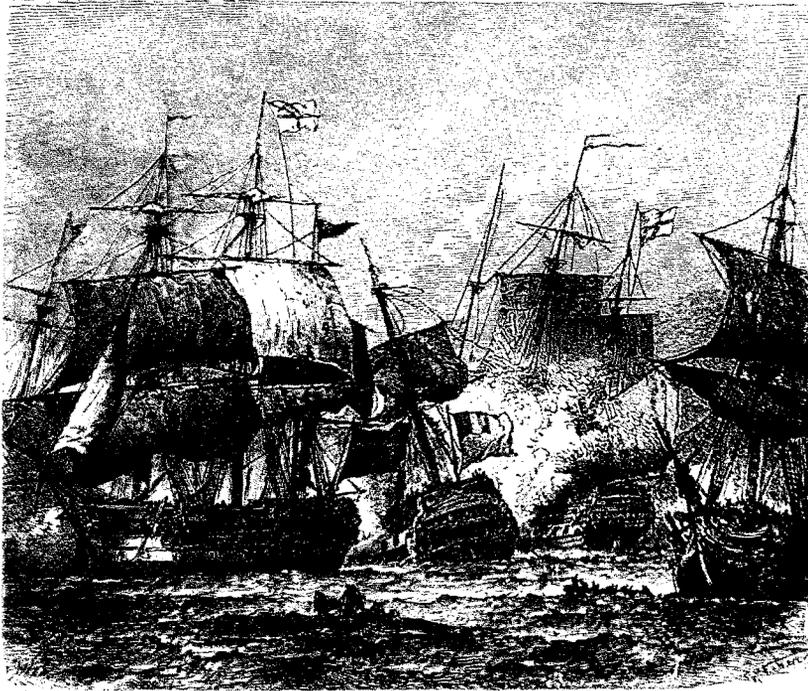
MORT DU GÉNÉRAL KLÉBER.

JEAN-BAPTISTE KLÉBER

1753 - 1800

De si beaux succès ne furent pas décisifs. Jourdan et Kléber, qu'unissait une étroite amitié, se brouillèrent au risque de mettre la dissension dans l'armée. Il y a de fortes probabilités pour que les torts fussent du côté de Kléber, qui bien des fois a montré des inégalités de caractère regrettables et une susceptibilité exagérée. Quoi qu'il en soit, Kléber donna sa démission et vécut dans la retraite à Strasbourg et à Paris, où il repoussa les avances du Directoire.

Bonaparte, que ses victoires d'Italie avaient rendu le plus célèbre des



Bataille d'Aboukir.

généraux de la République, avait proposé au Directoire d'aller attaquer les Anglais, les seuls ennemis qui n'avaient pas déposé les armes, et obtint l'autorisation d'organiser l'expédition d'Égypte. Il engagea Kléber dans cette entreprise, où il était appelé à jouer un si grand rôle.

À la prise d'Alexandrie, en escaladant le premier la muraille, Kléber fut blessé par une balle qui, le frappant obliquement au front, le fit tomber évanoui. Cette blessure ne lui permettant pas de suivre pour le moment les opérations de l'armée, il resta à Alexandrie, afin de pourvoir à la conservation de cette conquête. L'administration était difficile à organiser chez un peuple

dont les mœurs, la religion et les lois différaient tant des nôtres. Kléber y réussit. Suivant le besoin, il sut inspirer aux habitants la confiance ou la terreur.

Quand, après le désastre d'Aboukir, Bonaparte écrivit à Kléber : « Ceci nous obligera à faire de plus grandes choses », Kléber répondit simplement : « Oui, il faut faire de grandes choses, j'y prépare mes facultés. »

Ne pouvant plus compter sur la protection de la flotte française, il fallait mettre Alexandrie en état de défense et maintenir en respect une population que la défaite d'Aboukir pouvait rendre audacieuse. Kléber fit face à tout. Il contint la population, maintint les troupes dans la discipline, en veillant à l'approvisionnement et en relevant le moral du soldat.

Il eut à ce propos avec le général Bonaparte une correspondance qui révèle une fois de plus l'irritabilité de son caractère. Le général en chef l'accusait d'avoir mal employé les finances mises à sa disposition. Il y répondit par une lettre vive et digne. Bonaparte en fut touché et atténua le sens de sa première lettre, ce qui n'empêcha pas Kléber de répondre une seconde fois avec acrimonie.

Pendant qu'il dirigeait lui-même le siège de Saint-Jean-d'Acre, Bonaparte chargea Kléber de détruire l'armée turque, forte de 15 000 fantassins et de 12 000 cavaliers. En engageant la bataille du Mont-Thabor, Kléber employa la tactique qui avait assuré la victoire à la bataille des Pyramides : il forma son corps d'armée en carrés, contre lesquels la cavalerie turque se ruait sans les ébranler et en laissant autour de ces forteresses vivantes le sol couvert de cadavres. Les attaques des Turcs devenant de plus en plus menaçantes, Bonaparte, abandonnant un siège entrepris, accourut heureusement à point pour prendre part au combat. Néanmoins la victoire du Mont-Thabor doit être attribuée au général Kléber.

Lorsque Bonaparte quitta l'Égypte, il ne pouvait songer à se faire suppléer que par Desaix ou par Kléber; ayant l'arrière-pensée de rappeler bientôt le premier en France, il remit son commandement au second.

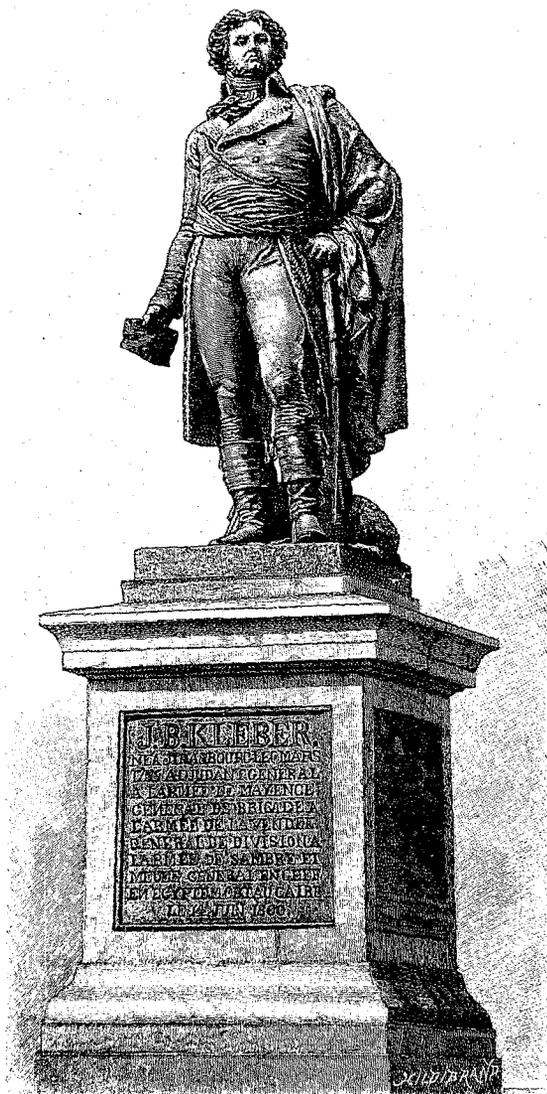
Kléber, investi de tous les pouvoirs, adressa une circulaire aux chefs de corps pour les informer du départ du général en chef et le justifier, en même temps qu'une proclamation aux soldats les rassurait et leur promettait toute sa sollicitude.

Kléber avait bien compris les dangers et les difficultés de la situation, mais il gardait l'espoir et son énergie se maintient en raison des périls. Il prit de sages mesures qui rendirent la confiance à l'armée et assurèrent l'ordre parmi les peuplades soumises.

Dans le secret de sa pensée, il avait bien quelques doutes sur la possibilité de suffire à la tâche que lui avait imposée Bonaparte, et il lui en gardait une

sourde rancune. Il s'ingénia cependant de son mieux pour sortir de la position difficile et délicate où l'avait placé l'événement.

Vingt-cinq jours seulement après le départ de Bonaparte, il faisait des



Statue de Kléber à Strasbourg.

ouvertures de paix au généralissime des armées ottomanes et se justifiait de cette démarche en adressant au Directoire un rapport dans lequel il portait des accusations contre le général Bonaparte.

Toutes les démarches en vue d'un honorable traité de paix ayant échoué,

Kléber retrouva sa fermeté de caractère pour tenir tête aux ennemis, qui se préparaient à profiter de l'affaiblissement de l'armée française, que décimaient les ophthalmies et la dysenterie. Il répare vite quelques premiers échecs. A la tête d'une poignée de soldats, il écrase l'armée turque à Héliopolis et reprend le chemin du Caire, qui s'était soulevé derrière lui. La ville, bientôt reprise, dut subir 12 millions de contributions, qui servirent à payer aux officiers et aux soldats tout l'arriéré de leur solde.

Kléber allait enfin pouvoir régir la conquête qu'il venait d'achever.

Le 14 mai 1800, Kléber, rentrant à son quartier général avec l'architecte Protain, traversait une longue terrasse dominant son jardin, lorsqu'il vit venir à lui, dans l'attitude la plus humble, un musulman qui semblait avoir une supplique à lui adresser. Ce vaillant guerrier qui, suivant la belle expression de Napoléon, *avait l'air du dieu du combat quand il allait au feu*, avait, aux heures de paix, l'abord affable et facile. Il s'arrêta devant le suppliant qui faisait mine de se prosterner, et, avec bonté, se pencha vers lui pour le relever. Soudain, le misérable fanatique, qui croyait *gagner le combat sacré* en assassinant un infidèle, bondit comme un tigre sur le géant et lui plongea son poignard dans le cœur. Kléber tomba en criant : « Je suis assassiné ! »

Le brave Protain, n'écoulant que son indignation, se rua sur l'assassin et l'étreignit à bras-le-corps. Mais celui-ci, plus fort et plus lesté, se dégagea et frappa Protain de six coups de son arme; puis, retournant à sa première victime pour l'achever, il lui porta trois nouveaux coups.

Ce crime nous fit perdre tout le fruit de nos sacrifices et l'Égypte fut abandonnée.

Au moment de l'évacuation de l'Égypte, les restes de Kléber, ramenés à Marseille et déposés au château d'If, furent, en 1818, placés dans le monument élevé à la mémoire de ce grand soldat, au sein de sa ville natale. Hélas! ce modèle des guerriers et des patriotes français repose aujourd'hui sur la terre étrangère, qu'il avait tant de fois foulée en vainqueur!

HOCHE

Le 24 juin 1768, un garde-chenil de la vénerie royale de Versailles faisait inscrire sur le registre des actes de baptême, sous le nom de Lazare Hoche, son fils qui venait de naître. Deux ans après, l'enfant, ayant perdu sa mère, fut recueilli par une tante établie fruitière au faubourg de Montreuil. La digne créature donna à son neveu les soins que réclamait son jeune âge, elle lui prodigua l'affection qu'inspiraient sa beauté, sa gentillesse, son intelligence. Le petit Lazare reçut en outre de son oncle, l'abbé Merlière, curé de Saint-Germain-en-Laye, des leçons qui vinrent ajouter quelque peu à l'instruction élémentaire reçue à l'école. Quand il eut quinze ans, on songea à lui choisir une profession et il fut placé, en qualité d'*aide palefrenier*, aux écuries du roi à Versailles. Tels furent les débuts modestes d'un des plus illustres généraux de la République.

A seize ans, Hoche s'engagea dans les gardes-françaises. Fort, adroit et actif, il sut bientôt son métier de soldat. Le peu d'instruction qu'il avait acquise servit surtout à lui en montrer l'insuffisance. Il profita des privilèges accordés aux gardes-françaises, qui avaient le droit d'exercer un métier à leurs heures de loisir, ce qu'ils ne manquaient pas de faire pour se procurer quelque argent, consacré le plus souvent au plaisir. Hoche, qui comprenait que, pour des intelligences comme la sienne, la lecture supplée les professeurs, achetait des livres avec ce qu'il gagnait en brochant l'hiver des vêtements militaires ou en allant l'été tirer de l'eau pour les jardiniers des environs de Paris. C'est ainsi que le neveu de la fruitière acquit une instruction supérieure, qu'il compléta plus tard au milieu des camps, où il se délassait en lisant Tacite, en étudiant l'histoire des hommes illustres de la Grèce et de Rome. Ne fut-il pas lui-même un héros de l'antiquité?

Enthousiasmé par les doctrines de la Révolution, partisan passionné des réformes qui tendaient à supprimer les privilèges, à rendre au mérite ce qu'on n'accordait sous l'ancien régime qu'à la naissance et à la fortune, le

jeune sergent avait rencontré à l'armée le milieu favorable au développement des principes d'égalité qui l'avaient séduit. N'était-ce pas là que l'esprit démocratique était le plus équitablement appliqué? Les grades n'y étaient plus disputés que par le talent et la bravoure.

La sympathie qu'avaient attirée sur l'enfant la gentillesse de son esprit, l'amabilité de son caractère, ne fit pas défaut au jeune homme. Hoche avait l'aspect séduisant; il était de haute taille, de manières simples et élégantes; son visage, d'une beauté remarquable, malgré la balafre qui sillonnait le front, exprimait la bonté et l'énergie; aussi le distinguait-on de ses camarades dans le corps d'élite qui se recrutait parmi les hommes que la nature avait favorisés.

Nommé lieutenant, puis immédiatement capitaine au 58^e régiment d'infanterie, Hoche commença sa carrière d'officier dans la division commandée par le général Le Veneur, qui le premier sut apprécier ses brillantes qualités. Il le chargea, après la défaite d'Altenhoben, de procéder à l'évacuation des provisions et de l'artillerie: ce qu'il fit avec un entier succès.

Quand Dumouriez, de retour de Hollande, reprit l'offensive, Hoche se fit remarquer à Nerwinde en soutenant la retraite avec l'obstination la plus heureuse. Deux chevaux sont tués sous lui: il commande à pied et ramène sans cesse ses soldats au feu, jusqu'à ce qu'il ait rejoint son général. Il fut, pour ce fait, nommé chef de bataillon et choisi comme aide de camp par le général Le Veneur. C'est à partir de ce moment que se nouèrent entre le général et l'aide de camp des relations d'amitié qui n'ont cessé qu'avec leur existence. Cette union sympathique fut profitable à l'éducation mondaine de Hoche, qui manquait de savoir-vivre et n'avait pas encore acquis les qualités et l'expérience utiles à l'administration des hommes.

Après la défection de Dumouriez, Hoche fut envoyé à Paris par son général pour exposer au gouvernement la situation déplorable dans laquelle cette trahison plongeait l'armée. Les Montagnards voulurent amener le messager à accuser les Girondins de complicité avec Dumouriez, mais Hoche déclara qu'il ne saurait descendre à la délation. Son dévouement à son général, dénoncé comme suspect et placé sous le coup d'un mandat d'amener, faillit lui coûter cher. Devenu suspect lui-même, pour s'être écrié dans son indignation: « Est-ce donc Pitt et Cobourg qui gouvernent la France, puisqu'on enlève à la république ses plus braves défenseurs? » Hoche est arrêté. Que fait-il? Il rédige sur les moyens de défendre les frontières du Nord un mémoire qui, lu au Comité de Salut public, lui vaut, avec son élargissement, sa nomination d'adjutant général à l'armée du Nord. Envoyé à Dunkerque investi par les Anglais, il pénètre dans la place et dirige une sortie qui met les assiégeants en déroute. Ce fait d'armes le fit sortir de l'obscurité. Dans l'espace de six

semaines, il fut nommé coup sur coup général de brigade, général de division, et enfin, en octobre 1793, il fut appelé au commandement en chef de l'armée de la Moselle. Mal équipée, mal nourrie, mal disciplinée, elle était en présence d'une armée puissante, bien organisée, bien pourvue, occupant de meilleures positions. Hoche commence par relever le moral des troupes, il rétablit la discipline, pourvoit avec sollicitude aux besoins du soldat, parvient à lui faire partager sa confiance et son enthousiasme. Il réorganise tous les services, réforme tous les cadres sans s'inquiéter des usages, choisit ses officiers dans tous les rangs, ne tenant compte que de la capacité et de la



Lazare Hoche.

bravoure. Il entretient ses troupes dans une continuelle activité, car, pour lui : « Le repos du soldat, c'est la rouille du courage. »

Le Comité de Salut public lui a imposé pour but de reconquérir les lignes de Wissembourg, de débloquer Landau; il arrête son plan. Le 17 novembre l'armée, divisée en trois colonnes, marche aux Prussiens avec un entrain qui les oblige à reculer. Hoche les poursuit, les accule aux Vosges où ils sont encore fortement retranchés. Placé au centre des opérations, Hoche donne le signal de l'attaque en jetant son chapeau en l'air au cri de : « Vive la République! » que répètent des milliers de voix. Les soldats s'élancent à l'assaut. Repoussés, ils reviennent et reviennent encore. La lutte, des plus meurtrières, dure deux jours; mais enfin il faut attendre la possibilité d'une revanche!

Pichegru, qui de voit seconder Hoche, ne l'avait fait que mollement, poussé par un esprit de jalousie contre ce jeune rival dont la gloire lui portait ombrage. Les conventionnels en mission à l'armée se partagent pour soutenir l'un ou l'autre de ces généraux. Hoche, confiant dans son génie, se plaint d'être entravé dans sa liberté d'action; il déclare ne vouloir prendre conseil de personne et garder le secret absolu sur ses opérations. « Si je savais, dit-il, que mon bonnet soupçonât mes projets, je le jetterais au feu. » Il reprend la campagne en obéissant à ses seules inspirations. Deux terribles redoutes, établies à Reichshoffen et à Freischwiller, défendent le passage; le général désigne les canons qui les hérissent à ses soldats, en criant gaiement : « Camarades, à six cents livres la pièce! — Adjugé! » répondent les braves, et les redoutes sont emportées. L'armée française passe et opère sa jonction avec l'armée du Rhin. Hoche est alors nommé général en chef des deux armées. Sa foi patriotique et républicaine lui fait seule accepter la responsabilité d'un tel commandement.

Le 26 décembre, les deux armées fondues en une seule, exaltées comme toujours par l'enthousiasme de Hoche, s'ébranlent au cri de : « Landau ou la mort! » Après une lutte acharnée, les ennemis sont repoussés jusqu'à Wissembourg, qu'ils évacuent dans la nuit. Landau est débloqué et Wissembourg est au pouvoir des Français. En annonçant cette grande victoire au Comité de Salut public, l'heureux vainqueur demanda à n'être plus chargé que du commandement de l'armée de la Moselle, « celui des deux armées étant un trop pesant fardeau pour une tête de vingt-six ans ». Sa modestie se fourvoyait, ses hautes facultés et sa gloire avaient préparé sa perte. Le Comité de Salut public laissa son message sans réponse et ne lui adressa aucune instruction, dissimulant ainsi les desseins qu'il méditait contre lui.

Abreuvé de dégoûts, fatigué de la vie agitée, Hoche aspire aux douceurs et au bonheur de la vie privée. Il demande en mariage la belle et jeune Adélaïde Dechaux, fille d'un directeur des vivres, qu'il avait remarquée dans une fête à Thionville, et il l'épouse. Sa nomination au commandement de l'armée d'Italie lui arriva pendant les premiers jours de la lune de miel. Le Comité de Salut public l'arrachait à son armée de la Moselle, dont il était l'idole et à la tête de laquelle on n'aurait pas osé le frapper. Il partit sans récriminer et reçut à son nouveau quartier général de Nice un accueil enthousiaste. Il était à peine reposé du voyage et se réconfortait avec du pain, des olives et de l'eau, quand arriva un émissaire du Comité, porteur d'instructions. Hoche, ne se doutant pas du coup qui allait l'atteindre, se leva, et invita l'envoyé à partager son souper, dont le seul mérite, dit-il plaisamment, était de rappeler les repas de Pythagore avec ses disciples. Pour toute réponse, l'agent du Comité lui remit une dépêche qui le destituait brutalement et som-

TOMBEAU DE HOCHE
à Wissensturm



HONNEURS FUNÉBRES SUR LE RHIN.

GILBERT

LAZARE HOCHE

1768 - 1797

mais les représentants en mission de le faire arrêter et de l'envoyer à Paris sous bonne escorte. Les officiers supérieurs de l'armée d'Italie lui conseillèrent de se dérober par la fuite au jugement d'un tribunal exceptionnel dont les arrêts étaient dictés d'avance. Il s'y refusa, alléguant qu'il ne voulait point donner un exemple qui pût servir d'excuse aux traîtres. Ses aides de camp fondaient en larmes; lui, impassible et fier, demanda pour toute grâce la permission d'écrire à sa femme. Le vainqueur de Wissembourg, le plus grand homme de guerre de la république, fut dirigé sur Paris entre deux gardes, comme un malfaiteur. Sa faute, c'était son génie; son crime, c'était sa gloire.

Il fut incarcéré à la Conciergerie, où il rencontra une société d'élite. Son malheur ne le rendait pas égoïste; il s'apitoyait sur le sort de ses compagnons de captivité et souffrait en voyant chaque jour emmener au tribunal révolutionnaire, c'est-à-dire à l'échafaud, des malheureux qu'il avait eu le temps de connaître et d'aimer. Dans ses moments de calme, il rédigeait des *Mémoires*, véritables examens de conscience, dans lesquels il racontait sa conduite et trouvait la justification de tous ses actes; il écrivait à sa femme adorée des lettres empreintes des sentiments les plus tendres et les plus délicats.

Au 9 thermidor, la chute de Robespierre et de Saint-Just, son ennemi particulier, lui rendit la liberté. Dénué de tout, il partit à pied, faute d'avoir de quoi payer la voiture, pour aller rejoindre sa femme à Thionville. A peine arrivé, il recevait du même Comité qui l'avait déclaré traître à la république, le brevet de général en chef de l'armée des côtes de l'Océan, avec la mission de pacifier la Vendée. En prenant le commandement de cette nouvelle armée absolument désorganisée, il dit avec enjouement : « L'armée de la Moselle était une grande fille que j'aimais en père; celle-ci est une enfant chérie que j'élève pour en faire hommage à la patrie. »

Il fallait changer de tactique dans une guerre contre des Français qui ne quittaient pas leurs foyers et qui, suivant les nécessités, se faisaient soldats ou paysans, ennemis présents partout et toujours invisibles. Hoche prend pour précepte cette devise : *Res, non verba* (Des choses et non des paroles). Il met à l'ordre du jour la modération, l'indulgence, la tolérance que comportent les besoins de la guerre; il recommande de respecter le culte et le clergé, et les populations voient d'un meilleur œil les soldats de la république.

Le héros avait compris que ce n'était pas par la violence qu'on pouvait éteindre une si terrible guerre civile. Il s'efforçait d'éviter les grandes collisions, l'effusion du sang; il voulait désarmer le pays par des concessions, le gagner par la bienveillance. Il eut le bonheur d'ajouter au titre de vainqueur de Wissembourg le titre non moins glorieux de pacificateur de la Vendée.

Hoche, à l'apogée de sa gloire, reçut cette fois la récompense de ses services. Le Directoire décréta que le commandant de l'armée des côtes de l'Océan avait bien mérité de la patrie; qu'il lui serait fait don, à titre de récompense nationale, des deux plus beaux chevaux existant dans les dépôts de la guerre, avec leurs harnais, ainsi que d'une paire de pistolets d'honneur. Cet

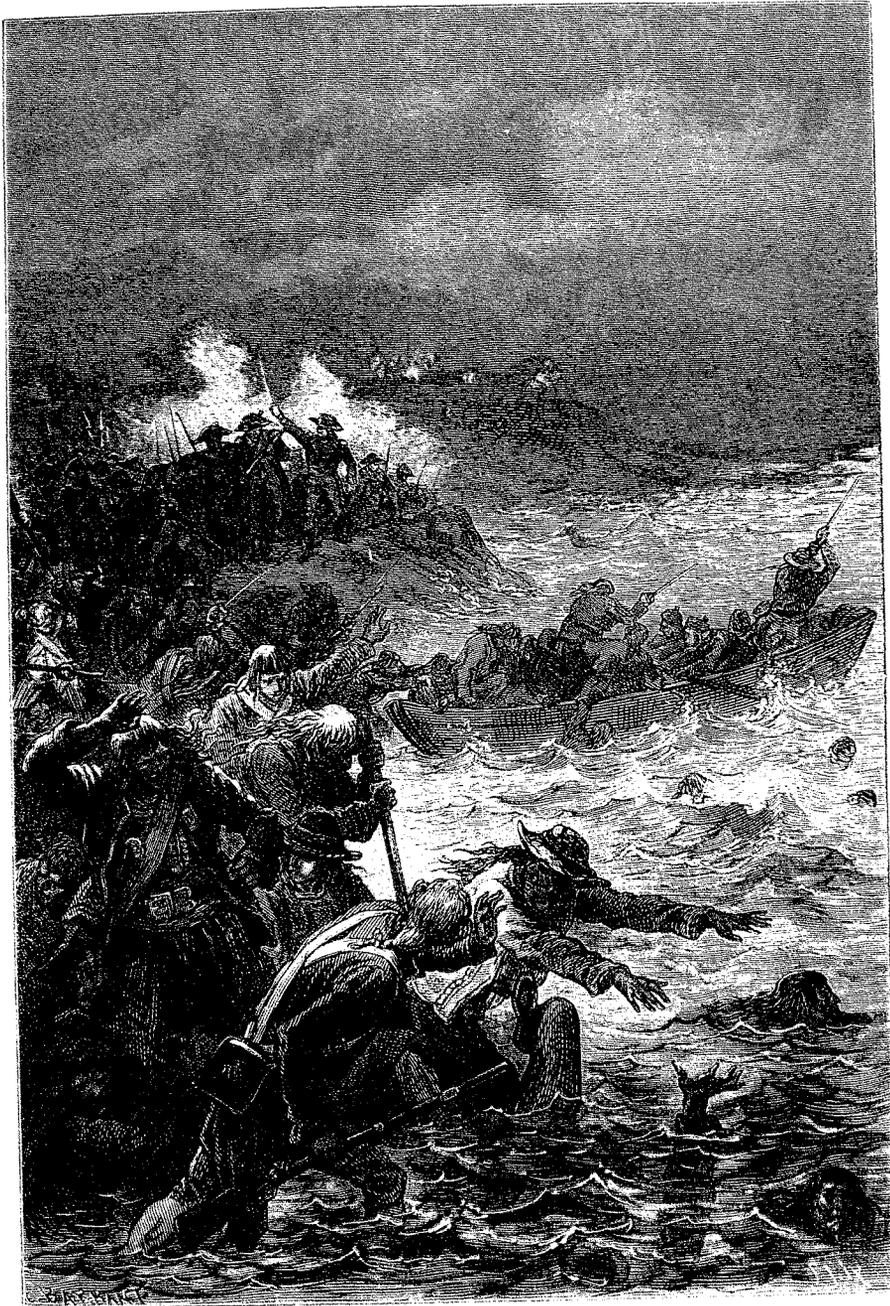


Jourdan.

hommage patriotique touche au sublime par sa simplicité; il honore autant le héros qui en fut l'objet que le gouvernement qui l'en crut digne.

Malgré l'échec de Quiberon, l'Angleterre restait encore menaçante. Hoche conçut le projet d'aller l'attaquer sur son propre territoire et se prépara à une descente en Irlande. Des circonstances qu'il ne pouvait prévoir firent échouer son entreprise.

En janvier 1797, le Directoire, qui avait toujours reconnu le mérite de ce jeune et vaillant général, aussi sage qu'intrépide, le mit à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui comptait 80 000 hommes. Il avait vieilli depuis Wissembourg, le jeune général, il avait mûri. L'habitude du commandement,



Bataille de Quiberon

L'expérience acquise dans une vie active et tourmentée, avaient décuplé le nombre de ses années. Son esprit, plus réservé, plus froid, tempérant et réglait sa nature impressionnable, impétueuse et passionnée. Un sens rassis, une haute raison savaient se concilier avec sa fougue et il n'avait rien perdu de son patriotisme et de sa chaleur de cœur.

L'armée de Sambre-et-Meuse, qui s'était couverte de gloire avec Jourdan, ne fut ni moins héroïque, ni moins heureuse sous les ordres de Hoche. Elle ne fut arrêtée dans ses triomphes que par l'armistice de Leoben. Son général en chef put alors écrire au Directoire : « Après avoir fait trente-cinq lieues en quatre jours, triomphé dans trois batailles et cinq combats, l'armée de Sambre-et-Meuse a accueilli la nouvelle de la paix avec la plus vive émotion. En même temps il écrivait à sa femme : « La paix est faite; ton mari vainqueur se porte bien et t'embrasse; prends bien soin de notre petit enfant. »

La santé de Hoche était fort ébranlée quand il alla prendre le commandement de l'armée du Rhin. L'année précédente, en Bretagne, il avait déjà ressenti les symptômes d'un mal qu'on n'avait pu définir, ce qui avait fait soupçonner qu'il avait été empoisonné. Une tentative d'assassinat commise à Rennes sur sa personne par un chef de chouans fit accuser les royalistes de cet attentat. Quoi qu'il en soit, le malaise prit bientôt le caractère le plus alarmant. Le malade comprit qu'il allait mourir et se résigna. Il fit venir les compagnons de ses triomphes, s'entretint avec eux des choses de la guerre, les remercia avec effusion de leur concours et de leur sympathie, tandis que, au pied du lit, sa jeune femme retenait à grand-peine les sanglots qui l'étouffaient. Le lendemain, 19 septembre 1797, il mourait entre ses bras.

Ce héros qui mourait à vingt-neuf ans avait déjà rempli le monde du retentissement de sa renommée. Il fut pleuré par ses soldats comme on est pleuré dans sa famille. Les funérailles auxquelles assista l'armée furent aussi touchantes que magnifiques. Le convoi se dirigea vers le camp retranché de Coblentz au roulement sourd des tambours voilés et, quand il passa devant la citadelle d'Ehrenbreitstein occupée par les Autrichiens, il fut salué par les salves de toutes les batteries de la place. Le corps de l'illustre mort fut placé dans la même tombe que celui de Marceau sur les hauteurs de Petersberg. Après les adieux, que ses généraux lui adressèrent dans de mâles et éloquents discours, un simple grenadier déposa une couronne de chêne sur le cercueil, en disant : « Hoche, au nom de l'armée, reçois cette couronne! » et il fondit en larmes.

Le 1^{er} octobre, des obsèques nationales furent faites au Champ de Mars à Paris, en l'honneur du héros qui laissait la France en deuil.

DESAIX

Louis-Charles-Antoine Desaix ou des Aix, né le 17 août 1768 au château d'Ayat, près de Riom, appartenait à une ancienne famille d'Auvergne, noble et sans fortune. Son père était chevalier et seigneur de Veygoux; sa mère descendait des comtes de Beaufranchet. A huit ans, il fut admis, en qualité de boursier, à l'école royale militaire d'Effiat, dirigée par les oratoriens, qui développèrent son goût pour l'histoire et la géographie.

A quinze ans, après avoir perdu son père, il entra, comme troisième sous-lieutenant en pied, sans appointements, au régiment d'infanterie de Bretagne, dont les officiers, tout nobles qu'ils étaient, avaient adopté les idées libérales puisées dans les écrivains du temps et inspirées par l'émancipation générale des esprits. Sous l'influence de ce milieu, le chevalier Desaix de Veygoux perdit un à un les préjugés de sa caste et se trouva tout préparé à accepter les principes du régime républicain.

Militaire par goût autant que par nécessité, le jeune sous-lieutenant, resté homme du monde, fréquenta dans un court séjour à Paris une société d'élite, où il fit la connaissance de Beaumarchais, de Talma et d'autres célébrités.

L'émigration fut pour Desaix l'occasion d'anxiétés terribles. Sa mère et sa sœur, qu'il aimait avec tendresse, restées au pays, l'invitaient à rejoindre ses frères, qui servaient dans l'armée de Condé; il fut inébranlable, bien que sa noble résolution de rester fidèle à la patrie coûtât cher à son cœur. Ne comptant plus guère, à cause de son titre, sur de l'avancement, il se fit nommer aux fonctions de commissaire des guerres. Mais, aussitôt la guerre déclarée à l'Autriche, il rentra avec le grade de lieutenant dans son ancien régiment, alors en garnison à Strasbourg, et y devint aide de camp du maréchal Victor de Broglie, chef d'état-major de l'armée du Rhin.

La situation était pénible et délicate; les soldats désertaient, les officiers émigraient, les populations s'insurgeaient. Desaix, suspecté, se trouva compromis, qui pourrait le croire? par ses relations avec le capitaine du génie

Rouget de l'Isle, l'immortel auteur de la *Marseillaise*. Il se rendait à Bourbonne-les-Bains, muni d'un passeport régulier, quand il fut arrêté en route. Rendu à la liberté après deux mois de détention, le capitaine Desaix apprit avec chagrin que l'armée avait livré victorieusement des batailles auxquelles il n'avait point pris part. Trouvant alors sa place prise au 46^e, il réclama auprès de Carnot, qui lui rendit justice et le nomma capitaine-adjoint à l'état-major de l'armée du Rhin, sans l'enlever aux cadres de son régiment.

En attendant qu'il lui fût permis de développer les hautes qualités qui devaient l'illustrer dans le commandement des armées, il déployait sa bravoure de soldat. Un jour qu'on attendait un convoi de bateaux pour construire un pont, les bateliers, effrayés par la fusillade, s'enfuirent et laissèrent le convoi s'en aller à la dérive. Desaix, se jetant à la nage dans le fleuve glacé, appelle à son aide des hommes de bonne volonté; dix braves suivent son exemple et, toujours sous le feu de l'ennemi, le convoi est ramené au rivage.

Une autre fois, par suite de la déroute de Custine, les nouvelles recrues se débandent. Desaix arrête les fuyards, soutient le choc des Autrichiens et rend la retraite moins funeste.

Quelques mois plus tard, placé à l'avant-garde dans un engagement contre un corps autrichien, il entraîne dans son élan les soldats hésitants. Blessé par une balle qui lui traverse les deux joues, il ne consent à se faire panser qu'après avoir mis les ennemis en fuite. Promu pour cette nouvelle action d'éclat général de brigade sur le champ de bataille, il reprend son poste la tête enveloppée de bandages.

Les éminents services rendus à la république par ce jeune héros n'avaient pas étouffé les soupçons que provoquait sa qualité de ci-devant. La perplexité de Desaix était grande, surtout en songeant que ses frères et lui portaient les armes dans des camps opposés, et il frémissait à l'idée d'une rencontre fratricide. Les soldats, pour qui la politique était secondaire, ne voyaient dans leur général qu'un chef aussi brave qu'intelligent; c'est avec une confiance sans bornes qu'ils criaient dans certaines circonstances : « Allons, nous battons l'ennemi; Desaix est avec nous! »

Pendant que sur le champ de bataille le héros républicain versait son sang et recevait le grade de général de division à vingt-cinq ans, il était, loin du théâtre de la guerre, l'objet d'accusations menaçantes. La persécution atteignit même sa mère et sa sœur, qui furent incarcérées et dont les biens étaient confisqués. Affligé, mais non découragé, Desaix fut soutenu dans cette épreuve par son patriotisme et par son amour de la gloire : c'est là qu'il mettait toute son ambition. Loin de briguer la faveur et de rechercher de l'avancement, il refusa énergiquement le commandement en chef de l'armée du Rhin. « A moi le commandement de l'armée! à moi qui suis le plus jeune

des officiers! Non, les représentants du peuple ne commettront point une telle injustice à l'égard des vieux militaires qui ont mieux mérité de la patrie! » Il mettait au-dessus de tous les honneurs, de toutes les récompenses, l'amour de ses soldats, ce qui lui donnait sur eux un grand ascendant.

Pendant le terrible hiver de 1794 à 1795, il réussit à maintenir la discipline parmi cette multitude de soldats qui, affamés, mal vêtus, mal chaussés,



Desaix.

bivouaquaient dans la neige et n'étaient payés qu'en assignats sans valeur. Quoique dépourvu lui-même de ressources, le général parvenait pourtant à distribuer du pain blanc et du vin aux malades et aux blessés.

Quand Pichegru fut rappelé par le Directoire, il laissa son armée privée de tout, dans le plus grand désarroi. Desaix, qui reçut le commandement en chef par intérim de cette armée, se hâta de réparer, dans la mesure du possible, les désordres causés par l'incurie de son prédécesseur. Tandis qu'il veillait avec

une grande sollicitude autant sur les hôpitaux que sur les cantonnements, il ne perdait pas de vue ses études sur l'art militaire et, toujours défiant de lui-même, consultait ses devanciers, ses frères d'armes, désireux de profiter de l'expérience des autres.

Desaix prit la part la plus glorieuse dans la campagne de 1796 à l'armée de Rhin-et-Moselle, conduite par Moreau, qu'il était appelé à seconder, ainsi que Gouvion Saint-Cyr. « Avec Desaix, disait le général, on est sûr de gagner les batailles; avec Gouvion Saint-Cyr, on est certain de ne pas les perdre. »

Atteint d'un coup de feu à la cuisse à la fin de la campagne où il s'était illustré dans deux mémorables passages du Rhin et à la défense de Kehl, le *Spartiate du Rhin*, Desaix *l'Infatigable*, reçut les témoignages les plus flatteurs des officiers autrichiens qui venaient visiter leur redoutable adversaire blessé. Tandis que le Directoire le félicitait dans le style pompeux de l'époque d'*avoir teint ses lauriers de son sang*, il écrivait simplement à sa sœur : « Sois sans inquiétude, je me rétablis bien; je sors du lit depuis douze jours et un ami m'a procuré un fauteuil très agréable. J'ai beaucoup de visites de femmes très aimables et j'ai mangé au moins cinquante pots de confitures; tu vois que je ne suis pas à plaindre. »

Le 19 juillet 1797, après trois mois de repos, Desaix, convalescent, se mettait en route pour l'Italie, porteur d'une lettre de Moreau adressée à Bonaparte. Dès la première entrevue, la sympathie des deux héros se révéla. Desaix quitta Bonaparte séduit, subjugué.

Le traité de Campo-Formio signé, Bonaparte ne se préoccupa plus que des moyens de vaincre l'Angleterre, le seul ennemi qui n'avait pas désarmé. Il forma le singulier projet d'aller l'attaquer en Orient et, ayant fait adopter son plan de la campagne d'Égypte, il prit pour second Desaix, qui déploya l'activité la plus rare dans la création de la flotte et de l'armée. Le 1^{er} juillet 1798, 40 000 Français saluaient avec enthousiasme Alexandrie et les côtes de l'Égypte.

À la bataille des Pyramides, ce fut Desaix, dont la division formée en carré était à l'avant-garde, qui supporta le premier choc de la terrible charge de cavalerie des mameluks et contribua par sa résistance au gain de cette première grande victoire.

Au sein de ce pays rempli de merveilles et plein du souvenir des croisades, Desaix, dont l'âme s'ouvrait aux grandes émotions, vivait comme en rêve dans l'admiration des grandes choses. Mais il savait heureusement allier les sensations des songeurs aux devoirs du soldat.

La nouvelle de la destruction de la flotte française à Aboukir ne le découragea pas; il employa l'ascendant qu'il avait eu en tout temps sur les soldats pour les ramener au calme et à la confiance.

MONUMENT COMMÉMORATIF
du pont de Kehl



MORT DU GÉNÉRAL DESAIX

LOUIS-CHARLES-ANTOINE DESAIX

1768 - 1800

Pendant que Bonaparte organisait sa conquête pour s'y installer, pendant qu'il fondait l'*Institut du Caire*, Desaix marchait vers la Haute Égypte. Il fallait qu'il eût une robuste confiance dans l'intrépidité de ses troupes pour aller, à plus de cent cinquante lieues du gros de l'armée, courir les hasards à travers des déserts, des terrains mouvants et inondés, où lui, aussi bien que ses hommes, avaient de l'eau à mi-corps. Les occasions ne lui manquèrent pas de montrer jusqu'où pouvaient aller son génie militaire et sa grandeur d'âme. Dans cette conquête de la Haute Égypte vers laquelle il marchait avec tant d'assurance, il acquit de jour en jour un grand renom d'équité et d'humanité qui augmentait sa puissance et lui valut des habitants le surnom de *Sultan juste*. Ses soldats l'avaient déjà nommé le *guerrier sans peur et sans reproche*. C'est surtout à lui que revient la gloire d'avoir maintenu par ses victoires le moral de l'armée et de lui avoir conservé la renommée qu'elle s'était acquise dans la Basse Égypte.

Il s'avança, malgré l'ardeur du climat, jusqu'au tropique, avec la même persévérance, le même calme et la même activité ; mais alors un véritable fléau vint ralentir sa marche. Une cruelle ophtalmie, causée par l'impitoyable rayonnement du soleil et l'abus des bains, frappa son corps d'armée : la moitié des soldats servait de guides à l'autre moitié atteinte de cécité complète.

De plus en plus émerveillé en avançant dans ce pays de glorieux souvenirs, Desaix s'écartait parfois de sa division pour aller visiter quelque lieu célèbre, et ce n'était pas sans danger. Plus d'une fois il entendit les balles siffler à ses oreilles pendant qu'il admirait les ruines d'un temple ou qu'il travaillait aux fouilles de Thèbes. Cette brillante conquête de la Haute Égypte est le plus beau titre de gloire de Desaix, non seulement parce qu'il a vaincu les oppresseurs, parce qu'il s'est ingénié à faire renaître le commerce, à relever les fellahs abrutis par la plus barbare tyrannie, mais encore parce que lui, le premier, il a ouvert le champ aux explorations scientifiques et historiques qui ont depuis donné naissance à une science nouvelle et jeté de plus éclatantes lumières sur l'histoire ancienne.

A la suite des succès du général Desaix dans la Haute Égypte, Bonaparte lui envoya un magnifique sabre ciselé, accompagné d'un billet ainsi conçu : « Citoyen général, je vous envoie un sabre d'un très beau travail, sur lequel j'ai fait graver : *Conquête de la Haute Égypte*. Elle est due à vos bonnes dispositions et à votre constance dans les fatigues. Recevez-le comme preuve de mon estime et de la bonne amitié que je vous ai vouée. »

En présence de cette estime et de cette amitié, on peut s'étonner que, lors de son retour en France, Bonaparte laissât le commandement en chef de l'armée d'Égypte à Kléber. Mais, s'il rappela auprès de lui Desaix, c'était pour l'élever à de plus hautes destinées.

Le *sultan juste* quitta à regret cette terre étrangère dont il aurait voulu entreprendre, pour compléter sa conquête, la régénération morale. Son navire fut capturé près des côtes d'Italie par un croiseur anglais, au mépris d'un sauf-conduit. Desaix, jeté dans un cachot de Livourne, fut traité avec autant de dureté que d'insolence. Délivré par ordre du gouvernement anglais, il arrive en Italie, où le premier consul lui fait un accueil enthousiaste et le désigne aux soldats comme un *gage de la victoire*.

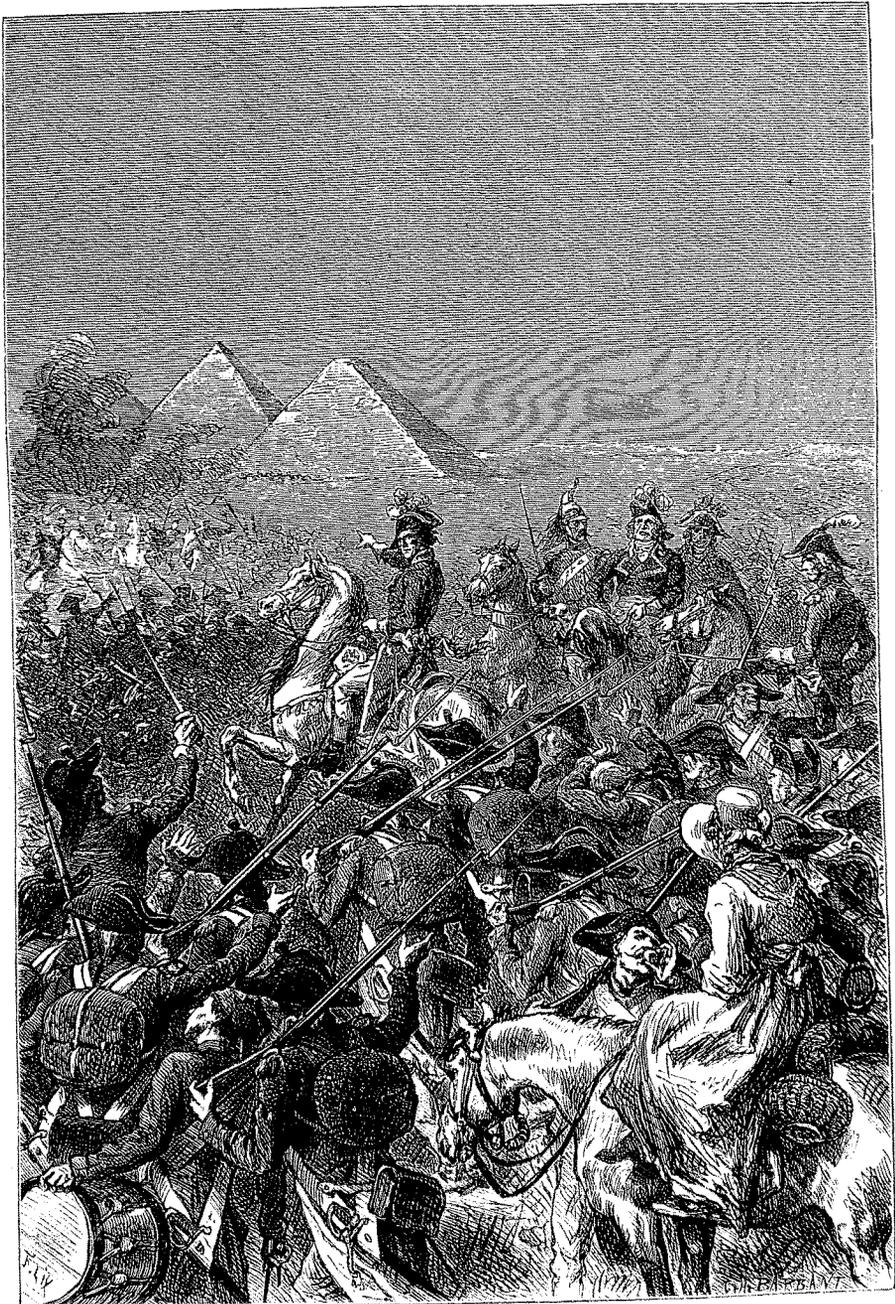
Le 15 juin, Desaix reçoit l'ordre d'arrêter sur la route de Gênes un corps d'armée autrichien venant d'Alexandrie. Ne voyant aucun mouvement de troupes du côté indiqué et entendant le canon dans la direction du village de Marengo, Desaix y dirige sa division à marches forcées. Il arrive à temps : l'armée française allait être contrainte à une retraite désastreuse. D'un coup d'œil il a vu le danger : il enlève dans un élan impétueux la 9^e légère, qui amena l'une des plus glorieuses victoires de la République et mérita par là le titre d'*Incomparable*.

Desaix, à cheval, levant le cimenterre d'honneur reçu en Égypte, venait de déboucher au sommet d'une petite éminence, quand soudain on le vit chanceler et tomber sans proférer une parole auprès du colonel Lebrun, aide de camp du premier consul. Une balle lui avait déchiré le cœur.

Desaix, mort en léguant à la France la victoire de Marengo, resta sur le champ de bataille jusqu'à la chute du jour. Son aide de camp Savary se mit à sa recherche et le reconnut à sa longue et abondante chevelure, aux nobles cicatrices des blessures reçues au passage du Rhin. Le corps, presque nu, avait été dépouillé par de misérables rôdeurs, sinistres oiseaux de proie qui s'abattent à la nuit sur les champs de carnage. A quelque distance gisait un cheval tué et portant sur sa selle un manteau échappé au pillage sacrilège. Savary en enveloppa le corps de son glorieux général et le ramena au quartier général à la lueur des torches. Derrière le brancard marchaient en sanglotant deux jeunes Éthiopiens qu'il avait rachetés de l'esclavage et qui ne l'avaient plus quitté depuis leur délivrance.

La mort de Desaix assombrit d'un crêpe de deuil la joie du triomphe. Bonaparte, félicité sur l'issue de cette belle journée, répondit avec une émotion mal contenue : « Oui ! bien belle, si ce soir j'avais pu embrasser Desaix sur le champ de bataille ! J'allais le faire ministre de la guerre ; je l'aurais fait prince si j'avais pu ! » Bonaparte ne perdait pas qu'un grand général, il perdait encore un ami.

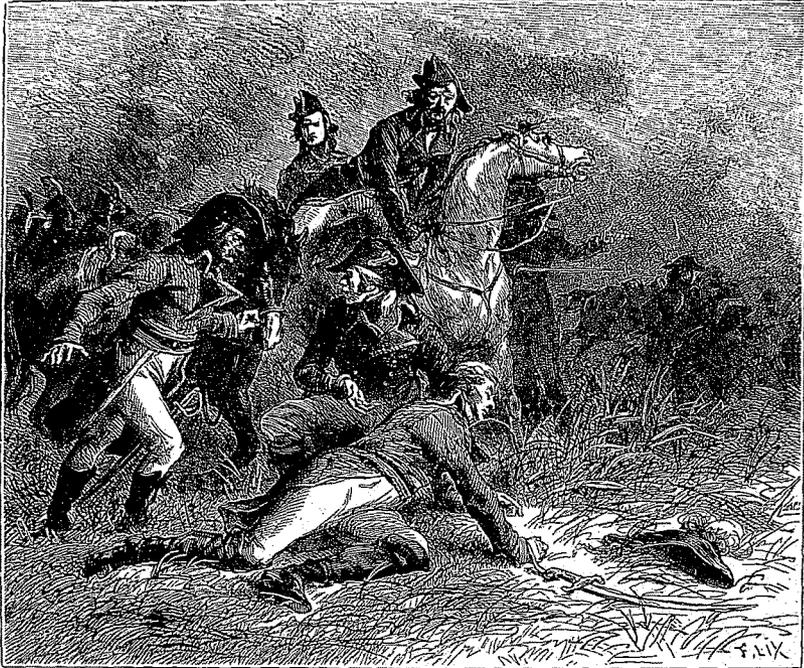
La douleur fut profonde dans toute la France. Le gouvernement déclara que la mort du général Desaix était un malheur public et l'Assemblée prit le deuil. Quand parvint en Orient la lugubre nouvelle, le récit de la bataille de Marengo fut mis à l'ordre du jour en ces termes : « La victoire chancelait, le



Bataille des Pyramides

bras de Desaix l'a fixée, mais c'est aux dépens de sa vie. » L'armée d'Égypte érigea à son ancien chef une colonne sur les sables du Nil et les soldats de l'armée du Rhin abandonnèrent une journée de leur solde pour élever dans une île du fleuve un mausolée à la mémoire de celui qui avait accompli les mémorables passages du Rhin en 1797.

Bonaparte rendit à son compagnon d'armes les plus grands honneurs. Par



Mort de Desaix.

ses soins, le corps, transporté à Milan, fut embaumé et déposé dans un cercueil de plomb au couvent de San Angelo, en attendant qu'il pût être inhumé sur le Grand Saint-Bernard, dans le tombeau qui y fut construit au prix de travaux gigantesques. Cette cérémonie, qui ne put avoir lieu qu'en 1805, fut accomplie avec autant de recueillement que de solennité.

La mémoire de Desaix est impérissable. Nombre de villes de France ont, à divers titres, consacré par un monument le souvenir de ce moderne chevalier sans peur et sans reproche.

CARNOT

Le 19 mai 1755, naissait à Nolay, en Bourgogne, Lazare-Nicolas-Marguerite Carnot, l'un des dix-huit enfants de l'avocat Claude-Abraham Carnot. La prospérité promise à toute famille nombreuse n'a pas fait défaut à la descendance de cet heureux père : deux de ses fils sont devenus officiers généraux, deux autres ont occupé les premiers rangs dans la magistrature, enfin Lazare Carnot a fait plus qu'honorer sa famille, il a glorifié son pays.

Illustre à bien des titres, il faut le célébrer comme politique, comme militaire, comme administrateur, comme savant, comme patriote ; c'est un des personnages les plus intéressants de la Révolution française, celui qu'ont le plus épargné les passions politiques, dont le rôle et les actes ont été jugés avec le plus d'impartialité. C'est là une exception digne de remarque, quand il s'agit des temps si troublés de notre Révolution.

Le goût et l'aptitude de Carnot pour l'art militaire se dévoilèrent de bonne heure, et pourtant ses parents, remarquant chez lui un esprit religieux, un penchant vers la dévotion, eurent un instant la pensée de le faire entrer dans les ordres, à l'exemple de plusieurs membres de la famille, parmi lesquels on comptait des chanoines, des vicaires généraux, des docteurs en Sorbonne et même un abbé de Cîteaux. Il n'en fut pas moins décidé que le jeune homme se préparerait à entrer dans le génie militaire. Mais, tout en étudiant les sciences positives, la géométrie et l'algèbre, il se livrait encore à ses méditations théologiques. Toute sa vie il garda, à l'état d'aspiration, un certain esprit religieux que sa raison transforma en une philosophie qu'il appelait *la tolérance universelle*.

En 1771, Carnot entra, après examen, comme sous-lieutenant à l'école de Mézières, quoiqu'il ne fût pas noble, ayant pu prouver que ses parents n'avaient jamais été dans le commerce ou l'industrie, condition expressément requise pour avoir le droit de porter l'épaulette d'officier.

Nommé lieutenant en premier dans l'arme du génie, à l'âge de vingt ans,

il fut dirigé sur Calais. Tout ce que l'on sait de sa vie dans cette garnison, c'est qu'il passait pour un original : ce qui signifie qu'il préférait les études sérieuses aux plaisirs bruyants et qu'il se délassait en faisant des vers, des chansons. Un géomètre qui faisait des chansons, cela ne s'était jamais vu. Le jeune officier occupait encore autrement ses loisirs : il communiquait à l'Académie des sciences une *Étude sur la direction des ballons* et présentait à l'Académie de Dijon un *Éloge de Vauban* qui fut couronné.

Carnot avait accueilli avec enthousiasme les premières manifestations de la Révolution, qui promettait les réformes auxquelles il aspirait depuis longtemps ;



Carnot.

toutefois sa carrière publique ne commence qu'en 1791. Étant alors en garnison à Saint-Omer, il s'était allié à une honorable famille de cette ville. Il ne tarda pas à y acquérir, par ses opinions politiques, ses études variées et étendues, une notoriété qui le fit nommer représentant du département du Pas-de-Calais à l'Assemblée législative. Il se voua tout entier à ses fonctions. Membre de la Commission diplomatique de l'instruction publique et de la guerre, il y apporta une lucidité d'esprit, une promptitude de conception, une sûreté de jugement, qui le firent apprécier de ses collègues comme politique habile, comme administrateur aussi clairvoyant que consciencieux.

Élu à la Convention, il n'accepta qu'avec une certaine hésitation et une grande réserve la délicate et terrible mission de coopérer à tirer la France

des périls dans lesquels elle était engagée. La modération de ses idées, les tendances de son esprit ne l'y préparaient point. Cependant, convaincu que son patriotisme et ses talents militaires seraient utiles au pays et contribueraient à le sauver, il accepta; c'est-à-dire qu'il se dévoua. Qui oserait aujourd'hui condamner sans examen et sans parti pris, sans tenir compte des résultats qu'il a obtenus, le rôle qu'a joué Carnot dans les plus mauvais jours de la Révolution? Il faut bien enfin le reconnaître : c'est grâce à ce sacrifice de sa personnalité qu'il a pu tenir en échec les armées étrangères



Pichegru.

qui envahissaient la France, et c'est par là qu'il mérita le titre glorieux *d'organisateur de la victoire!*

Le dévouement patriotique qui avait fait entrer Carnot à la Convention devait nécessairement l'entraîner à faire partie du Comité de Salut public. C'est là, et là seulement, que pouvait se manifester le vaste et puissant génie qui sauva la France menacée par le débordement des formidables armées de l'Europe coalisée. Aurait-il pu se soustraire à cette pénible et glorieuse mission à laquelle il semble avoir été prédestiné?

Carnot n'a jamais été un homme de parti; c'était *l'homme de la nationalité*; c'est à ce titre qu'il doit être distingué de ses collègues du Comité de Salut

public. Partout et toujours, il a fait preuve de cette impartialité, de cette modération, qui ne se rencontraient guère chez les conventionnels en mission. Pour se faire une idée de la tâche que devait accomplir Carnot, il faut jeter un coup d'œil sur la situation de notre pays en août 1793, au moment où il entra au Comité de Salut public.

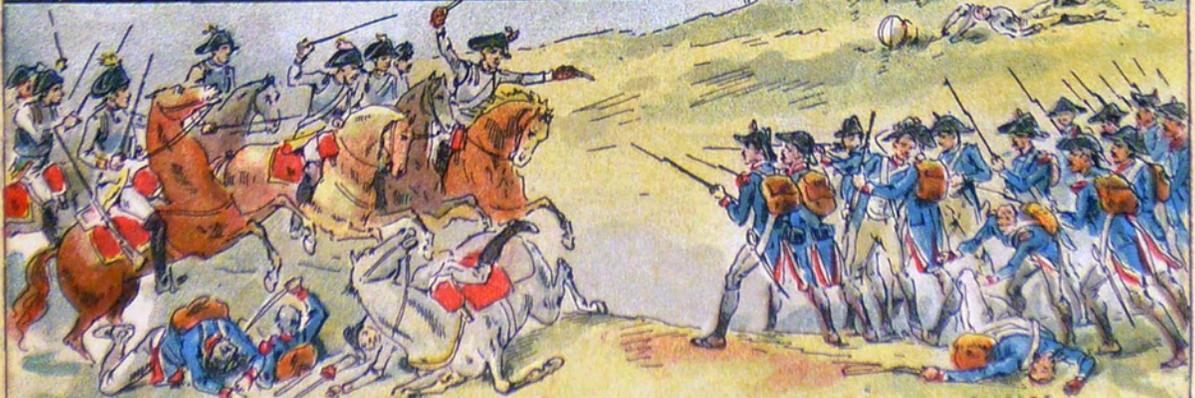
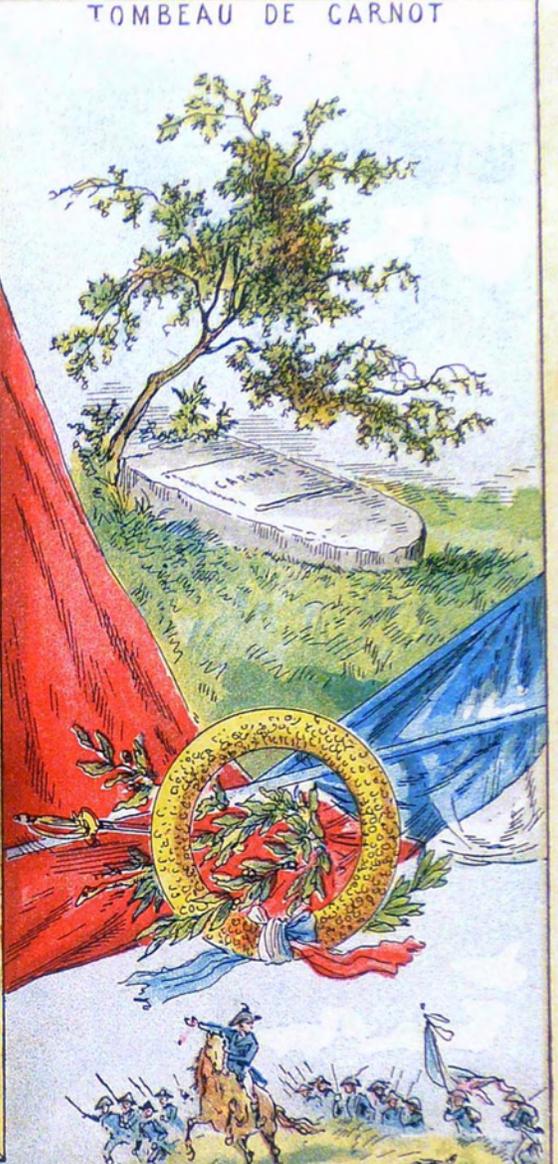
L'armée de Dumouriez était débandée; l'ennemi était entré à Valenciennes et à Condé. Mayence affamée capitulait; deux armées espagnoles avaient franchi nos frontières; une armée piémontaise passait les Alpes; l'armée vendéenne, forte de quatre-vingt mille hommes, s'était rendue maîtresse de Bressuire, de Thouars, de Saumur, d'Angers; Tours, le Mans, Nantes étaient menacés; les deux rives de la Loire étaient occupées par Cathelineau et Charette. Une escadre anglaise était dans le port de Toulon; Lyon et Caen s'insurgeaient.

Ajoutons que rien n'était préparé pour faire face aux dangers, aux catastrophes qui devaient, suivant les prévisions de nos ennemis, amener inévitablement la ruine absolue de la France. Point d'administration établie, point de personnel capable et actif, point de ressources : ni vivres, ni munitions, ni argent. Les nations étrangères nous privaient des matières premières. Le cuivre manque : on fond les cloches et les horloges pour faire des canons; le salpêtre manque : la chimie en tire de partout; les soldats n'ont pas de chaussures : on trouve des procédés de tannage rapides; ils n'ont pas d'armes : la mécanique invente des machines-outils qui permettent de fabriquer les armes selon les besoins; tout ce qui est indispensable à la guerre se crée comme par enchantement. Une fois les armées approvisionnées par ses soins vigilants et actifs, Carnot suit, du fond de son cabinet, les opérations qu'il a indiquées et qu'il dirige comme si, ayant le don d'ubiquité, il assistait aux conseils de guerre que tiennent les généraux dans le Nord, dans l'Est et dans l'Ouest. Non-seulement le matériel était à créer de toutes pièces, mais il n'existait nul moyen de recruter les soldats : il fallait ordonner, organiser la réquisition, diriger, maîtriser l'enthousiasme, régler les élans d'un patriotisme spontané.

C'est pourtant dans ces conditions désastreuses que Carnot créa quatorze armées, à la tête desquelles il sut mettre des chefs qu'il devinait, qu'il découvrait. Combien de héros il fit sortir des rangs des sous-officiers pour en faire, coup sur coup, des capitaines, des colonels, des généraux de brigade et des généraux de division! C'est lui, lui le seul membre du Comité de Salut public délégué à la guerre, qui a créé ces quatorze armées; c'est lui qui les dirige; c'est lui qui prépare les plans de campagne et donne les ordres les plus circonstanciés pour qu'ils soient rigoureusement suivis.

Il correspondait directement avec les chefs d'armée et ses intentions étaient si détaillées, si précises, que non seulement les résultats prévus se

TOMBEAU DE CARNOT



BATAILLE DE WATTIGNIES

LAZARE CARNOT

1753 - 1823

réalisaient, mais encore s'obtenaient par les moyens indiqués. Pour triompher dans sa mémorable campagne de 1794, le général Pichegru n'a eu qu'à suivre de point en point les indications que Carnot lui transmettait. C'est toujours en observant ses instructions, en obéissant à ses ordres, que certains de nos généraux triomphent des Autrichiens et des Hollandais, en Alsace et en Allemagne. C'est donc bien à juste titre que la Convention a proclamé, du haut de la tribune, que Carnot avait organisé la victoire. Il parvint à de pareils succès en créant une stratégie nouvelle, appropriée à des troupes non aguerries, non disciplinées.

Il ne restait plus à ce simple capitaine de génie, qui commandait à des généraux en chef, qui avait fait gagner tant de batailles, qu'à recevoir le baptême du feu. L'occasion se présenta et vint prouver qu'il était aussi intrépide sur un champ de bataille qu'habile dans la science militaire. L'armée du prince de Cobourg, forte de soixante mille hommes, supérieure à la nôtre par les positions occupées autant que par le nombre, bloquait Maubeuge, qu'elle allait prendre avant de marcher sur Paris. La situation était périlleuse et le Comité de Salut public hésitait. Carnot reconnaît le danger qu'il y aurait pour la France à laisser ouvert le chemin de Paris et parvient à convaincre ses collègues qu'il faut à tout prix livrer bataille. Il est envoyé à l'armée et trouve le général Jourdan indécis; il use alors de l'autorité absolue qu'ont les représentants du peuple en mission et il ordonne l'attaque. Sur l'heure, tout est examiné et préparé; les troupes s'élancent sur l'ennemi et sont reçues par le feu d'une artillerie formidable. Un échec est à craindre. Le soir du 15 octobre 1793, l'aile gauche a perdu du terrain et les généraux, en vertu de la tactique ordinaire, veulent dégarnir l'aile droite qui en a gagné. Carnot s'interpose et dit : « Que ce soit à droite ou à gauche qu'on gagne les victoires, qu'importe! » et, pendant la nuit, il porte toutes ses forces sur l'aile droite.

Au lever du soleil, la bataille recommence plus terrible. Une colonne d'attaque est repoussée. Carnot rallie les troupes qui se débandent, réforme la colonne, destitue en face de ses soldats un général qui n'a pas fait son devoir, saisit le fusil d'un grenadier, se met à la tête de la colonne en costume de représentant du peuple. Son élan entraîne les troupes; les charges de cavalerie autrichienne sont repoussées à la baïonnette et Carnot pénètre dans le village de Wattignies, qui était le centre de la position que l'ennemi croyait inexpugnable. La grandeur de ce fait d'armes, les résultats qu'il a amenés, ont fait un peu oublier que Carnot avait eu déjà un pareil entraînement quand, à la tête de nouvelles recrues, il avait, un mousquet à la main, pris d'assaut aux Anglais la ville de Furnes.

Les succès de nos armées étaient tels, que Carnot put, dans le compte rendu d'une campagne de dix-sept mois, en énumérer ainsi les résultats :

« 27 victoires, dont 8 en bataille rangée; 120 combats; 80 000 ennemis tués; 91 000 prisonniers; 116 places fortes prises; 250 forts ou redoutes emportés; 5 800 bouches à feu; 70 000 fusils; 1 900 milliers de poudre; 90 drapeaux. »

Carnot avait heureusement quitté le Comité de Salut public avant l'insurrection de Thermidor. Sa retraite coïncida avec une suite de défaites que subirent nos armées.

À la proclamation de la Constitution de l'an III, Carnot fut élu membre du Conseil des Anciens, et, en dépit de l'opposition qu'il avait soutenue contre l'établissement du Directoire, il fut nommé l'un des cinq Directeurs, en remplacement de Siéyès, qui n'avait pas accepté. En prenant pour la seconde fois la direction des affaires militaires, il trouva la République plus menacée que la première fois et l'armée n'était pas dans une meilleure situation. Pichegru trahissait. Les Anglais menaçaient nos côtes, une armée française était attaquée par les troupes réunies de l'Autriche et des États italiens. Carnot se met de nouveau à l'œuvre. Il envoie le général Hoche en Vendée, Jourdan et Marceau sur le Rhin et le jeune Bonaparte en Italie.

Au coup d'État du 18 Fructidor, le Directeur Carnot, déclaré complice des royalistes par la seule raison qu'il s'était opposé à ce qu'on recourût aux violences contre eux, fut condamné à la déportation. Il s'échappe du Luxembourg au moment où l'on vient l'arrêter et se réfugie chez un partisan du coup d'État; où l'on ne pouvait s'aviser de chercher le Directeur proscrit. Il parvient à gagner Genève. Son extradition est demandée à la République de Genève, qui, voulant éviter la honte de livrer un tel proscrit, lui fournit les moyens de fuir. Carnot se réfugie à Augsbourg sous un nom d'emprunt et s'absorbe dans l'étude pendant deux années entières. Il avait été rayé brutalement de la liste des membres de l'Institut!

Après le 18 Brumaire, Bonaparte rappela l'illustre exilé et le nomma ministre de la guerre.

En 1802, Carnot entre au Tribunat, mais il s'y montre fidèle aux principes de 1789 et rebelle aux projets du nouveau gouvernement. Il s'oppose à la création de la Légion d'honneur, alléguant que tout pouvoir sera tenté d'en faire un moyen de corruption. Il repousse l'établissement du consulat à vie.

Le Tribunat supprimé, Carnot rentra dans la vie privée jusqu'en 1814. Oubliant les torts que Napoléon avait eus à son égard, il lui offrit généreusement et dignement ses services.

Chargé de la défense d'Anvers, il s'y maintint jusqu'à la chute de l'Empire. Rappelé par le gouvernement provisoire, il quitta Anvers en emportant les témoignages manifestes de la vive sympathie et de la profonde estime qu'il avait inspirées aux habitants.



Anvers.

Pendant les Cent-Jours, Napoléon appela Carnot au ministère de l'intérieur. Il lui avait fait un plus grand honneur en disant dans une entrevue ces simples paroles : « Carnot, je vous ai connu trop tard ! » Napoléon était alors plus avisé qu'en le gratifiant du titre de comte, qu'il ne voulut jamais porter.

Après Waterloo, Carnot, trompé par l'intrigant Fouché, se crut obligé de faire partie du gouvernement provisoire.

Sous la seconde Restauration, il fut encore proscrit. Cette fois, il se réfugia à Varsovie, où il reçut des Polonais le plus favorable accueil. Mais le climat de la Pologne était trop rude pour lui, et il accepta l'offre que lui fit le gouvernement prussien de venir s'établir à Magdebourg, où il se consola en sage de la perte des honneurs que lui avaient valus les talents déployés dans ses hautes fonctions.

Quand même Carnot n'aurait pas joué un grand rôle dans les annales de la Révolution française, il compterait encore parmi nos célébrités, car c'était un vrai savant. La lucidité de son esprit lui faisait découvrir dans les sciences exactes ce qu'on n'avait pas vu avant lui. C'est ce qu'on signale dans l'ouvrage intitulé : *Réflexions sur la métaphysique du calcul infinitésimal*, dans son *Traité sur les machines en général* publié en 1785, dans sa *Géométrie de position*. La science de prédilection de Carnot était la géométrie, qu'il ne considérait pas seulement au point de vue abstrait. Il en a fait les meilleures applications dans ses travaux militaires, dans son *Invention d'un nouveau système de fortifications*. En 1809, il publia, sur la demande de l'empereur, un *Traité de la défense des places fortes*.

C'est pendant le temps qu'il passait en dehors des affaires publiques que Carnot se livrait à ses travaux scientifiques. Durant les sept années qui ont précédé les événements de 1814, il remplit activement ses devoirs d'académicien. Il tint une grande place à l'Académie des sciences, où il rendit d'éminents services par ses appréciations claires et précises sur les questions de mécanique soumises à l'Académie.

Carnot mourut à Magdebourg, à l'âge de soixante-dix ans, le 2 août 1825. C'est encore là qu'il repose, sous une pierre qui porte pour toute épitaphe le glorieux nom de Carnot.

DUMONT-D'URVILLE

Au premier rang des hommes illustres qui inspirent le plus de sympathie et offrent le plus d'intérêt, ne convient-il pas de placer le navigateur qui va en avant, vers l'inconnu, qui ouvre des voies nouvelles à la civilisation et des routes plus faciles au commerce? Sa mission n'est ni moins pénible ni moins périlleuse que celle du guerrier, et au moins, en se rendant utile, il ne fait de mal qu'à lui-même.

Ne semblerait-il pas que, pour aller courir les hasards et braver les dangers de la vie si rude et si tourmentée des voyages d'exploration, il faille avoir reçu de la nature un tempérament vigoureux, un caractère fortement trempé et avoir été entraîné par les fatigues et les émotions du milieu où l'on est né?

Pourtant le voyageur dont nous allons raconter l'histoire échappe à toutes ces conditions : la nature lui donna un corps malingre et chétif, une humeur tranquille, indolente, et il vint au monde en pleine Normandie, dans une paisible petite ville qui ne paraissait point prédestinée à être le berceau d'un illustre marin.

Jules-Sébastien-César Dumont-d'Urville naquit, le 25 mai 1790, à Condé-sur-Noireau, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Vire, dans le Calvados, où son père occupait un certain rang dans la magistrature. Sa mère, née de Croisille, appartenait à la vieille noblesse de Normandie. C'était une femme pleine de morgue, mais pourtant sérieuse et tendre, dont les soins et l'amour lui conservèrent la vie qu'elle lui avait donnée. Pour entretenir cette vie toujours chancelante, il ne fallut rien moins que la sollicitude intelligente, de cette mère dévouée et la vigilance de deux sœurs qui l'idolâtraient.

M. d'Urville, à qui la Révolution avait fait perdre ses fonctions de bailli, vint, en 1795, établir sa famille sur les bords de la mer, non loin de Caen. Deux ans après, il mourut, au moment où son fils aurait eu le plus besoin de la tutelle de son père. Le petit Jules avait alors sept ans, et rien ne révélait cette puissance de volonté, cette énergique persévérance qui lui ont

permis d'accomplir son œuvre au milieu des obstacles sans nombre qu'il a rencontrés. Son éducation se fit tant bien que mal, sous la direction de sa mère et de son oncle, l'abbé de Croisille. La digne femme, imbue des préjugés de son temps et de sa caste, considérait ce garçon, âgé de sept ans, comme le chef de la famille, l'héritier du nom, et lui inspirait ainsi un orgueil et



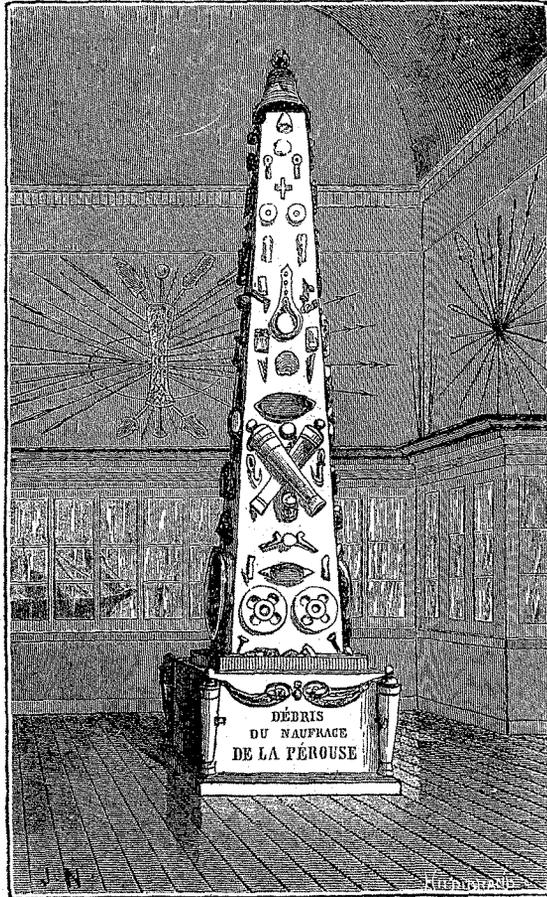
Dumont-d'Urville.

un certain esprit autoritaire qui, par bonheur, lui servirent plus tard dans le commandement de bord.

Grave, pensif, solitaire, l'enfant restait toujours dans le calme et la tranquillité sans se livrer à aucun jeu et sans fréquenter les compagnons de son âge, jouissant sans passion des petits incidents du jour. Ne pouvant pourtant s'affranchir des besoins de son esprit et de son amour des recherches, il s'occupait de botanique, composait un herbier, inventait une classification. Une seule distraction le passionnait : la lecture. Il lisait et relisait, toujours avec le même charme et le même entraînement, *l'Histoire du Peuple de Dieu* du Père Berruyer. Les spectacles de l'océan ne paraissaient rien lui inspirer;

il ne tira de son séjour au bord de la mer que la santé; les brises marines lui donnèrent la robusticité et la vivacité qui lui avaient manqué.

Jusque-là rien ne peut faire soupçonner quelle destinée va s'ouvrir pour cet adolescent songeur et apathique. Mais, patience! les choses vont changer. Cet être doux, paisible, renfermé dans son impassibilité, va subir sa transfor-



Débris du naufrage de La Pérouse.

mation, sa métamorphose. Il a lu avec tant d'ardeur, qu'il a vite épuisé la pieuse bibliothèque de la maison; il n'y a plus aucun charme pour lui dans ces livres qu'il sait par cœur, et même le jésuite Berruyer ne trouve pas grâce devant lui. Sa mère lui apporte un jour *l'Histoire de l'Amérique* de Robertson; c'est toute une révélation. Quelle gloire! Découvrir des terres inconnues, des pays inexplorés, des peuples ignorés! Il y pensait le jour, il en rêvait la nuit; lui aussi, il découvrirait un nouveau monde, comme Christophe Colomb.

Ce n'était pas seulement un élan d'enthousiasme, c'était une vocation. Le jour où, ses études classiques terminées, il quittait le lycée de Caen, le jeune Dumont-d'Urville déclara à sa mère qu'il voulait être marin. Elle l'avait rendu autoritaire, elle dut céder. En présence d'une résolution fermement déclarée, elle laissa son fils se préparer à entrer dans la marine.

Il n'y avait pas alors d'école navale et Jules d'Urville fut embarqué comme simple novice à bord de l'*Aquilon*, en novembre 1807. Les commencements furent pénibles pour ce jeune homme de mœurs douces, délicat d'esprit, tout à coup transplanté au milieu d'étudiants et d'aspirants qui à cette époque, paraît-il, étaient exceptionnellement brutaux et grossiers. Le capitaine qui l'avait embarqué le prit en affection et se consacra à son instruction maritime. Le jeune novice obtint rapidement, à la suite de brillants examens, le grade d'aspirant de deuxième classe, et, en 1812, il recevait le brevet d'enseigne de vaisseau.

Dumont-d'Urville avait atteint ses vingt-huit ans, et il attendait avec quelque impatience une circonstance favorable, quand se présenta l'occasion d'entrer dans la voie qu'il ambitionnait. Le capitaine Gauthier, chargé par le gouvernement d'aller faire des études hydrographiques dans la partie orientale de la Méditerranée et dans la mer Noire, s'adjoignait de jeunes officiers dont les aptitudes pouvaient lui être utiles; Dumont-d'Urville fut du nombre. Il ne se consacra pas exclusivement, comme ses camarades, aux observations astronomiques et nautiques, mais, revenant aux goûts de prédilection de sa jeunesse, il s'occupa d'histoire naturelle et d'archéologie. Le pays offrait un vaste champ à ses recherches; il trouva là, avec une flore nouvelle, des monuments qui remontaient aux plus anciens temps de l'histoire.

Dans cette expédition, il eut une bonne fortune aussi rare qu'importante. En passant à Milo, il apprit qu'on venait de découvrir, dans les décombres de l'ancienne cité, une statue de marbre. Il alla la voir avec quelques jeunes gens de l'équipage. Seul il fut saisi de la beauté de cette Vénus antique, aujourd'hui connue sous le nom de *Vénus de Milo*, et manifesta l'intention de l'acheter à ses frais, si le commandant de la *Chevette* consentait à la recevoir à bord. Le capitaine Gauthier s'y refusa. Fort heureusement, sur un rapport de Dumont-d'Urville, notre ambassadeur à Constantinople acheta, pour le compte de la France, cette *Vénus victrix*, qui est le plus grand chef-d'œuvre du Louvre.

Au retour de l'expédition, en décembre 1820, Dumont-d'Urville fut désigné pour le grade de lieutenant de vaisseau. Il reçut sa nomination en 1821 et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il l'avait bien mérité; il s'était ruiné pour enrichir nos collections et nos musées.

Le 11 août 1822, la *Coquille* appareillait de Toulon pour faire un voyage



JULES-SÉBASTIEN-CÉSAR DUMONT D'URVILLE

1790 - 1842

de découvertes autour du monde, suivant le plan arrêté par le capitaine Duperrey et le commandant en second Dumont-d'Urville. Ce dernier, avant de s'embarquer, avait trouvé moyen de mettre la dernière main à un ouvrage dans lequel il fait la description des plantes recueillies pendant sa campagne précédente sur la *Chevette*.

Dans le cours de son voyage, la *Coquille* parcourut plus de 25 000 lieues, coupa sept fois l'équateur magnétique, fit des découvertes géographiques, exécuta des travaux hydrographiques remarquables, dressa des cartes, leva des plans, fit des observations astronomiques et météorologiques, étudia les phénomènes de magnétisme terrestre, les marées, recueillit des collections géologiques, zoologiques et botaniques, en relâchant aux îles et aux archipels principaux de l'océan Pacifique. D'Urville reçut, en récompense de sa participation à cette expédition, le grade de capitaine de frégate, et l'Académie des Sciences demanda la publication de la *Flore des îles Malouines*, qu'il avait préparée à bord.

En 1825, d'Urville fut chargé d'une mission dans laquelle il se montra aussi bon géographe que bon naturaliste. Il prit seul le commandement de la corvette la *Coquille*, dont il changea le nom en celui de l'*Astrolabe*, en souvenir du bâtiment de La Pérouse, perdu depuis 1787, dont il devait rechercher les traces.

La *Coquille* ne put mettre à la voile que le 22 avril 1826. Dès les premiers jours de navigation, elle fut éprouvée par de terribles coups de vent et d'épouvantables tempêtes. Lorsqu'elle aborda au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, elle avait parcouru 4000 lieues sans pouvoir aborder nulle part.

Au commencement de 1827, d'Urville longea pendant deux mois les côtes de la Nouvelle-Zélande pour en tracer le développement et reconnaître des baies, des îles, des canaux, qu'aucun navire n'avait encore visités.

Après cette exploration qui avait offert les plus grands dangers, l'*Astrolabe* fit voile vers l'*île des Amis*, fort mal baptisée, attendu que les indigènes faisaient le plus mauvais accueil aux voyageurs. D'Urville dut canonner ces prétendus amis pour leur faire rendre une de ses embarcations qu'ils avaient capturée en faisant l'équipage prisonnier, puis il quitta ces parages, où la navigation était périlleuse même par le calme le plus complet. Ce qui ne l'empêcha pas, chemin faisant, d'entreprendre la reconnaissance des îles Viti, archipel dangereux dont on n'avait pas encore donné une carte exacte.

En octobre 1827, l'*Astrolabe* relâcha à Hobart-Town, ville naissante sur le détroit d'Entrecasteaux, où il recueillit les premiers renseignements certains sur le lieu du naufrage de La Pérouse. Jusque-là il avait surtout dirigé sa marche en tenant compte de vagues indications recueillies dans les journaux anglais; mais, en présence des nouvelles informations qui lui étaient parve-

nues, il s'aperçut qu'il devait changer de piste. Il se dirigea vers l'île Vanikoro, où l'on avait rencontré des traces des vaisseaux français, et y arriva le 10 février 1828. Des canots furent expédiés dans toutes les directions et l'officier Jacquinet, guidé par un indigène, arriva sur le lieu du sinistre.

Au fond des eaux transparentes, parmi les coraux, s'apercevaient des canons, des ancrés, des boulets, précieuses reliques soigneusement recueillies qui figurent aujourd'hui au Musée de la Marine à Paris. D'Urville fit élever en ces lieux un monument à la mémoire de l'infortuné La Pérouse et s'empressa de soustraire son équipage à l'influence pestilentielle de ces parages. Il visita sur sa route les Carolines, les Mariannes, les Moluques et y fit des découvertes et des acquisitions qui payèrent bien le temps passé dans cette région.

En 1829, l'explorateur rentra à Marseille, rapportant quarante-cinq cartes nouvelles et de nombreux échantillons géologiques. Il fut nommé capitaine de vaisseau et une ordonnance royale prescrivit la publication de l'expédition.

A la révolution de 1830, Dumont-d'Urville fut chargé de conduire hors de France l'ex-roi Charles X. Il remplit cette délicate mission avec un tact et une dignité qui lui valurent les remerciements du noble exilé.

Le temps n'était pas alors aux voyages scientifiques, et d'Urville dut attendre de longues années pour retrouver l'occasion de se mettre encore au service de la science. Enfin une nouvelle expédition fut décidée : à l'*Astrolabe* on joignit la *Zélée*, que commandait le capitaine Jacquinet, le fidèle compagnon de d'Urville.

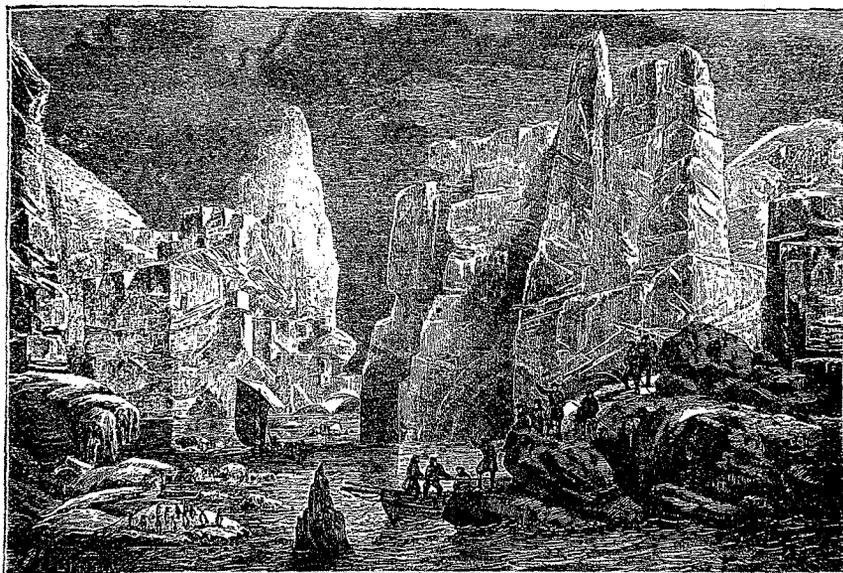
Les deux corvettes quittèrent la rade de Toulon le 8 septembre 1837, se proposant d'explorer les mers australes. Les équipages, luttant de courage, s'avancèrent vers le pôle sud jusqu'à la rencontre de banquises infranchissables, au risque d'être emprisonnés à jamais entre des barrières de glace qui se refermaient derrière eux. Dumont-d'Urville découvrit le premier, dans ce voyage, des terres auxquelles il donna les noms du roi Louis-Philippe, de sa sœur Adélaïde, de son fils Joinville, en souvenir du souverain qui avait approuvé le projet des recherches vers le pôle sud. Le scorbut ayant frappé les matelots au point d'obliger les officiers à les remplacer aux manœuvres, on fit voile vers le Chili, où l'on relâcha.

Là, on reçut des nouvelles de France : la femme de d'Urville lui apprenait une fois encore la mort d'un fils et rappelait son mari auprès d'elle. Mais le vaillant marin, malgré sa douleur, ne voulut point revenir avant d'avoir rempli sa mission. Il quitta Valparaiso et, après avoir exploré la Malaisie, les riantes îles de la Polynésie, visita la perle de l'Océanie, cette séduisante

Tahiti si vantée par les premiers navigateurs, où il constata une dépravation épouvantable, il fait voile vers la Tasmanie et pénètre dans la portion de l'Océan polaire où il croit à la possibilité de déterminer le pôle magnétique austral.

Le 1^{er} janvier 1840, l'*Astrolabe* et la *Zélée* appareillèrent d'Hobart-Town et, quinze jours après, commencèrent à rencontrer les glaces flottantes, les brouillards épais et les tempêtes de neige des régions polaires.

Le 19, par un temps superbe, apparaît à l'horizon une ligne brune dont les formes ne changent pas, de quelque manière qu'elle soit éclairée. C'est la



Découverte de la Terre Adélie.

terre! une terre vierge qu'aucun œil humain n'a jamais contemplée, qu'aucun pied n'a jamais foulée!

Le 21, par une agréable brise, un ciel pur, un temps délicieux, les corvettes sortaient d'un chenal, corridor étroit, tortueux, dont les hautes murailles ne permettaient que d'apercevoir le ciel, et débouchaient dans une sorte de lac d'où l'on voyait un immense ruban de terre haut de 400 à 600 mètres, couvert de glace et de neige. D'excellentes observations donnèrent 66° 50' de latitude sud et 158° 21' de longitude est. Toutes les boussoles affolaient. La nouvelle découverte s'étendait donc précisément sous le cercle polaire antarctique, non loin du pôle magnétique.

L'heureux explorateur appela cette terre Adélie, du nom de sa femme, belle Provençale d'origine plébcienne qu'il avait épousée jadis à Toulon, au grand

f. oissement des tendances aristocratiques de sa mère. Pouvait-il mieux justifier sa mésalliance qu'en eunoblissant, sinon en anoblissant, la femme de son choix ?

Quarante marins morts à Hobart-Town restèrent ensevelis dans cette terre lointaine.

En 1866 les tombes de ces nobles exilés furent visitées par le comte de Beauvoir et le duc de Penthièvre, lors de leur voyage autour du monde. Ils remplacèrent les petites croix de bois renversées et les inscriptions détruites par une pierre funéraire, sur laquelle ils firent graver les noms des obscurs héros qui avaient péri dans cette expédition de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*.

Le 6 novembre 1840, l'*Astrolabe* et la *Zélée*, naviguant de conserve, entraient à Toulon. Le commandant reçut la grande médaille de la Société de Géographie et fut promu au grade de contre-amiral, gagnant ainsi le pari qu'il avait fait naguère, sur les bancs du lycée de Caen, d'être contre-amiral à l'âge de cinquante ans.

L'infatigable savant, l'intrépide navigateur qui avait enrichi la géographie et l'hydrographie de tant de grandes et belles découvertes, périt de la façon la plus horrible, au moment où il allait jouir en paix de ses longs et pénibles travaux.

Le 8 mai 1842, il revenait de Versailles, où il avait été assister à la fête des grandes eaux avec sa femme et le seul des trois fils qui lui restât, quand un déraillement du train amena l'épouvantable catastrophe qui a ému le monde entier. Les charbons enflammés du foyer de la locomotive s'étant répandus sur la voie, les wagons avaient pris feu en passant sur ce brasier ardent. Les voyageurs, emprisonnés dans leurs compartiments, fermés à clef suivant une ordonnance de police, ne purent se dégager et périrent dans les plus cruelles tortures. L'amiral, sa femme et son fils furent trouvés calcinés parmi les nombreuses victimes.

L'illustre marin qui avait retrouvé les débris du naufrage du malheureux La Pérouse n'avait pas eu, comme son devancier, la gloire de mourir au champ d'honneur.